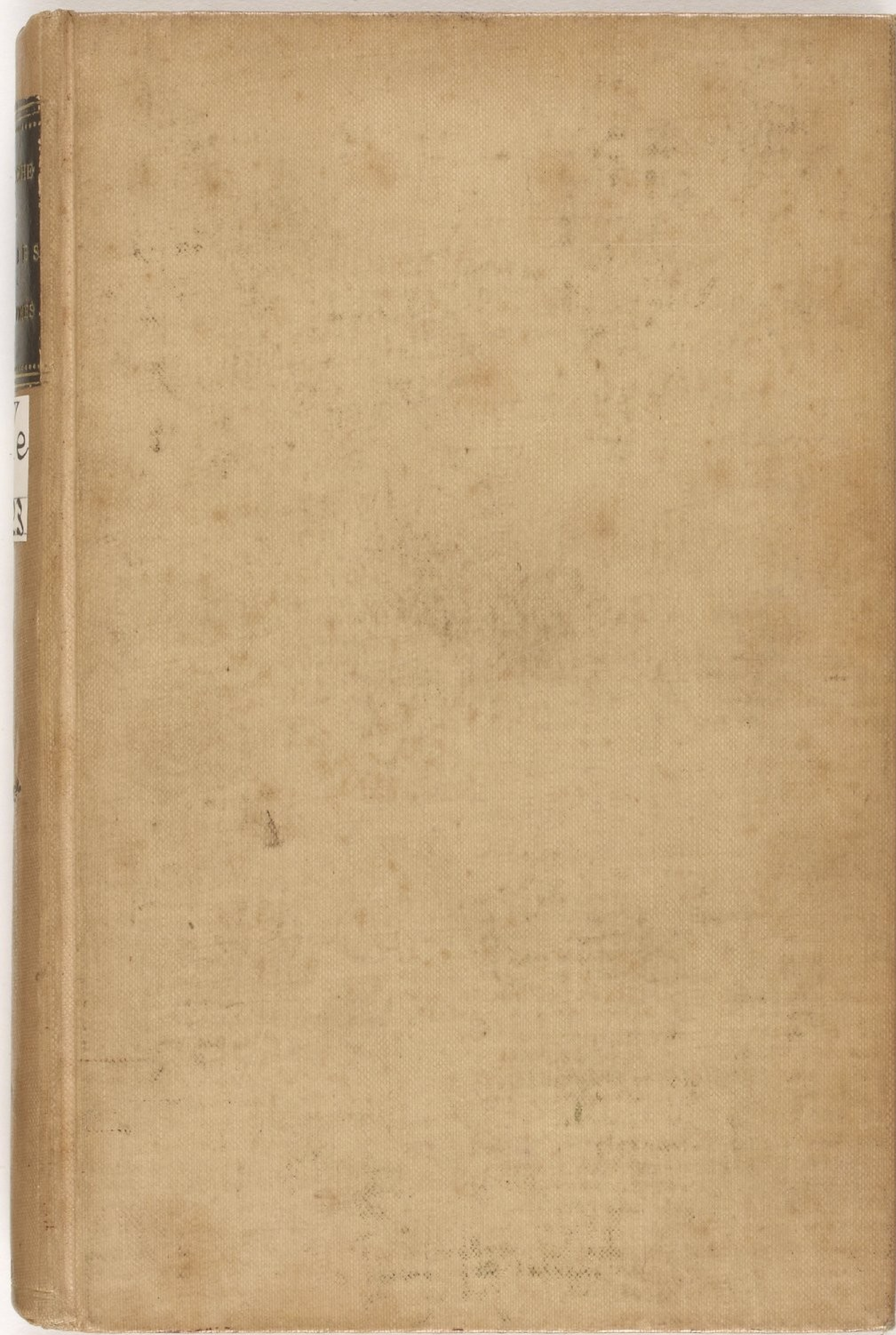
Poésies posthumes / Edmond Roche / avec une notice par M. Victorien Sardou * eaux-fortes par MM. Corot, Bar, Herst, [...]







POÉSIES

POSTHUMES

PARIS. — IMPRIMERIE DE G. KUGELMANN,
13, RUE DE LA GRANGE-BATELIÈRE, 13.

Les Eaux-Fortes ont été imprimées par MM. DELATTRE et SARRAZIN.



·EDMOND·ROCHE·



EDMOND ROCHE

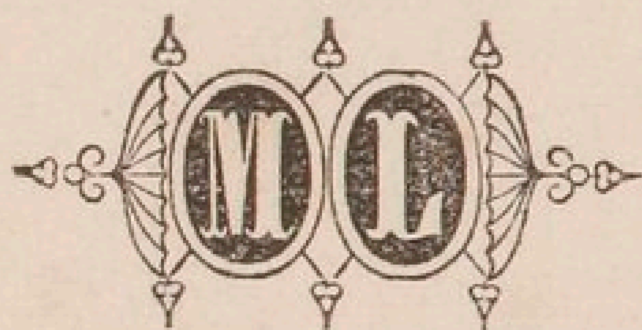
POÉSIES

POSTHUMES

AVEC UNE NOTICE PAR M. VICTORIEN SARDOU

EAUX-FORTES

PAR MM. COROT, DE BAR, HERST, MICHELIN, GRENAUD



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1863

NOTICE

SUR

EDMOND ROCHE

Qu'il nous soit permis d'abord de remercier les sympathies qui ont si cordialement répondu à notre appel; de toutes celles que nous espérions, aucune n'a fait défaut : merci donc à tous au nom de l'amitié qui peut accomplir enfin la promesse faite à une tombe; merci au nom du poète dont la mémoire est consolée, car ce ne sera pas le moindre honneur d'Edmond Roche d'avoir laissé derrière lui tant d'affections et de regrets.

Parmi ceux qui nous ont apporté leur offrande, plusieurs n'ont qu'imparfaitement connu notre ami et ne sont pas entrés dans le secret de cette existence toute de travail et de lutte : c'est pour ceux-là que nous écrivons ces lignes. Le livre que nous publions aujourd'hui leur fera connaître l'artiste : nous allons tâcher de leur faire connaître l'homme.

Edmond Roche naquit à Calais le 20 février 1828. Il y passa les premières années de son enfance, courant les dunes, gravissant les falaises, vivant avec la mer dans une sorte de mystérieux commerce, s'enivrant de solitude et de liberté;

années heureuses entre toutes, dont le souvenir le consolait encore aux plus mauvaises heures de ses plus mauvais jours. Dans ce lointain horizon où Calais lui apparaissait comme un rêve, il retrouvait avec bonheur ses premiers jeux, ses premiers travaux, cette grande mer, à la voix douce et profonde, qui avait bercé son enfance. Et quelle joie quand il pouvait s'échapper, ne fût-ce que pour quelques heures, revoir son « cher petit trou natal, » où tout lui était cher en effet! « Je marche au hasard, écrivait-il à un ami,
» tout à coup un cher souvenir d'enfant, resté là
» depuis mon départ, m'apparaît avec son sou-
» rire pur et ses mains tendues; il ne se plaint
» pas de mon oubli, il n'accuse pas mon indiffé-
» rence; non, résigné, calme et doux, il me
» frappe sur l'épaule et me dit : Je t'attendais »

La fréquentation de la mer imprime à tous ceux qui ont vécu leurs premières années sur ses rives et qui l'ont contemplée de bonne heure avec amour je ne sais quel caractère spécial, et très-reconnaissable pourtant, à leurs traits et surtout à leurs regards : c'est une certaine tendresse vague et rêveuse, un peu maladive peut-être, un peu triste, mais pleine de charme. Toute la physionomie de Roche est dans ces quelques mots; un éclair subit de gaîté illuminant tout cela pour disparaître presque aussitôt, et il me semble qu'il revit à nos yeux!

Il vint trop tôt, le jour où il fallut dire adieu à tout cela, et nous le trouvons à quatorze ans

au Conservatoire de musique, dans la classe d'Habeneck, dont il est un des bons élèves. Entre tous les instruments, Roche avait choisi le violon : le violon n'est-il pas en effet l'instrument par excellence ? Il a une âme comme l'artiste, une âme qui le comprend et lui répond dans cette langue plus qu'humaine, qui n'est déjà plus de ce monde et qui sait exprimer des sentiments que nos misérables paroles seraient impuissantes à traduire ! Qu'il se passionne avec Mozart ou se lamente et gronde et se révolte avec Beethoven, le violon ajoute à l'œuvre du maître cette personnalité secrète dont Roche avait si vivement conscience et qui fait de l'interprète un créateur (1). Il ne chantait pas encore, mais son violon chantait pour lui, et c'était le commencement de la poésie.

Mais le culte assidu des grandes œuvres de la musique classique ne suffisait qu'aux besoins intellectuels de l'artiste, et notre pauvre ami avait à compter de bonne heure avec les tristes nécessités de la vie matérielle. Son violon sous le bras, il se met courageusement en campagne : ne se trouvera-t-il pas dans quelque théâtre un modeste pupitre à l'orchestre pour un musicien qui a déjà fait ses preuves ? Roche n'aspire ni à l'Opéra, ni à l'Opéra-Comique ; mais on chante au Vaudeville, on chante au Gymnase, dans les comédies de Scribe, de Bayard, de Théaulon, et

(1) Voir la belle étude sur Stradivarius.

les refrains de Doche ont encore une allure musicale; d'ailleurs Roche demande si peu : de quoi vivre !...

Un directeur daigne enfin l'accueillir, et le voilà installé à l'orchestre... de la Porte-Saint-Martin. Quelle chute ! Des fugues de Bach, des menuets d'Haydn, des sonates de Mozart, des symphonies de Beethoven, des sommets radieux de la musique, tomber aux *tremolo* du mélodrame ! Mais sur ces planches l'attendaient encore des maîtres. C'était la belle époque de l'école moderne : Hugo et Dumas régnaient au théâtre avec Georges et Dorval, avec Bocage et Frédérick. Un monde de sensations nouvelles se révéla au jeune musicien de l'orchestre. Il avait essayé déjà quelques poésies légères qui, lues chez sa mère, en cercle intime, au coin du feu, lui avaient valu des encouragements et des éloges. Au contact de ces œuvres vigoureuses vigoureusement rendues, Roche sentit naître et se développer en lui l'instinct de la conception dramatique et cette passion du théâtre qui ne vous lâche pas, une fois qu'elle vous tient. C'est alors qu'il écrivit les premiers vers de sa tragédie gauloise, *Velléda*. Il les écrivait à l'orchestre même, au choc des émotions qu'éveillait en lui la beauté du drame ou le jeu du comédien, sous le regard inspirateur de la Muse tragique, qui semblait avoir réservé ces grands artistes pour ces grands poètes. Il nous a bien souvent raconté en riant cette étrange façon d'écrire, ce dédoublement de lui-même qui juxta-

posait l'écrivain à l'exécutant, sans les embarrasser ni l'un ni l'autre. L'archet et le crayon se succédaient dans sa main, mais pas une minute n'était perdue pour le travail : tout en jouant, il cherchait la rime, et dès qu'il avait posé le violon sur le pupitre, il griffonnait le vers qu'il venait de trouver. « J'étais chef d'attaque, nous disait-il, et j'avais fini, à force d'habitude, par ne plus entendre de toute une pièce que les répliques du violon. J'écrivais dans les intervalles. Le drame que j'avais vu cent fois ne me préoccupait plus guère, j'étais tout entier à mes druides et à mes bardes ; tout à coup venait la réplique, mon oreille exercée la saisissait au passage : vite à mon poste, et j'attaquais !... Et jamais, ajoutait-il, je ne manquais la réplique. »

Avec cet emploi le soir au théâtre, il cumulait, pendant le jour, les fonctions de surnuméraire à l'administration des Douanes ; c'était, on le voit, un cumul peu lucratif et qui lui rendait à peu près impossible tout travail sérieux. Aussi s'empressa-t-il d'abandonner le pupitre du chef d'attaque le jour où l'administration des Douanes voulut bien l'admettre au nombre des bienheureux qui émargent. L'émargement était modeste, mais c'était au moins un peu de loisir, et le loisir c'était le travail. Roche avait, dans ses fonctions administratives, la régularité de l'employé classique. Il faisait sa besogne en conscience, besogne aride entre toutes : pièces à mettre

en ordre, bordereaux à vérifier, comptes à établir ; mais le soir, quand il avait secoué la poussière du bureau, il redevenait poète ; quelques préludes sur son violon suffisaient pour le ramener dans le monde de l'idéal et du rêve ; il écrivait alors, il écrivait beaucoup, et parfois même fort avant dans la nuit. Une partie des poésies que nous publions date de cette époque. Ce fut d'abord un petit volume, *Les Algues* (1), écho de ses plus jeunes souvenirs, puis deux études musicales, l'une sur Mozart, l'autre sur Stradivarius (2). En même temps, il travaillait avec ardeur à sa *Velléda*, dont les trois premiers actes étaient achevés. Il écrivait, pour un anniversaire de la naissance de Molière, cette charmante petite comédie d'une allure si vive et si poétique, qu'il avait appelée d'abord *La Comédie des Ombres*, et que nous publions sous son titre définitif : *La Dernière Fourberie de Scapin*. Il écrivait en outre un drame en prose suivi d'un épilogue en vers, et dont le personnage principal était Bernard Palissy. Peut-être dans la vie de ce héros du travail Roche avait-il voulu personnifier et sa propre existence et l'existence de tous

(1) Quelques-unes des pièces du volume que nous publions ont été prises par nous dans les Algues : la Vague sainte, la Dune, le Phare, le Départ.

(2) C'est pour nous un devoir de rendre hommage aux hommes de bien qui ont voulu faciliter à Edmond Roche ses premiers pas dans la carrière poétique : à M. Geoffroy-Château, à M. Raillard, à M. Vuilliaume, à qui les Algues, le Mozart et le Stradivarius ont dû de voir le jour.

ceux qui cherchent, qui souffrent et qui croient. Le travail n'a-t-il pas en effet dans Palssy son plus admirable symbole? L'histoire du travail, qui est l'histoire même de l'humanité, n'a rien à proposer de plus beau que cette foi sereine qui marche droit devant elle à travers les dégoûts et les obstacles, ferme et calme, sûre de son but, l'œil fixé sur l'avenir.

Le jour où je vis Roche pour la première fois, il était triste, rêveur, préoccupé. Evidemment son âme n'était pas toute présente à ce qui se disait autour de lui, et son œil regardait plus loin, là où regardent ceux qui ne veulent plus voir la réalité lugubre. Au nom de Palissy que je prononçai par hasard, je le vis soudain s'animer; son œil brillait, sa joue se couvrait d'une rougeur subite. Un amant devant qui l'on eût prononcé tout à coup le nom de sa maîtresse n'eût pas tressailli d'une émotion plus soudaine. Or, nous aimions tous deux en même lieu. Moi aussi je m'étais passionné pour le bonhomme dans mes jours de lutte; moi aussi j'avais ma pièce en vers sur Palissy, reçue à l'Odéon, puis refusée, puis reçue et jamais jouée. Et nous voilà tous deux à causer poterie, et faïence, et vernis, et fondants, et *émail blanc,* avec le bonheur et la passion de gens qui auraient soufflé le fourneau du grand homme et se seraient avec lui coupé les doigts aux débris de ses fournées. Cette vieille amitié commune nous fit du premier coup vieux amis, et je ne me rappelle pas sans un triste sourire

que toute l'ambition du pauvre poète, ce jour-là, le rêve de ses rêves, c'était de devenir assez riche pour acheter à quelque vente un de ces beaux plats à anguilles que Palissy a dû faire pour les poètes et qui n'ont jamais été que pour les riches.

Du reste le patronage de Palissy a cela de bon qu'il encourage et fortifie : le moyen de se décourager avec un pareil guide ! Roche a connu la vie assez âpre pour avoir ses heures d'ébranlement ; jamais nous ne l'avons vu terrassé ni même abattu. C'était une de ces âmes qui répugnent au doute ; de là chez lui cette égalité d'humeur et ce fonds de gaîté insouciante que rien ne pouvait épuiser. Il vivait dans l'espoir et se laissait doucement aller aux bonnes inpressions du moment. Un rien le charmait et le touchait ; il jouissait de tout comme un enfant, car sa nature était restée naïve comme celle des enfants qu'il adorait, en même temps qu'elle était ouverte aux aspirations les plus généreuses. Sa conversation était comme lui un heureux mélange d'enjouement et de gravité : il passait sans effort de la plaisanterie folle à la discussion sérieuse, et les nombreux articles écrits par lui dans la presse musicale ont prouvé que, par une exception rare, le critique, chez Roche, était à la hauteur de l'artiste. C'est avec l'autorité de cette double compétence qu'il traitait les grandes questions d'art et de poésie, et avec quelle verve, quelle passion, quel enthousiasme, quel oubli

des misères de l'heure présente ! Comment d'ailleurs ne les eût-il pas oubliées? Aux sympathies ardentes, aux flatteuses prédictions de ses amis venaient se joindre d'éminents suffrages. Un artiste aimé, Got, avait lu en public l'étude sur Stradivarius; Sainte-Beuve avait recommandé lui-même la *Comédie des Ombres* au Théâtre-Français ; Béranger soutenait le jeune poète de son affection et de ses conseils. Mais les théâtres s'obstinaient à lui fermer leurs portes, et la poésie, en l'an de grâce où nous sommes, ressemble à une monnaie qui n'a plus cours. Et puis Roche n'avait plus à travailler pour lui seul : il venait d'associer à son existence celle de la vaillante femme qui a la douleur de lui survivre ; il lui fallut, tout souffrant de cette vie malsaine du bureau, si contraire à sa poitrine délicate, reprendre l'archet et le violon, non comme les interprètes de l'art, mais comme les instruments du métier, redescendre aux démonstrations banales, aux tyrannies mesquines du professorat vulgaire.

Une fois pourtant, le destin parut se lasser et lui fournir cette chance de salut, presque toujours unique dans la vie des artistes, et qu'il faut savoir enfourcher au passage et mener bon. train, sous peine de retomber au fossé. — Un jour que Roche travaillait tristement dans son très lugubre bureau de l'administration des Douanes, son attention fut éveillée par le bruit d'une discussion assez vive soulevée à quelques

pas de là ! — Un nouveau débarqué, un étranger, un Allemand, se débattait à grand'peine au milieu de ces mille formalités que l'administration française accumule sous les pas du voyageur. Roche intervient : l'étranger se nomme *Wagner !* Roche s'incline, se met à sa disposition, le garde dans les bureaux, aplanit toutes les difficultés, et quand Wagner le remercie de la peine qu'il lui donne : « Je suis trop heureux, répond Roche, d'avoir obligé un grand artiste. » —« Vous me connaissez ? » s'écrie Wagner, surpris de voir son nom si bien connu à la Douane française. — Roche sourit, et, pour toute réponse, fredonne quelques morceaux du *Tannhauser* et de *Lohengrin*. — « Ah ! dit Wagner ravi, c'est un signe d'heureux présage..... le premier Parisien que je rencontre connaît et apprécie ma musique. Je vais de ce pas l'écrire à Liszt..... Mais nous nous reverrons, Monsieur. » Et ce disant, il tire de sa malle cinq ou six morceaux de musique, et les présente à Roche avec cette dédicace : « A M. Edmond Roche, à la Douane. »

Ce fut là le commencement de leurs relations ; elles devinrent bientôt plus étroites. Wagner apportait à Paris sa partition du *Tannhauser*, pour laquelle il cherchait un traducteur : Roche était l'homme de ce travail. Très sympathique au génie poétique et musical de Wagner, il avait en outre, aux yeux de ce compositeur exigeant, le mérite immense d'être rompu à toutes les difficultés de la versification française. La musique

de Wagner est, en effet, d'une précision toute particulière, et l'on peut presque dire que, dans son œuvre, chaque syllabe du texte allemand, écrit par Wagner lui-même, est en communauté de sentiment avec la note qui lui correspond. Il s'agissait, au moyen d'un travail qui ne sacrifiât pas trop l'élégance à l'exactitude, de faire passer dans la traduction française cette étroite connexité de la musique et du poème.

La traduction du *Tannhauser* prit à Roche une année entière du travail le plus assidu, le plus exténuant; il y prodigua ses jours et ses nuits. Il faut l'avoir entendu raconter tout ce que lui faisait souffrir l'exigence de ce *terrible homme*, comme il l'appelait. Le dimanche, jour de repos à la Douane, était naturellement celui que Wagner accaparait pour sa traduction. — Quel congé pour le pauvre Roche! — « A sept heures, me disait-il, nous étions à la besogne, et ainsi jusqu'à midi, sans répit, sans repos : moi courbé, écrivant, raturant, et cherchant la fameuse syllabe qui devait correspondre à la fameuse note, sans cesser néanmoins d'avoir le sens commun; lui debout, allant, venant, l'œil ardent, le geste furieux, tapant sur son piano au passage, chantant, criant, et me disant toujours : *Allez, allez!* — A midi, une heure quelquefois, et souvent deux heures, épuisé, mourant de faim, je laissais tomber ma plume et me sentais sur le point de m'évanouir. — « Qu'avez-vous? me disait Wagner tout surpris. » — « Hélas! j'ai faim! » — « Oh!

c'est juste, je n'y songeais pas. Eh bien! mangeons un morceau vite, et continuons. » — On mangeait donc un morceau, vite, et le soir venait, et nous surprenait encore, moi anéanti, abruti, la tête en feu, la fièvre aux tempes, à moitié fou de cette poursuite insensée à la recherche des syllabes les plus baroques... et lui toujours debout, aussi frais qu'à la première heure, allant, venant, tapotant son infernal piano, et finissant par m'épouvanter de cette grande ombre crochue qui dansait autour de moi aux reflets fantastiques de la lampe, et qui me criait, comme un personnage d'Hoffmann : « *Allez toujours, allez!* », en me cornant aux oreilles des mots cabalistiques et des notes de l'autre monde! »

Et toutefois, ce labeur assidu et plus pénible pour lui, chétif, que pour tout autre, Roche l'acceptait avec courage, car derrière cette peine infinie, il y avait l'espoir! Et quel autre à sa place ne se fût pas permis de caresser un beau rêve dont la réalisation semblait si prochaine? Ne tenait-il pas enfin l'occasion si longtemps attendue? En admettant que le public parisien jugeât sévèrement l'œuvre de Richard Wagner, le moindre succès auquel cette œuvre pût prétendre était assurément un succès de curiosité. Roche attendait mieux, mais il ne demandait pas davantage : c'était assez pour attirer la publicité sur son nom, pour fonder sa réputation, sinon de poète, du moins de versificateur habile ; et si du coup il n'atteignait pas à la gloire, il avait la sécurité. On

sait comment il suffit de trois soirées pour renverser toutes ces espérances. Roche n'eut pas même la vaine satisfaction de voir une seule fois son nom sur l'affiche.

Notre ami reçut là un de ces coups qui ne pardonnent pas. Il voulut pourtant continuer la lutte, mais la force lui faisait défaut : on le sentait brisé. Vers le milieu du mois de novembre 1861, il éprouva tout à coup une vive douleur à la poitrine, et un flot de sang s'échappa de sa bouche. On crut un moment que l'accident n'aurait pas de suites. Roche avait repris son travail; il écrivait alors *l'Eventail de Suzette* : « Est-ce assez Watteau? » nous disait-il avec un sourire. De nouveaux accidents se manifestèrent. Il prit le lit dans les premiers jours de l'hiver. Le 16 décembre, il avait rendez-vous avec moi ; il essaya de se lever ; mais, à peine debout, il dut y renoncer ; il m'écrivit de ne pas l'attendre, et huit jours après il était mort. Il avait trente-quatre ans.

Un dernier mot :

Les amis d'Edmond Roche ont osé croire que la sympathie publique sanctionnerait de sa voix souveraine la haute opinion qu'ils se sont faite de l'œuvre du poète si prématurément frappé. Une telle sanction serait le plus précieux adoucissement aux regrets laissés par cette noble et chère mémoire.

Nous avons la conviction que leur espérance ne sera pas trompée.

Victorien SARDOU.

LÉGENDES ET POÈMES

LÉGENDES ET POÈMES.

L'ÉBAUCHE

I

Dans l'atelier, dès l'aube, est entré le sculpteur.
Le voyez-vous pétrir à pleines mains la glaise,
Et joyeux, souriant, emporté, l'âme à l'aise,
Procéder hardiment comme le Créateur?

Il laisse agir en lui l'esprit inspirateur,
Il grandit ou retombe, il s'anime ou s'apaise;
De force et de faiblesse énergique antithèse,
L'œuvre fait reculer l'ignorant amateur.

Tandis qu'à critiquer les détails il s'essouffle,
L'artiste tout en fièvre, envahi par le souffle,
Sent palpiter la vie en ce grossier contour.

Mères, vous l'éprouvez aussi sa joie immense,
Quand vous sentez, la nuit, dans l'ombre et le silence,
Tressaillir en vos flancs le fruit de votre amour!

II

L'enfantement d'une œuvre est un labeur austère,
Plein de chagrins navrants, plein d'efforts ignorés;
Qui sait combien l'artiste au sein de ce mystère
Pousse parfois au ciel de cris désespérés?

Il brise du bonheur les liens adorés;
Égoïste lutteur, il lutte solitaire;
Égoïste martyr et martyr volontaire,
Il cache à tous les yeux les pleurs qu'il a pleurés!

Brisé par l'action et brisé par le rêve,
Pendant le jour, pendant la nuit, sans paix ni trêve,
Il se recueille, il cherche, il écoute, il pressent;

Il abrège sa vie en ce travail aride;
Pour lui chaque pensée est le prix d'une ride,
Chaque mot est le prix d'une goutte de sang!

LA VAGUE SAINTE

Et ayant renvoyé le peuple, il monta sur la montagne pour prier; et le soir étant venu, il était là, seul.

Cependant la barque était agitée par les flots au milieu de la mer, car le vent était contraire.

Et à la quatrième veille de la nuit, il vint à eux marchant sur la mer.

(Évangile selon saint Matthieu.)

I

Jésus, ayant prié, descendait la montagne
Lentement, pas à pas, il rêvait. — La campagne
Endormait dans la nuit ses austères grandeurs;
Le ciel noir semblait pris de terreurs instinctives,
Par instants, des forêts aux longues perspectives
L'éclair illuminait les vagues profondeurs.

Les voix tristes du soir errant, par intervalles
Faisaient fuir le silence au bruit de leurs sanglots ;
Le vent impétueux déchaînait ses rafales,
Il courbait la forêt et soulevait les flots !

Or, le divin Jésus aux lueurs de l'orage
S'avançait solitaire. — Arrivé sur la plage,
Il s'arrêta, le front penché, grave, rêvant;
Mais tout à coup, surpris il releva la tête :
Il entendait malgré les voix de la tempête
Ses disciples aimés l'appeler dans le vent.

Car ils étaient en mer, perdus au sein des ondes;
L'éclair creusait au ciel ses sillons tortueux,
L'abîme se cabrait, les vagues furibondes,
Dans la brume, gonflaient leurs flancs tumultueux !

« Allons les secourir, dit-il. » —
A ces paroles
Les vagues, se dressant orgueilleuses et folles,
Envahirent la plage, épiant son désir;
Et secouant au vent son humide crinière,
Chacune s'efforçait d'arriver la première,
Chacune se disait : « C'est moi qu'il va choisir ! »

Toutes, multipliant leurs formes, leurs allures,
Pour fixer son regard cherchaient à se grandir;
Sur la grève mouvante essayant leurs postures,
Comme un troupeau folâtre on les voyait bondir !

Une seule, n'osant briguer l'honneur insigne,
Se tenait à l'écart. — Jésus lui fit un signe :
« Les humbles sont, dit-il, par mon cœur préférés,
« Viens ! » — Les autres alors lui livrèrent passage,
Et la vague à sa voix vint au bord du rivage,
En frissonnant d'amour baiser ses pieds sacrés !

II

Les disciples pourtant se troublent, s'épouvantent;
Ils gouvernent, perdus dans l'horreur de la nuit,
Leur barque, dont les flancs ébranlés se lamentent
Et dont le mât tremblant craque et penche avec bruit !
Tout est fini. Déjà, la mort, pâle, hagarde,
Brise le gouvernail, met la voile en lambeaux,
Puis s'assied à l'avant immobile, et regarde
Les vagues s'entrouvrir comme de froids tombeaux !
A l'horizon lointain, rien !... — Tout est solitude,
Tout est deuil et terreur sur l'abîme en courroux !
Ils invoquent le Christ, ces hommes au front rude ;
Aux lueurs de l'orage ils tombent à genoux.
Jésus pour les sauver sur la vague s'élance,
Dompte des éléments l'homicide transport,
Apaise leur fureur, et grâce à sa puissance
Fait avancer la barque et reculer la mort !

III

Je te salue, ô Vague sainte !
Comme un symbole protecteur,
Tes plis ont conservé l'empreinte
Des pieds du divin Rédempteur !
A ton gré tu viens sur la grève,
Jamais l'autan ne te soulève ;
Quand l'orage au ciel noir se lève,
A son courroux tu mets un frein ;
La mer à se révolter prête
Contient sa fureur inquiète,
Quand tu lèves dans la tempête
Ton front superbe et souverain !

Elle a servi de nobles causes,
Protégé de saints dévoûments ;
Elle a ravi de grandes choses
A la fureur des éléments :
Quand Colomb, égaré sur l'onde,
Interrogeant la nuit profonde,
Cherchait en vain le nouveau monde.

Et demandait trois jours encor,
On la vit sur la mer douteuse
Guider sa nef aventureuse
Et bondir superbe et joyeuse,
Quand il cria : « Voilà le port! »

Invisible à celui qui nie,
Toujours de son divin pouvoir
Elle a protégé le génie,
Elle a protégé le savoir :
Quand Camoëns, l'âme flétrie,
Triste, regagnait sa patrie,
La mer brisa, dans sa furie,
Le vaisseau qui l'avait porté;
Elle, dans ce moment suprême,
Mit le poète et le poème
Sur la rive, où tremblante et blème,
Attendait l'Immortalité!

Plus tard, sur l'Océan plus calme que la terre,
Quand le Vengeur, bravant la flotte d'Angleterre,
Contre trois vaisseaux luttait seul,
Au moment où tous prêts pour leur trépas sublime,
Les matelots martyrs s'enfonçaient dans l'abîme,
On la vit du grand mât franchir la haute cîme,
Et retomber sur eux comme un vaste linceul!

IV

Hélas! depuis ce temps on ne l'a point revue,
La Foi n'a pu toucher nos cœurs blasés et fiers,
L'Espérance en pleurant remonte vers la nue,
La Vague sainte habite au plus profond des mers!
Marchons donc, ô croyants, guidés par les étoiles,
Attendons sur le bord. — Nous la verrons venir
Le jour où voguera vers nous à pleines voiles
L'esquif mystérieux qui porte l'avenir.

15 août 1855.



SOIR TRISTE

A JULES MICHELIN.

Le silence s'étend dans l'atmosphère sourde,
Les grands arbres muets sont frappés de stupeur,
L'horizon rétréci trace une ligne lourde
Qui d'instants en instants s'éteint dans la vapeur!

Au tournant du sentier plein d'un calme trompeur,
Voici le bûcheron courbé sous sa falourde;
Il s'arrête un instant, boit un coup à sa gourde,
Siffle son chien et passe, insensible à la peur.

Les halliers épineux sous la bise bruissent,
Dans le creux des ravins les feuilles s'enfouissent,
Les bouleaux alignés dressent leurs spectres blancs,

La nuit des monts lointains ensevelit les formes,
Et sur le tronc du saule aux cavités difformes
Des hiboux réveillés brillent les yeux sanglants.

L'ENFANT MORT

BALLADE

O savants orgueilleux, votre vaine science
Ne peut par ses discours apaiser les douleurs :
Il faut avoir souffert pour calmer la souffrance,
Il faut avoir pleuré pour comprendre les pleurs.

« Mon fils, mon fils n'est plus, » disait la pauvre mère ;
« Larmes, soupirs, baisers, rien ne me le rendra;
« Je suis seule à pleurer près du lit mortuaire :
« Partagez ma douleur, et Dieu vous bénira. »

Un médecin entre dans la chaumière,
Vers le berceau s'avance pas à pas :
— « L'enfant est mort, monsieur : quelle misère !
« Pauvre chéri ! c'est fini, n'est-ce pas ? »

Et le docteur regarde, hoche la tête,
S'assure bien que le pouls a cessé;
Sa froide main touche le corps glacé;
Il lève au ciel sa paupière distraite,
Frappe son front, puis, élevant la voix :
« C'est bien cela, » dit-il, « fort bien! je vois
« L'effet du mal; j'en découvre la cause. »
Il argumente, il explique la chose
Par Esculape, Hippocrate et Gallien;
Il décrit tout : le délire, le râle,
Et sort, disant d'une voix doctorale :
« L'enfant devait mourir ainsi : c'est bien! »

« Mon fils, mon fils n'est plus, » disait la pauvre mère;
« Larmes, soupirs, baisers, rien ne me le rendra;
« Je suis seule à pleurer près du lit mortuaire :
« Venez me consoler, et Dieu vous bénira. »

Un prêtre alors entre dans la chaumière;
En le voyant, la femme accourt vers lui :
« L'enfant est mort, monsieur; quelle misère!
« Voyez, mon père; il est mort aujourd'hui! »
Docteur aussi, d'une espèce tout autre,
Pour tous les cas son formulaire est prêt :
» Dieu l'a voulu, » dit-il; « d'ailleurs l'apôtre
« Dit que la mort ne vaut pas un regret.
« Ah! si l'enfant dès sa première année
« N'avait reçu l'eau bénite et le sel,
« Son âme alors aurait été damnée
« Et descendrait dans l'enfer éternel;

« Mais du Seigneur la grâce tutélaire
» Pour le sauver permit qu'il fût chrétien :
« Au paradis l'introduira Saint-Pierre ;
« L'enfant est mort baptisé : c'est fort bien ! »

« Mon fils, mon fils n'est plus, » disait la pauvre mère ;
« Larmes, soupirs, baisers, rien ne me le rendra ;
« Je suis seule à pleurer près du lit mortuaire :
« Venez me consoler, et Dieu vous bénira. »

Un mendiant entre dans la chaumière,
Voit l'enfant mort.... il s'arrête soudain,
Et vers le seuil fait deux pas en arrière,
Honteux, confus d'avoir tendu la main.
— « Restez, restez, » dit la mère qui pleure ;
« Le pain du pauvre est toujours de côté :
« Le désespoir entre dans ma demeure,
« Mais il n'a pas chassé la charité !
« Quoi ! vous pleurez ? » — « Que madame pardonne !
« Pauvre petit ! hélas ! je l'aimais tant !
« Quand chaque jour il me faisait l'aumône,
« Je l'embrassais et m'en allais content....
« Je ne pars plus ; un saint devoir m'engage ;
« Vous soulagiez mes besoins chaque jour :
« Comme le pain, la douleur se partage :
« Mon cœur me dit : reste, c'est à ton tour ! »

« Mon fils, mon fils n'est plus, » disait la pauvre mère ;
« Larmes, soupirs, baisers, rien ne me le rendra ;
« Mais vous avez pleuré près du lit mortuaire,
« Vous m'avez consolée, et Dieu vous bénira ! »

STRADIVARIUS

A M. F. RAILLARD.

I

L'atelier était vaste et calme. — Le vieux maître,
Aussitôt que le jour venait à reparaître,
Entrait, et, revêtant son tablier de peau,
S'asseyait gravement sur l'antique escabeau.
A l'heure où la jeunesse indolente sommeille,
Il contemplait, pensif, l'ouvrage de la veille.
Le coq chantait au loin. — Et la lumière entrait
Joyeuse; et le rayon, décoché comme un trait,
Aux flancs des instruments posait des teintes blondes;
L'air les enveloppait, les baignait de ses ondes,
Et c'était un murmure indicible et profond
Qui des lourds établis montait jusqu'au plafond;
Et luths et violons, violes et mandores,
Aux ondulations de ces vagues sonores

S'éveillaient, palpitaient et se parlaient entre eux :
C'était comme un soupir tendre et mystérieux
Qui flottait et passait, subtil, insaisissable,
Des fibres du sapin aux veines de l'érable ;
Et l'austère vieillard souriait à ce bruit,
Et tourné vers le jour, regardait si la nuit
Au vernis souple et fin avait été propice.
Il prenait un compas, mesurait une éclisse,
Frappait du doigt la table, ou du manche tigré
Caressait le contour. — Ou son œil inspiré,
Grandi par la recherche, affermi par les luttes,
Suivait complaisamment la courbe des volutes.
Puis, après ce moment de rêve, l'action
Reprenait. — Calme et sans préoccupation,
Le vieillard, pour finir son œuvre commencée,
Se hâtait de la main comme de la pensée.
Ce modeste savant, cet artiste accompli,
Dont le nom immortel a surmonté l'oubli,
Que le temps a grandi, que la gloire couronne,
C'était Stradivarius, le luthier de Crémone.

II

O maître, quand ta main dessinait fermement
L'harmonieux contour du divin instrument,
Quand tu déterminais cette forme immortelle
Qui réunit la grâce et la puissance en elle,

Quand tu créais enfin à l'égal du plus grand,
Quand l'érable sonore et le sapin vibrant
S'unissaient, s'abaissaient en courbes adoucies,
Par l'acier de l'outil savamment amincies,
Quand l'éclatant vernis couvrait leurs flancs zébrés
De sa pâte fluide aux reflets empourprés
Où semble résider une éternelle flamme,
Tu complétais ton œuvre en lui donnant une âme.
La matière vivait une seconde fois,
Car érable et sapin, jadis, au fond des bois,
Avaient déjà vécu. — Sous leurs rudes écorces
La sève répandait ses incessantes forces,
Et tous deux écoutaient, graves et recueillis,
Les chansons du ruisseau, les plaintes du taillis.
Sous leur ombre propice et pleine de mystère,
Deux cœurs avaient battu d'un amour solitaire;
Sous leur feuillage vert, au printemps réunis,
Les oiseaux confiants avaient bâti leurs nids,
(L'arbre en sait plus que nous, orgueilleux que nous sommes,
Sur l'amour des oiseaux et sur l'amour des hommes!)
La tempête, en grondant au sein des cieux troublés,
De leurs rameaux tordus, de leurs troncs ébranlés
Avait tiré des sons terribles et sauvages;
Ils avaient pris leur part au concert des orages,
Et sur la haute cime avaient rêvé souvent,
Balancés par la brise ou courbés par le vent.

Aussi quand l'instrument sous l'archet qui l'oppresse
Sanglote de douleur, palpite de tendresse,

Quand l'orage des sons, comme un rapide essaim,
Roule, se précipite et jaillit de son sein;
Quand l'altière puissance en s'augmentant encore
Fait éclater en lui la tempête sonore,
L'artiste peut créer tout un monde à venir,
Mais l'instrument ne fait que se ressouvenir.

III

Oh! quand tu travaillais, soutenu par ton zèle
Pendant près de quatre-vingts ans,
Quand à l'âpre labeur tu demeurais fidèle,
Le chef blanchi, les doigts tremblants,
Ce n'était pas, ô maître! un appât mercantile,
Méprisable et déshonorant;
Non! ton siècle déjà te proclamait habile,
Et tu disais : « Je serai grand.
« Mes instruments vivront, et leurs voix inspirées
« Rediront le nom du vieillard,
« Et l'on saura mes jours, mes veilles consacrées
« A servir l'avenir et l'art.
« Ils seront respectés, environnés de gloire,
« Comme un mystérieux trésor,
« Comme le vase saint, le mystique ciboire,
« Qui contient Dieu dans ses flancs d'or! »

IV

Hélas ! Maître, le temple est en proie aux impies;
On y voit s'assembler les goules accroupies;
Les vampires hideux, les démons de la nuit,
Ont fait du tabernacle un ignoble réduit.
La sainte Muse en pleurs de ces lieux est chassée,
La matière croupit où planait la pensée;
Comme les vases d'or, au sabbat profanés,
Sentent sur leurs contours l'ongle impur des damnés,
Tes instruments, créés pour des fonctions saintes,
D'affreux profanateurs subissent les étreintes !
L'art a cédé le pas aux procédés brutaux;
Les antiques trépieds font place aux vils tréteaux;
Au nid du rossignol, le vil corbeau croasse,
Et le sourire meurt, vaincu par la grimace;
L'heure de décadence au ciel a retenti,
Maître Stradivarius, ton rêve avait menti !

V

Il est passé, ce temps des études sacrées,
Où sous l'archet divin, les notes inspirées

Jaillissaient, et, du rhythme entr'ouvant les réseaux;
Se berçaient sous le ciel comme de gais oiseaux;
Où les larmes parlaient à l'âme, où leurs voix pures,
Comme un baume magique, endormaient les blessures;
Où les chants relevaient par leurs seules vertus
Les esprits accablés et les cœurs abattus;
Où l'artiste, grandi par sa mission sainte,
Paraissait à la foule, au milieu de l'enceinte,
Apportant comme un fils d'Apollon, dieu du jour,
La lumière, la foi, l'espérance et l'amour!
Aujourd'hui c'est à qui, raillant l'art et son culte,
Aux maîtres vénérés prodiguera l'insulte;
C'est à qui, du vulgaire épais cherchant l'appui,
Au lieu de l'élever, descendra jusqu'à lui.
Sur l'instrument formé dans un divin mystère
Pour enlever l'esprit aux choses de la terre,
L'agilité des doigts succède aux chants du cœur,
L'artiste est seul, la foule attire le jongleur;
L'impudique Laïs a détrôné Diane,
La vierge a reculé devant la courtisane,
Et, sonnant à tous vents son hallali brutal,
Le matérialisme a tué l'idéal!

VI

Religion de l'art, forte, calme, ingénue,
Sainte simplicité, qu'es-tu donc devenue?

Tu n'es que lettre morte, et l'ombre de l'oubli
S'amoncelle et s'étend sur ton astre pâli :
Ils te font en riant subir l'affront suprême,
Ta prière se change en un impur blasphème,
Misérables! — Hélas! cet instrument vainqueur,
Dont la noble voix chante à l'unisson du cœur,
Dont la sonorité, pour prendre son issue,
Fait vibrer les parois de la poitrine émue,
Qui respire, qui parle, et qui pour les douleurs
A des cris de tendresse et des trésors de pleurs;
Des fières passions ce sublime interprète,
Ce frère, cet ami, ce penseur, ce poète,
Qui charmait notre vie et qui nous consolait,
Ce noble confident, on en fait un valet!
Oh! l'indignation m'emporte et me soulève!
Et maintenant, dis-moi, qu'est devenu ton rêve,
Maître? — et que penses-tu du jongleur effronté?
Oh! si tu le pouvais, justement irrité,
On te verrait bientôt, pour punir le manœuvre,
Arracher de ses mains ton violon, ton œuvre,
De sa vile sueur encor tout imprégné,
Et le pulvériser sous ton pied indigné.

VII

Ne vaudrait-il pas mieux le briser comme verre,
Piétiner ses débris et rompre le mystère

Enfermé dans ses flancs divins, que de le voir
Aux mains des renégats qui l'ont en leur pouvoir,
Du docte charlatan qui juge et qui professe,
De l'ignorant borné gonflé de sa richesse?
Mais console-toi, Maître; il en existe encor
Que les artistes purs gardent comme un trésor,
Et dont la noble voix, pénétrante et céleste,
Contre le mauvais goût se déchaîne et proteste.
O vous, hommes choisis, cœurs fiers, fronts inspirés,
Défenseurs et gardiens des préceptes sacrés,
Vous qui savez créer en restant interprètes,
Comme les grands acteurs dans l'œuvre des poètes,
Qui des maîtres gardez le dépôt respecté,
Et qui perpétuez leur immortalité,
Conservez, pour servir vos efforts et les nôtres,
Ces instruments puissants, ces instruments apôtres,
Du luthier de Crémone enfants harmonieux.
En vain un siècle entier s'appesantit sur eux,
Ils ont encor leur sève et leurs verdeurs premières,
Leurs timbres argentins, leurs sonorités fières;
Ils épanchent encor la joie et les sanglots,
Comme un vin généreux qu'on verse à larges flots.
Contre votre poitrine ébranlée et ravie,
Vivant de votre cœur, vivant de votre vie,
L'archet fera vibrer d'un éclat sans pareil
Leurs voix qui sommeillaient dans l'espoir du réveil,
Leurs voix qui n'ont chanté que l'art pur et la gloire,
Qui vous disent: Courage, et vous crîront: Victoire;
Leurs voix que rien ne peut éteindre ni ternir,
Jeunes dans le passé comme dans l'avenir.

Et là-haut, dans le ciel calme de l'harmonie,
Se reposant en Dieu des labeurs du génie,
Hayden, Mendelssohn, Mozart et Beethoven,
Ainsi que les héros des bardes de Morven,
Flottant dans l'infini sur des chars de nuages,
Graves et recueillis, recevront vos hommages,
Et vers le grand luthier, leur interprète aussi,
S'avanceront disant : Stradivarius, merci !

LES CORDES ET L'ARCHET

A ÉDOUARD LALO.

Sur un Stradivarius, quatre cordes nouvelles
Gémissaient de leur triste sort :
« Nous souffrons, ô mes sœurs, des tortures cruelles
« Sur ce dur chevalet, sombre instrument de mort;
« Ces chevilles d'ébène en leurs trous enfoncées
« Nous tiennent enlacées;
« Mais ce qui vient encore augmenter nos chagrins,
« C'est de voir cet archet flexible, dont les crins
« Enduits d'impure colophane,
« Vont mordre sans pitié notre corps diaphane. »
Ainsi s'exprime une d'elles.
Soudain,
L'archet qu'elle maudit est saisi par la main
D'un virtuose habile;
Guidé par son bras agile,

Majestueux, grave, tendre, emporté,
Il s'élance, il bondit avec légèreté,
Et fait jaillir des cordes qu'il oppresse
La mélodie enchanteresse.
» Oh! dit la dédaigneuse, en son ravissement,
« Au gré de tes transports prolonge mon tourment.
« De mon destin je suis ravie :
Que me fait la douleur? Tu m'as donné la vie! »

Quand la fatalité semble vous terrasser,
Penseurs, levez le front. — C'est Dieu qui fait passer,
Pour que l'idée en vous se ranime et s'enflamme,
L'archet de la douleur sur les cordes de l'âme.

LA FOLIE DU MAITRE CHANTEUR

LÉGENDE.

A A***

I

Pauvre Maître chanteur, hélas! pauvre poète,
La folie a troublé ses chants harmonieux,
Le mal coupe un sillon sur son front soucieux,
Sa noble voix se tait et sa harpe est muette!

Sous les pieds de la vierge, au-dessus de l'autel,
Le prêtre a suspendu l'instrument inutile,
Et là, chaque matin, traînant son corps débile,
Portant le lourd fardeau d'un désespoir mortel,
Le pauvre fou paraît. — La foule recueillie
S'écarte à son aspect, et lui, triste, hagard,
Effeuillant une fleur qu'aux champs il a cueillie,
Sur sa harpe muette attache un long regard.

Chacun demande à Dieu la fin de ce délire,
L'encens embaume l'air, l'orgue chante et soupire,
Mais l'insensé demeure immobile, interdit,
Triste. Et la foule émue en s'éloignant se dit :

Pauvre Maître chanteur, hélas! pauvre poète,
Sa noble voix se tait et sa harpe est muette.

II

Il reste seul au temple et demeure longtemps
Sombre, contemplatif. L'air par tièdes bouffées
Souffle sous les arceaux les parfums du printemps;
Les brises du matin, comme des doigts de fées,
Éveillent sur la harpe un accord caressant,
Pur comme un souvenir. — Quelquefois en passant
Les oiseaux babillards, les vives hirondelles
Sur l'instrument muet font palpiter leurs ailes,
Et disent en leurs chants si simples et si doux :
« Frère! le ciel est pur, viens chanter avec nous! »
Mais le pauvre martyr, en proie à la démence,
Articule à demi des mots désespérés;
Ses yeux roulent des pleurs, son accès recommence,
Et ses sanglots font fuir les oiseaux effarés.

Pauvre Maître chanteur, hélas! pauvre poète,
Sa noble voix se tait et sa harpe est muette.

III

Lorsque le vent du soir fait se pencher les blés,
Les laboureurs hâlés, les brunes moissonneuses,
Sous le chêne ombrageux en groupes rassemblés,
Eveillent les échos par leurs chansons joyeuses.
Quand du Maître chanteur on redit les refrains,
Il se calme. Son front, flétri par les chagrins,
S'éclaircit. Une joie aimable et fugitive
Illumine un moment sa figure pensive;
Il semble moins souffrir et sourit quelquefois.
Or, le comte Manfred, observant qu'il oublie,
Au souvenir des airs qu'il créait autrefois,
Le tourment inconnu qui causa sa folie,
Dit : « Celle qui saura, par un de ses refrains,
« Le guérir en donnant l'essor à ses chagrins,
« Devant tous, devant Dieu, sera sa fiancée;
« S'il ressaisit sa harpe auprès de lui placée,
« Si sa main ranimée en fait jaillir l'accord,
« Si sa voix rompt enfin ce douloureux silence,
« L'habile charmeresse aura pour récompense
« Mon anneau de rubis et deux cents florins d'or! »

IV

La foule est rassemblée au temple. On fait silence.
Vers le Maître chanteur Isabelle s'avance :
Déjà la blonde enfant au front rose, aux yeux clairs,
D'un triomphe certain a savouré l'ivresse;
Sa voix fraîche, à l'accent doux comme une caresse,
S'élève pure dans les airs :

Les lys vers l'abeille amoureuse,
Aventureuse,
Au matin se penchent tremblants,
Les grands lys blancs!
Et la rose que fait éclore
La pâle aurore,
Pour s'attirer un doux larcin
Ouvre son sein;
Poète dont l'esprit sommeille,
Divine abeille,
Cesse le rêve de ton cœur :
Je suis la fleur,
La fleur nouvelle qui se penche,
Timide et blanche.
Sur mon front pur, oh! viens poser
Ton doux baiser;

Du lys dans mon âme on découvre
La pureté,
Et de la rose qui s'entrouvre
J'ai la beauté !

Elle se tut. Chacun regardait le poète....
Il rêvait, appuyé sur sa harpe muette.

V

Isabelle sortit, et Berthe s'avança,
La brune jeune fille aux regards pleins de flamme ;
Sa voix mâle exprimait tout l'espoir de son âme,
Et chacun tressaillit lorsqu'elle commença :

La gloire est ta sœur, ô poète !
Lorsque tu passes triomphant,
Devant toi se courbe la tête
Du vieillard comme de l'enfant.
Les immensités étoilées
A peine osent te contenir ;
A tes regards sont dévoilées
Les profondeurs de l'avenir !
Viens ! viens ! Les baisers de mes lèvres
Cicatriseront tes douleurs,
Et de tes délirantes fièvres
Sauront effacer les pâleurs ;

Hâte-toi de penser, d'écrire;
A ton œuvre de chaque jour
J'applaudirai de mon sourire,
J'applaudirai de mon amour!
J'arracherai, soumise et bonne,
Pendant ton immortel labeur,
Chaque épine de ta couronne
Et chaque doute de ton cœur!

Elle se tut. Chacun regardait le poète....
Il rêvait, appuyé sur sa harpe muette.

VI

Berthe sortit. Alors on vit venir Stella,
Pauvre enfant que toujours le chanteur consola :
La pitié sur le front, les pleurs à la prunelle;
Si digne en son maintien, si touchante, si belle,
Que la foule eut espoir et dit : écoutons-la :

O mon appui, mon noble frère,
Tu me donnas ton amitié,
Quand tous jetaient à ma misère
Le superflu de leur pitié.
Que te fait l'amour, triste chaîne
Aux anneaux brisés par le temps,
Et la gloire, espérance vaine
Des beaux jours de ton beau printemps?

Pour que du passé la lumière
Dissipe la nuit de ton cœur,
Je vais te parler de ta mère,
Je vais te chanter la douleur.

C'est là ta muse inspiratrice :
Elle dicta tes premiers sons ;
Hélas ! ce fut notre nourrice :
Aussi nous nous reconnaissons.
Nos lèvres à son sein aride
En même temps vinrent puiser,
Nos fronts portent la même ride,
Que traça le même baiser.
J'ai souffert comme toi, mon frère;
Vois mes larmes, vois ma pâleur,
Et rappelle-toi notre mère,
Et rappelle-toi la douleur!

Elle se tut. Chacun regardait le poète....
Il pleurait, appuyé sur sa harpe muette.

VII

Il pleurait, et déjà sur les cordes ses doigts
Erraient, cherchant l'accord et les notes voilées
Qui peignent les sanglots des âmes désolées.
L'instrument ranimé vibre enfin, et la voix

Tremblante du poète, à la foule attentive
Achève de l'enfant la ballade plaintive.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Ce baiser pour Stella valut bien plus encor
Qu'un anneau de rubis et deux cents florins d'or.

JOUR DE FÊTE

A MADAME L. R.

On a pour ce grand jour dégarni les corbeilles,
Ravagé les bosquets, effeuillé les buissons ;
L'habile jardinier a créé des merveilles ;
Votre chiffre se lit sur tous les écussons.

Des lèvres des enfants, les baisers, les chansons,
S'élancent à l'envi, comme un essaim d'abeilles ;
Votre doux nom résonne à toutes les oreilles,
Et les cœurs et les voix forment leurs unissons.

Les fleurs ont les parfums que l'amitié leur prête,
Et de même, les chants inspirés du poète
Ont un sens qu'un seul cœur sait parfois définir ;

Allez donc, ô mes vers, et que Dieu vous protége !
Passez comme le vent, fondez comme la neige,
Mais laissez dans son âme un seul mot : Souvenir !

PROMENADE

A A****

Sur ces longs boulevards, calmes, silencieux,
Nous marchions pas à pas. Ma maîtresse adorée
Levait son doux regard vers la voûte azurée;
Moi, j'oubliais le ciel, en regardant ses yeux!

Et je voyais flotter sur ses longs cils soyeux
Une lumière vague, et la courbe dorée
Des bandeaux encadrant son front harmonieux
D'une pure auréole était comme entourée.

Vous étiez belle ainsi : souriante, pensive,
Votre main dans ma main. — Votre voix expansive
Disait ces mots connus qui sont nouveaux toujour!

Enfant, notre union cesse d'être un mystère;
Le secret de ton cœur, tu ne peux plus le taire:
Pas une étoile au ciel n'ignore notre amour!

A NICOLAS FLAMEL

> Que vois-je? De l'or! ce jaune,
> brillant et précieux métal.
> (SHAKESPEARE. — (*Timon d'Athènes.*)

I

O Nicolas Flamel! déserte le tombeau,
Alchimiste puissant, ravive le fourneau;
Hâte-toi, l'heure presse. Alimente la flamme,
Excite le brasier du souffle de ton âme,
Trace sur le creuset l'emblème consacré,
A nous, transmutateur! vieux maître en l'art sacré,
Daigne nous révéler la savante manœuvre;
Le dix-neuvième siècle a foi dans le grand œuvre,
Tu le verras ici confondre, désunir
A ton gré le passé, le présent, l'avenir;
Viens, maître! — Le charbon s'amoncèle dans l'âtre;
Souffleur impatient, avide, opiniâtre,
Dans ton sombre réduit, dès longtemps délaissé,
Ce siècle essaie encor ton labeur insensé,

Ses robustes poumons sous la large coupelle
Savent entretenir une flamme éternelle ;
Regarde-le, penché sur le métal qui bout :
Il t'invoque, il t'attend ; — Allons, Flamel, debout !

II

Quitte des trépassés la lugubre demeure,
L'instant du grand travail est venu. Voici l'heure
Où l'homme, dévoré par son activité,
Emplit de ses rumeurs l'orgueilleuse cité ;
L'heure où le mouvement arrêté recommence,
L'heure où l'essaim perdu dans cette ruche immense
Se disperse, et cherchant sa route par les airs
Au seul bruit de son vol réveille l'univers !
L'esprit des temps nouveaux accomplit des merveilles,
L'homme use tous ses jours, use toutes ses veilles
Pour atteindre le but par toi longtemps cherché :
En rampant, dans la nuit, sans cesse il a marché :
Salomon, Zoroastre et les maîtres antiques,
Guillaume, Averroës, ces fervents hermétiques,
Retrouveraient ici tous les initiés
Parcourant les chemins où saignèrent leurs pieds ;
Paracelse, avec l'or conjurant l'agonie,
Entendrait mille voix acclamer son génie,
Et pour vider la coupe, objet de tous leurs vœux,
Verrait surgir encore un peuple de lépreux !

La nuit a replié son voile léthargique;
De Méphistophélès prends le manteau magique,
Viens, Flamel! Entends-tu cet orage de cris
Qui monte jusqu'à nous en grondant : c'est Paris!
Là, chaque cerveau pense à trouver le problème :
Qu'importent les moyens quand le but est le même?
Tu veux voir le creuset: regarde? le voilà;
Le travail s'accomplit : les chercheurs d'or sont là!

III

Car je n'appelle pas de ce titre sublime
Ceux qui, bravant des mers le redoutable abîme,
Alléchés par l'appât du gain, sous d'autres cieux
Vont dérober au sol le métal précieux;
Émigrants hasardeux, mercenaires avides,
Qui vers la fin du jour, exténués, livides,
Revenant au logis, pour apaiser leur faim,
Changent un morceau d'or contre un morceau de pain!
Laissons l'outil brutal, bouleversant la terre,
Fouiller péniblement le dépôt aurifère;
Laissons scruter le lit du fleuve, et sous le choc
De la pioche de fer raisonner le vieux roc;
Laissons à leur métier ces orpailleurs vulgaires;
Ils peuvent s'enrichir, on ne s'en émeut guères;

L'un d'eux sémerait l'or qu'il a pris, sur ses pas
L'alchimiste en haillons ne se baisserait pas,
Dût-il le lendemain expirer de misère :
Qu'importe le métal qu'on dérobe à la terre?
Franklin au ciel jaloux a su ravir le feu :
Comme lui, nous voulons arracher l'or à Dieu!

IV

Paris soutient la lutte avec la Providence;
C'est là que le chercheur désagrège ou condense
Les éléments impurs, mystérieux, épars,
Vers ce creuset humain venus de toutes parts,
Travail qu'on ne saurait tenter hors de ce gouffre
Où grandit ce qui pense, où rampe ce qui souffre,
Où l'immense Babel a pu se redresser
En défiant le ciel d'oser la renverser!

L'air qu'on respire ici saisit, donne la fièvre;
Les éclairs du regard, les baisers de la lèvre,
Le geste, la démarche et le son de la voix,
Tout enfin, tout indique et démontre à la fois
Des désirs insensés, des ambitions viles,
Des forfaits enfouis dans la fange des villes!

C'est un labeur fatal, inflexible, incessant,
Qui déssèche la lèvre et qui tarit le sang;
C'est un écueil perfide où tout navire échoue,
Balloté dans le crime, ou scellé dans la boue,
C'est un concert affreux de lamentations,
L'héritage maudit des générations
Qui, foulant tour à tour cette terre ennemie,
Ont récolté le crime ou semé l'infamie!

V

Maître, examine bien tous ceux qui passeront,
Étudie un instant les rides de leur front;
Ils commencent leur œuvre, et tu peux reconnaître
Jusqu'à quel point l'élève a dépassé le maître :
Le secret est trouvé; gloire au siècle nouveau!
Tu peux souffler la flamme et briser le fourneau!
— Tiens : voici les fervents, les âmes occupées,
Les vendeurs de discours et les vendeurs d'épées,
Les trafiquants d'argent, les trafiquants d'honneur,
Qui mettraient en coupon, leur patrie et leur sœur,
Les artistes déchus, sans espoir, sans courage,
Qui, pour vivre de l'art, le font à leur image,
Les hardis charlatans, banquiers, banqueroutiers,
Industriels, roués, filous, boursicotiers,

Dont la cote redit chaque jour les oracles.
Et qui font de leur temple une Cour des Miracles,
Bohémiens en frac noir, coupe-jarrets gantés,
Entrepreneurs tarés de trafics éhontés,
Tribuns menteurs, sachant tout prouver, tout défendre,
Et qui, toujours vendus, n'en sont pas moins à vendre!
L'un trouve la fortune en propageant l'erreur,
L'autre, perdu de nom, de débauche et d'horreur,
Se plonge dans la honte et dans l'ignominie;
Celui-ci vend le Dieu que celui-là renie,
Et c'est de par le monde un tel débordement,
Un tel esprit de lucre, un tel aveuglement,
Que devant cet amas de castes, de doctrines,
D'enfants déshérités s'arrachant des ruines,
Devant ce flot, que rien ne saurait contenir,
Dieu se voile la face, et n'ose pas punir!

VI

O vieux maître, ton front s'obscurcit et se penche
Devant ces vérités que mon esprit épanche;
Ce n'est pas là le but où tendaient tes travaux,
Ton art est profané par ces impurs rivaux!
Espère encor. Regarde, au sein de ce vieux monde,
Ces travailleurs penchés sur leur œuvre féconde.

Pour eux, le ciel contient sa sombre inimitié,
Sentiment de justice et non pas de pitié ;
Il est encore ici des savants, des poètes,
Qui font monter vers lui leurs âmes inquiètes,
Et loin de ces sentiers, pleins de doute et d'effroi,
Suivent l'âpre chemin qui conduit à la foi !
Leur esprit, dépouillé d'affection charnelle,
Rattachant les anneaux de la chaîne éternelle,
Sans se décourager cherche la vérité,
Heureux de son labeur, fier de sa liberté !
Les temps arriveront, l'œuvre sera finie ;
Le seul creuset debout, c'est celui du génie.
Les disciples sont prêts, leur cœur est éprouvé,
Avant demain, peut-être, ils crîront : « J'ai trouvé ! »

1855. — 15 octobre.

LA SERVANTE

INTÉRIEUR FLAMAND.

Que n'es-tu là, Rembrandt, ô maître vénéré?
Par cet intérieur tu serais inspiré.

Cette haute cuisine est peinte d'un vert sombre;
Parfois, un gai soleil vient envahir son ombre,
Et, traçant un sillon de la fenêtre au mur,
Pour toi crée à plaisir un calme clair-obscur!
Sous son large manteau l'antique cheminée
De flamme et de soleil est toute illuminée;
La fonte du fourneau reluit comme un miroir,
La bouilloire au long cou chante matin et soir,
Le soufflet suffoqué, gît dans un coin à terre,
Et l'atôme gravite au sein de la lumière.

Que n'es-tu là, Rembrandt, ô maître vénéré?
Par cet intérieur tu serais inspiré.

Voici le vieux buffet dans son coin solitaire,
Soigneusement fermé, tout comme un reliquaire;
Voici les plats d'étain, ornés de noms, de fleurs,
Et la faïence peinte, aux rustiques couleurs;
Voici le grand fauteuil, où vient s'asseoir le maître,
Et la table de chêne, et, près de la fenêtre,
Dans une cage verte, un cénacle d'oiseaux,
Gais improvisateurs, aux chants toujours nouveaux,
Peuple heureux, qui, privé de souci politique,
Siffle pour le tyran et vit en République!

Que n'es-tu là, Rembrandt, ô maître vénéré?
Par cet intérieur tu serais inspiré.

Regarde maintenant la femme humble et courbée
Qui vient d'un pas actif. Elle s'est dérobée
Aux fêtes de la vie. Elle a dans ce réduit
Travaillé chaque jour et veillé chaque nuit,
Vrai type de labeur et de sollicitude,
Cœur simple qui rayonne en cette solitude,
Dévoûment qui s'ignore et qui ne cesse pas
De se renouveler à chacun de ses pas,
Regard affectueux que le respect tempère,
Et qui, sans le respect, serait regard de mère

Que n'es-tu là, Rembrandt, ô maître vénéré?
Par cet intérieur tu serais inspiré!

LA PERLE DE LA VIERGE

A MADEMOISELLE MARIE SAUVEL

Il manquait une perle au diadème d'or
Qui de la vierge blonde entoure le front pâle
Et les élus disaient : « Où trouver ce trésor
« Plus pur que le rubis, l'améthyste ou l'opale ?

Un archange s'élance au plus profond des mers ;
Mais il entr'ouvre en vain des coquilles nacrées,
Que roulent dans leurs flancs les vagues azurées,
L'écrin mystérieux, trésor des flots amers :
Il ne découvre rien. — Vers les plages sacrées
Son vol majestueux l'emporte dans les airs !

3.

Du jardin de l'Éden aux mystiques ombrages
L'Ange voit devant lui s'incliner les feuillages ;
Il cherche dans les fleurs, dans les buissons, hélas !
Ce magique joyau ne se rencontre pas.

La goutte de rosée au lys blancs dérobée,
Où l'on voit se baigner le brillant scarabée
Pour rafraîchir l'émail de son corselet d'or,
L'étoile qui, du ciel s'échappant dans sa course,
Vient se purifier au cristal de la source,
De cet honneur divin sont indignes encor.

L'Ange pénètre au sein du temple solitaire :
Là, les dons orgueilleux des puissants de la terre
De leur splendide éclat rayonnent sur l'autel.
Cercles de diamants, topazes, bijoux rares,
Perles, que le plongeur ravit aux flots avares,
Rien ne saurait briller sur ce front immortel !

Tout à l'heure il doutait, maintenant il espère :
Il vient d'apercevoir une enfant à genoux,
Élevant vers le ciel son regard tendre et doux ;
Elle priait la Vierge, et c'était pour sa mère,
Qui d'un sort rigoureux subissait le courroux !

Comme pour appuyer cette sainte prière,
Une larme du cœur tomba de sa paupière :
L'ange la recueillit, et, remontant aux cieux,
L'enchassa dans l'or pur du bandeau radieux.

Et les élus, les saints, dans un pieux délire
Disaient, faisant vibrer les cordes de leur lyre :
« Nous avons complété ton bandeau virginal,
« O Vierge ! Pour louer ta bonté maternelle
« Il est juste qu'enfin sur ton front étincelle
« Le symbole divin de l'amour filial ! »

LA DUNE.

I

J'ai gravi, triste et seul, la dune triste et nue,
Où la mer fait gémir sa plainte continue,
La dune où vient mourir la vague aux larges plis,
Monotone sentier aux tortueux replis.

De grands nuages noir sur le ciel d'un bleu pâle
Roulaient leurs flocons lourds et contournaient leurs flancs,
Le soleil, décrivant sa courbe occidentale,
Perçait leur voile épais de ses rayons sanglants.

La campanule blanche, au sein du sable jaune,
Dans l'herbe rude et sèche, avec timidité,
Penchait languissamment sa tremblante couronne,
Pour éviter du vent la sauvage âpreté.

ALEXANDRE de BAR aqua forti 1862

Paris

La nue en s'enfuyant sur les grèves humides,
Traçait obliquement de grands sillons tigrés;
Au loin rasant le flot, les goëlands rapides
Passaient, emplissant l'air de cris désespérés.

Le ciel tumultueux et noir, plein de tempêtes,
Semblait de la falaise écraser les hauteurs;
Les vagues en hurlant vers lui dressaient leurs têtes,
Comme dans une arène un peuple de lutteurs!

L'orage soulevait au loin les flots saumâtres,
Et portait la terreur en leurs rangs confondus,
Comme dans une plaine, aux cris rauques des pâtres,
Bondissent haletants les troupeaux éperdus!

Le vent du Nord disait au flot: Esclave, avance!
L'Océan, irrité d'obéir à ses lois,
Mugissait. — Mais mon cœur, où grondait la souffrance,
Parlait plus haut encor que ces deux grandes voix.

II

J'ai gravi, triste et seul, la dune triste et nue
Où la mer fait gémir sa plainte continue,
La dune où vient mourir la vogue aux larges plis,
Monotone sentier aux tortueux replis.

O nature stérile ! ô perspectives mornes !
Dune, désert de sable auprès des flots déserts ;
Plaine immense, horizon large, qui n'a pour bornes
Que le ciel se perdant au sein des vastes mers ;

Tu représentes bien pour mon âme souffrante,
La vie, âpre sentier qu'elle doit affronter :
C'est bien là cette route effondrée et mouvante,
Où l'on ne peut poser le pied sans hésiter !

Comme le goëland, l'espérance rapide
Effleure de son vol le gouffre de nos jours ;
Mais bientôt secouant dans l'air son aile humide,
Dans la brume des ans elle fuit pour toujours ;

Les passions du cœur, impétueuses vagues,
Se tordent sous le vent de l'appétit charnel ;
L'âme, pleine de voix menaçantes ou vagues,
Déchaîne dans l'esprit un orage éternel.

Ainsi va l'existence, hélas ! tout s'y ressemble !
Le pas qu'on fit hier on le fera demain ;
Tout cela pour mener à la mort qui rassemble
Sous un ciel ignoré le pâle genre humain ;

Et pour dire, en voyant cette rive inconnue,
A l'heure où du linceul vont se fermer les plis :
« J'ai gravi, triste et seul, la dune triste et nue,
« Monotone sentier aux tortueux replis ! »

Octobre 1854.

MOZART

A JULES ARMINGAUD.

I

O terre des beaux-arts, antique Germanie,
J'aime de ton ciel pur la sévère splendeur,
J'aime tes horizons, dont la calme grandeur
De ta sérénité complète l'harmonie!
Tes fils, jeunes encor, à l'art sont consacrés,
Et, pour s'initier à ses lois éternelles,
Une chose suffit à leurs cœurs inspirés :
Le tendre souvenir des chansons maternelles!
Mais, hélas! aussitôt qu'ils savent ces secrets,
Tes sites enchanteurs pour eux n'ont plus d'attraits,
L'art les attire au sein des cités souveraines,
Ils vont chercher la gloire en de lointains climats;
Ils quittent, inconstants, tes bois sombres, tes plaines,
Mais du fond de leur cœur ton nom ne s'en va pas!

Sitôt qu'ils ont gagné ces palmes immortelles
Dont l'éclat fait pâlir le vain sceptre d'un roi,
Le Souvenir un jour ouvre ses blanches ailes
Et l'amour du pays les ramène vers toi!
Propagateurs de l'art envoyés sur la terre,
Leur sainte mission est prête de finir;
Chacun à tes genoux apporte, ô bonne mère,
Son nom, son dernier chant et son dernier soupir.

II

Or l'heure était venue où l'un de ces génies,
Élus prédestinés marqués au front par Dieu,
Qui répandent sur l'art des clartés infinies,
Devait à tes échos dire son chant d'adieu.
Devant l'instant fatal marqué pour l'agonie,
L'implacable destin ne pouvait s'attendrir,
Et tu pleurais en vain, ô pauvre Germanie.
Ton enfant bien-aimé, Mozart, allait mourir!

III

Mozart, ce fils chéri dont ta sainte tendresse
Avait guidé l'essor et la précocité,
Mozart allait mourir, lui qui, dès sa jeunesse,
Était porté par l'art vers l'immortalité.

Enfant, il avait vu la science sévère
Méconnaître pour lui la rigueur de ses lois,
Lui montrer le chemin comme une bonne mère,
Et sourire à ses yeux pour la première fois !
Les maîtres étonnés accouraient pour l'entendre,
Et l'Europe le vit, à cet âge si tendre
Où l'enfance rieuse épanouit sa fleur,
D'un talent merveilleux déployer la splendeur !
Ces hommes éminents que le monde révère
L'écoutaient, recueillis dans un silence austère,
Et, comme aux pieds du Christ les mages d'Orient,
Courbaient leurs fronts blanchis devant ce front d'enfant !

IV

Des succès précurseurs l'époque étant finie,
Il comprit le devoir de sa célébrité,
Et laissa déborder à flots sur son génie
L'impétueuse ardeur de la virilité !
Ses œuvres jaillissaient multiples et fécondes,
Comme un fleuve superbe élargissant ses ondes !
Peut-être quelque Esprit, daignant le visiter,
Lui disait : « La mort vient, maître, il faut te hâter ! »
Seigneur, hélas ! Seigneur ! pourquoi fixer le terme,
Pourquoi borner le vol de l'esprit créateur
Dont ton souffle puissant développa le germe ;
Et pourquoi le frapper, lorsqu'à cette hauteur

Où l'inspiration sainte le transfigure,
Il ose envisager ta sublime figure?
Au moins si telle était, Seigneur, ta volonté,
Tu pouvais bien, pour lui, suspendre encor l'orage,
Et ne pas le frapper sans qu'il eût complété
L'ensemble radieux de son dernier ouvrage.
Oui, l'implacable mort, moissonnant au hasard,
Comme un agent brutal que le sort met en œuvre,
Peut à son gré frapper Alexandre ou César,
Mais elle ne doit pas mutiler un chef-d'œuvre!

V

D'où vient donc votre voix, vagues pressentiments?
Vous parlez à l'esprit vers ses derniers moments,
Et dans la nuit du songe, oiseaux imaginaires,
On entend frissonner vos ailes funéraires,
Comme si vous vouliez de l'horizon lointain
A l'âme qui sommeille indiquer le chemin!

VI

Mozart était en proie à des pensers funèbres,
La tristesse régnait sur son front soucieux,
Tout se couvrait pour lui du voile des ténèbres:
Un jour, un inconnu, grave et mystérieux,

Se présenta chez lui, pour le prier d'écrire
Un chant de *Requiem*. « Un mois peut-il suffire
« A ce travail?—Oui, dit Mozart.—Bien, j'attendrai;
« Dans un mois, jour pour jour, maître, je reviendrai.»
Et l'inconnu sortit. —
Cette étrange aventure
Redoubla de Mozart le malaise et l'ennui;
Sous l'incurable mal qu'il nourissait en lui,
Il sentit se courber son ardente nature.
Enfin, au bout d'un mois, l'homme inconnu revint,
Un ami de Mozart le suivit, mais en vain
Il s'approcha de lui, voulut le reconnaître,
Tout à coup dans la foule il le vit disparaître.

. . . .

VII

Le maître, resté seul,
Exhala la tristesse en son âme amassée :
« L'arrêt est prononcé, dit-il; ô ma pensée,
« Enveloppe ton sein des longs plis du linceul;
« Arrache ta couronne, effeuille chaque rose,
« Il est temps de songer aux funèbres apprêts.
« Subis sans t'effrayer cette métamorphose;
« Sur ton front pâlissant attache le cyprès;
« Éteins ton beau regard, efface ton sourire,
« Laisse au vent du trépas flotter tes longs cheveux.
« Fille de l'Éternel, maintenant prends ta lyre,
« Pars, monte et disparais pour toujours à mes yeux!

« Et toi, vierge sublime, ô ma mère, Harmonie,
« Viens de mon cœur brisé ranimer le génie !
« Ne m'abandonne pas, entends, entends ma voix !
« Mère, viens m'inspirer une dernière fois ;
« Harmonie, Harmonie, ô viens, je fais silence.
« Je le sens, je n'ai plus qu'un moment d'existence ;
« Viens !... Je veux que mon âme, abandonnant mon corps,
« S'enivre dans le chant de tes derniers accords ! »

VIII

Écoutez! L'instrument sous ses mains inspirées
Vibre. Du *Requiem* les formules sacrées
Revêtent le manteau des accords magistrals;
Son âme fait passer dans ces chants sépulcrals
Les sanglots du pécheur, les soupirs de la plainte.
La pierre des tombeaux s'affranchit de l'étreinte
Du ciment qui la lie au sol. Le dur granit
Se brise. Au son perçant des sonores trompettes,
Le monde épouvanté s'éveille, et les squelettes
Se dressent dans la tombe en entendant ce bruit
Terrible !...

En ce moment, comme par un prodige,
Mozart se sentit pris d'un étrange vertige.
Dans le dernier effort de l'inspiration,
Son esprit en délire eut une vision :

Pour venir admirer son chef-d'œuvre mystique,
A ses yeux apparut un monde fantastique.
Dans l'ombre où se plongeait son regard ébloui,
Ses œuvres tour à tour passèrent devant lui :
D'abord ces airs aimés sur qui sa fantaisie,
Comme un voile étoilé, jetait la Poésie;
Ensuite quatre sœurs, dans un égal essor,
S'avancèrent. Chacune avait un diadème,
Chacune rayonnait d'une beauté suprême;
Mozart les reconnut : c'était le Quatuor!
Puis, portant noblement la pourpre du génie,
Dans un nuage d'or passa la Symphonie!
Puis parurent alors ces chefs-d'œuvre nombreux,
Naïfs, spirituels, désespérés, joyeux!
Enfin il vit passer cette phalange humaine
Que son souffle puissant enfanta pour la scène :
Le malin Figaro, le comte Almaviva,
Leporello, Zerline et la plaintive Anna,
Titus, le Commandeur, ce fantôme homérique!
Ils fléchirent leurs fronts, où de funèbres fleurs
S'enlaçaient au laurier, et don Juan le sceptique,
Don Juan se détourna pour essuyer des pleurs!

IX

Puis tout s'évanouit comme un accord de lyre :
» Enfants, vous m'appelez, dit Mozart en délire.

« O Seigneur, Dieu puissant! vous m'avez éprouvé,
« Daignez donc me laisser un seul instant encore!
« Que je ne meure pas sans avoir achevé
« Mon œuvre. O Muse sainte! ô Vierge que j'adore!
« Soutiens ma volonté, ne m'abandonne pas!
« Encore une heure! »

Hélas! l'inflexible trépas
Allait frapper le maître, et la froide agonie
Le saisit, quand la voix sainte de l'Harmonie
Lui dictait des accords ravis aux chants du ciel!
Devant ce noble front, la Mort au bras cruel
Hésitait : « Oh! s'il peut terminer, disait-elle,
« Jamais le Dieu vivant et la Vierge immortelle
« N'auront reçu de l'homme un hommage aussi beau.
« Ce chant-là m'appartient. »

Mais l'Ange du tombeau
Désigna la victime, et l'esclave implacable
Obéit. Le Destin, dans son ordre immuable,
Pour arrêter Mozart hâta l'instant du deuil,
Car la Mort, de ce chant aurait eu trop d'orgueil!

CAVATINE DE BEETHOVEN

(SOUVENIR DU 13e QUATUOR.)

I

Recueillis, comme au temple un peuple de fidèles,
Maître, nous écoutions tes sublimes sanglots;
Ces lugubres accords, ouvrant leurs sombres aîles,
Planaient sur notre esprit : ainsi les matelots
Voient tout à coup l'oiseau, présageant la tempête,
Planer d'un vol fiévreux sur l'écume des flots.
Maître plus grand pour moi que le plus grand poète,
Oh! dis-moi donc quel ange, exilé du saint lieu,
Est venu, pour calmer ta souffrance infinie,
Répandre sur ton front, courbé par le génie,
L'urne pleine de pleurs qu'il apportait à Dieu!

Sans doute qu'ébloui du feu de tes prunelles,
Éprouvant de tes yeux la fascination,
Il aura devant toi fermé ses blanches aîles,
Et salué, craintif, ton Inspiration :

« Ma sœur, » aura-t-il dit à cette vierge sombre
Qui d'un voile de deuil froisse les plis, — « ma sœur,
« Ne m'interroge pas ; je viens d'en bas, de l'ombre :
« Je porte le fardeau pesant de la douleur.

« Laisse-moi ! Que te font mes tristes confidences ?
« Ne pourrais-tu plutôt invoquer le bonheur ?
« Tu dois mieux te complaire aux joyeuses cadences ;
« Écarte cette lyre : en la voyant, j'ai peur !

« Ne force pas ma main à toucher chaque corde :
« Les accents de ma voix ne sont que des sanglots ;
« Dans mes chants la douleur de l'univers déborde ;
« Oh ! pitié ! laisse au moins ma tristesse en repos !

« Tu restes inflexible !... à moi donc cette lyre !
« Tu le veux, tu le veux ! et je dois obéir ;
« Mais quand l'entraînement de mon fatal délire
« T'atteindra, sais-je, hélas ! si je pourrai finir ?... »

L'ange se recueillit... les notes éplorées
Sortirent lentement des cordes effleurées ;
On entendit des bois les feuillages frémir,
Et dans les saules gris le vent du soir gémir....

II

Et l'ange, interrompant son austère silence,
Du chant de la douleur entonna l'hymne immense.
Il dit que tout espoir est flétri par nos maux,
Que le bonheur souvent se détache des âmes,
Comme un fruit encor vert qui tombe des rameaux;
Il dit ce que le doute éteint d'ardentes flammes,
Ce qu'un paisible front dérobe de douleurs,
Et combien un sourire a pu cacher de pleurs;
Il dit les longs sanglots des âmes désolées,
Recouvrant d'un linceul leur jeune illusion,
Et dont la vie, hélas! est comme un mausolée
Qui sur son marbre froid n'a conservé qu'un nom;
Il dit ces longues nuits, ou le cœur se soulève
D'un si profond dégoût, qu'en sondant l'avenir
On pense froidement que la pointe d'un glaive
En entrant dans le cœur peut tout faire finir;
Il dit que l'amour vrai, méprisable chimère,
Nous torture le sein, et qu'au dernier soupir
On implore en pleurant les baisers de sa mère,
Source d'affection que la mort vint tarir;
Il dit que le poète, en plaçant son idole
Sur un autel voilé par les flots de l'encens,
En est réduit souvent, quand le parfum s'envole,
A s'enivrer l'esprit avec le vin des sens;

Il dit que le génie, hélas! n'a plus personne
Qui lui rende la force en l'abreuvant d'amour,
Et qu'on use sa vie à gagner la couronne
Que l'oubli sur la tombe effeuille jour par jour;
Enfin, pour terminer par un aveu suprême,
Il dit dans un sanglot de malédiction :
« L'esprit ose douter quand l'âme dit : Je t'aime! »
Et tremblant, suffoqué par ce cri d'anathème,
Il tomba dans les bras de l'Inspiration.

Et toi, maître, écoutant cette plainte infinie,
Tu pris de ces accents la navrante harmonie,
Ton âme en conserva l'éternel souvenir;
Car, même en ces moments où, vives et hardies,
Bondissent du Scherzo les folles mélodies,
On sent toujours au loin quelque douleur venir.

LE FEU FOLLET

(BALLADE)

Lueur indécise
Que courbe la brise,
Toi qui symbolise
L'espoir,
Follet dont s'agite
La flamme subite,
Où cours-tu si vite
Ce soir?

Vois : le miroir du lac se ride sous l'haleine
Du vent qui fait flotter au-dessus de la plaine
Un nuage léger d'impalpables vapeurs;
Dans l'air silencieux la nuit étend ses voiles,
Et le ciel se pare d'étoiles
Comme un champ se pare de fleurs.

Après avoir cueilli la rose épanouie,
Les sylphes de la prairie
Glissent dans l'air
Comme l'éclair;
Mais, malgré leur prière,
Ta lumière
Comme un trait
Disparaît.

Les roseaux du lac qui se plient
Te supplient,
Et pour mieux te voir
S'inclinent à demi vers leur vaste miroir;
Mais le furtif sillon de ta course s'efface;
Ils croient la flamme éteinte au sein des flots mouvants,
Et l'on entend gémir tristement dans l'espace
Leur plainte qui se mêle aux murmures des vents.

La rose, qui t'invite à son doux hymenée
Avec l'insecte aux aîles d'or,
Te dit en vain : « Demain je vais être fermée :
« Sur ma dernière nuit viens rayonner encor! »

A travers les taillis le ver luisant qui brille
Pour suivre ta clarté s'épuise en vains efforts,
Et, courant dans les prés, tu vas franchir la grille
De l'asile paisible où reposent les morts.

Minuit sonne au clocher du village. — C'est l'heure
Où les spectres sans bruit sortent de leur demeure,
En se drapant de leurs linceuls flottants ;
Le feu follet parcourt le sombre cimetière,
Il vole, et va bientôt s'arrêter sur la pierre
Où sont gravés les noms de deux amants.

« Désertez, leur dit-il, le lit des funérailles !
« C'est l'heure des amours, l'heure des fiançailles,
« L'heure des tendres rendez-vous ;
« Le rossignol soupire et l'étoile étincelle,
« L'air est plein de parfums, la nuit est calme et belle ;
« Je vous attends : réveillez-vous ! »

Les voilà, les voilà, les ombres fiancées !
Elles glissent dans l'air, doucement enlacées ;
Le suaire les couvre, ainsi qu'un long manteau ;
Et toutes deux alors, dans leur course amoureuse,
Suivent la lueur hasardeuse
Du feu follet qui gravit le coteau.

Et l'amant dit : « Vois-tu, là bas, sous le feuillage,
« Notre place chérie, et cet épais ombrage
« Qui jetait sur nos fronts son mobile rideau,
« Et le vieux chêne, avec sa guirlande de lierre,
« Et le saule pensif, au bord de la rivière,
« Baignant ses longs cheveux dans l'eau ?

« Viens! l'étoile au ciel bleu fait scintiller sa flamme,
« La fleur frémit d'amour, la nature se pâme,
« Et le chant du bonheur, hymne de volupté,
« De ses accents divins remplit l'immensité!
« Viens! mêlons notre amour à cet amour sublime;
« De l'avenir lointain ne sondons pas l'abîme;
« Dans cet ardent transport des vastes éléments
« Enivrons de plaisir nos jeunes cœurs aimants,
« Jusqu'à ce que la vie en nous soit épuisée;
« Tarissons les désirs de notre âme embrâsée!.... »

Mais tout à coup l'aurore éclaire l'horizon;
Les larmes de la nuit tombent sur le gazon,
Et devant l'aube pâle, aux clartés renaissantes,
On voit s'enfuir, hélas! les ombres frémissantes;
Elles versent des pleurs de regret et d'effroi;
Mais la bonté de Dieu rend ces larmes fécondes :
Chacune d'elles fait éclore au bord des ondes
La sainte fleur qui dit : « Souvenez-vous de moi! »

Et du follet leur guide
L'auréole timide,
Aux lueurs du matin,
Sur le front de la femme,
Dernier rayon de l'âme,
S'éteint....

CALAIS

(FRAGMENT.)

A MONSIEUR LEJEUNE-MOLLIEN.

. . . .
Que j'aime à te revoir, ô ma ville natale,
Chère nymphe marine, assise au bord des eaux!..
. . . .
Tu n'as pas, il est vrai, de riches promenades,
Ni de palais de marbre aux superbes arcades,
Ni de hauts monuments, ni le ciel enchanté,
Ni le tiède parfum des belles nuits d'été;
Mais tu me plais, avec ton corset de murailles,
Protégeant la cité, quand grondent les batailles...
. . . .
J'aime de ton beffroi la flèche qui s'élance,
Belle de hardiesse et belle d'élégance,

Et sa coupole à jour qui laisse voir les cieux,
Et le gai tintement du carillon joyeux,
Qui, devançant dans l'air la voix des heures lentes,
Jette au vent sa chanson de notes sautillantes;
J'aime ta grande mer, à l'aspect solennel,
Dont on entend au loin le murmure éternel :
La mer, ô mon pays, la voilà, ta richesse,
Suspendant sur ton front l'éternelle jeunesse!
J'aspire son air pur et vif avec bonheur,
Sa fraîcheur rajeunit et retrempe mon cœur.
C'est ici que pour moi la riante espérance
Berça de rêves d'or mon sommeil d'innocence;
C'est ici que vers Dieu, dans le temple, en tremblant,
Ardemment s'élança ma prière d'enfant;
C'est ici que mon cœur, avide de tendresse,
A ma mère rendit sa première caresse....

. . . .

Juin 1849.

L'ENCENSOIR

A LÉON JOURNAULT.

De l'encensoir d'argent la légère fumée
Condensait dans les airs ses flocons vaporeux ;
La prière, suivant cette route embaumée,
Ouvrait ses aîles d'or pour monter vers les cieux ;
Et cependant l'Encens, sur la braise enflammée,
De l'ardente chaleur subissant le pouvoir,
A travers l'hymne saint faisait gémir sa plainte :
« Que me sert, ô mon Dieu, d'entourer l'ostensoir,
« Où trône ta majesté sainte,
« D'un voile diaphane et pur?
« Que me font les vitraux dont l'éclat me colore,
« Et l'orgue dont les chants m'emportent vers l'azur?
« L'implacable brasier sans cesse me dévore ;
« Je souffre, et nul ici ne connaît ma douleur ;
» Quand mon parfum vers toi s'élève avec lenteur,

« On le contemple, on l'envie, on l'admire,
« Et personne, Seigneur, ne comprend mon martyre ! »
— Une voix lui répond :
« Tu te plains vainement;
« Je ne puis ni ne dois adoucir ton tourment;
« Ton destin est ainsi : respecte ce mystère,
« Et sache désormais et souffrir et te taire. »

L'âme d'un grand artiste est comme l'encensoir :
Elle laisse échapper les beautés idéales
Comme un parfum suave aux magiques spirales;
On l'admire ; mais nul ne peut apercevoir
L'ardent brasier du désespoir
Consumant son bonheur, son amour solitaire;
Lui seul, de son destin comprenant le devoir,
Cache à tous les regards ce terrible mystère,
Et, sans se plaindre à Dieu, sait souffrir et se taire.

LES SIX PRIÈRES (1)

I

PRIÈRE DE L'ENFANT

A MADEMOISELLE JEANNE BERTRAND.

Petit Jésus, Dieu de l'enfance,
Toi mon ami, toi mon seigneur,
Toi le soutien de l'innocence,
Jésus, je te donne mon cœur.
Les enfants qui font leur prière
Du ciel par toi sont entendus :
Protège ma petite mère,
Petit Jésus!

(1) Les paroles de ce petit poème ont été mises en musique par J. Armingaud, et éditées par Girod, 16, boulevard Montmartre.

Petit Jésus, l'enfant bien sage
Rêve en dormant, c'est merveilleux!...
La bonne fée au doux visage
Sur un char d'or descend des cieux;
Celle qui vint la nuit dernière
Est celle que j'aime le plus :
Elle ressemblait à ma mère,
Petit Jésus!

Petit Jésus, toi dont le père
Donne aux oiseaux les fruits, le grain,
Parle-lui bien de la misère
Et des petits enfants sans pain;
Entends leur petite prière :
Moi, j'ai bien chaud; ils sont tous nus...
Bonsoir, ma sœur; bonsoir, ma mère;
Bonsoir, Jésus!

II

PRIÈRE DE LA JEUNE FILLE

A MADEMOISELLE L. G.

Les jours de l'enfance candide,
Purs et joyeux
Ont emporté mon ciel limpide

Loin de mes yeux;
Déjà sur mon âme troublée
Descend la nuit,
Et mon espérance isolée
Déjà s'enfuit....
O Marie,
Je te prie;
Entends ma plainte,
Vierge sainte;
Viens dissiper mon vague effroi :
Rassure-moi !

L'ange qui me servait de guide
Est-il banni?
Est-il monté d'un vol rapide
Vers l'infini?
A mon regard l'aube se voile,
Mon cœur faiblit,
Mon âme est triste, et mon étoile
Au ciel pâlit...
O Marie,
Je te prie;
Entends ma plainte,
Vierge sainte;
Du haut des cieux veille sur moi,
Protége-moi!

J'ai peur... rends-moi de la jeunesse
Les douces fleurs,

Sous les aîles de ta tendresse
Cache mes pleurs;
Ranime ma tremblante étoile,
Soutiens ma foi,
Dans un chaste pli de ton voile
Abrite-moi...
O Marie,
Je te prie;
Entends ma plainte,
Vierge sainte;
Si mon cœur a douté de toi,
Pardonne-moi!

III

PRIÈRE DE LA MÈRE

A MADAME C. G.

Mon Dieu, je tremble, je supplie,
Prenez pitié de mes douleurs :
Hélas! chaque instant de ma vie
Fut marqué de deuil et de pleurs;
Seigneur, exaucez ma prière;
Je souffre et j'ai gardé ma foi :
Pour mes enfants en vous j'espère,
Quand je n'espère plus pour moi!

Ils ne savent pas mes alarmes :
Loin d'eux mon cœur s'est déchiré ;
Mes yeux ont retenu mes larmes :
Loin de leurs yeux ils ont pleuré ;
Pour les hasards de l'existence
Ils vont me quitter : c'est la loi !...
Seigneur, j'implore ta clémence :
Épargne-les et frappe-moi !

Seigneur, j'accepte la souffrance,
Je me soumets à mon devoir ;
Pour moi la nuit sans espérance,
Pour moi l'oubli, pour eux l'espoir...
Quand seule au foyer moi je reste,
Donne-leur, pour prix de ma foi,
Le bonheur, étoile céleste,
Qui n'a jamais brillé pour moi !

IV

PRIÈRE DU TRAVAILLEUR

A FÉLIX VALOIS.

Christ, tu donnas l'exemple au monde,
Tes mains poussèrent le rabot,
Et du travail la loi féconde
Sortit avec toi du tombeau ;

Nous voulons suivre ton exemple,
Rends nos bras forts comme nos cœurs :
Nos ateliers seront le temple,
Le temple saint des travailleurs.

Chantons, enclume !
Le feu s'allume
Aux noirs fourneaux :
Chantez, marteaux !

Oui, le travail, c'est la prière,
C'est l'hymne où tout prend une voix;
Le ciseau parle avec la pierre,
Le rabot parle avec le bois;
Tous nos outils, pendant l'ouvrage,
Chantent du matin jusqu'au soir :
L'enclume dit : marteau, courage !
Et le marteau répond : devoir !

Chantons, enclume !
Le feu s'allume
Aux noirs fourneaux :
Chantez, marteaux !

Veille sur nous, sur nos familles,
Sois notre appui, notre soutien;
Donne la candeur à nos filles,
A nos garçons l'amour du bien;

Qu'ils aient la force et le courage!
Christ, toi, l'ami de l'ouvrier,
Accorde-leur ton patronage,
Fils de Joseph le charpentier!

Chantons, enclume!
Le feu s'allume
Aux noirs fourneaux :
Chantez, marteaux!

V

PRIÈRE DE L'ARTISTE

A LÉON JOURNAULT.

Amour du Beau, rayon suprême,
Plus pur que le rayon du jour,
Flambeau gardé par Dieu lui-même,
Idéal, ô mon seul amour!
Mon âme a déployé ses aîles,
Prenant son vol vers l'infini,
Comme au printemps les hirondelles
Qui viennent retrouver leur nid :
Oh! guide-la dans son voyage
Vers le sillon de ta clarté,
Vers le ciel pur et sans nuage
Où resplendit la vérité!

La vie est un chemin aride
Où les meilleurs tremblent toujours;
Le moindre pas coûte une ride
Et le moindre effort coûte un jour;
En vain je cherche la lumière :
Sur chaque front elle pâlit :
Au seuil désert de l'art austère
L'ombre s'étend, le jour s'enfuit.....
Seigneur, ma voix entend la vôtre,
Seigneur, venez me soutenir,
Car j'ai la foi qui rend apôtre
Et la ferveur qui rend martyr!

Et vous, élus, qui dans votre âme,
Comme un trésor venu du ciel,
Gardez la pure et sainte flamme,
Auréole de l'Éternel,
Venez à moi! Suivons la route
Des maîtres de l'art vénéré :
Plus de faiblesse et plus de doute!
Nous atteindrons le but sacré;
Semons la parole féconde,
De l'avenir divin flambeau :
Faisons germer au sein du monde
L'amour du Vrai, l'amour du Beau!

VI

PRIÈRE DU VIEILLARD

A ARCHAINBAUD.

Sois béni, Dieu puissant! Mon front chargé de rides
Se courbe devant toi, plein de sérénité;
J'ai vu passer les ans, les mois, les jours rapides,
Et mon pied chancelant touche à l'éternité.
Vers la nuit du tombeau je n'ai plus qu'à descendre,
Mais la foi dans mon cœur va toujours grandissant :
L'âme ira vers le ciel, la terre aura la cendre....
Sois béni, Dieu puissant!

Sois béni, Dieu puissant! Des jours de ma jeunesse
J'ai gardé saintement plus d'un doux souvenir;
J'ai vu grandir mes fils, orgueil de ma vieillesse,
Et c'est à leur foyer que je vais m'endormir.
La nuit vient, tout pâlit, près de moi tout s'efface,
Mais je vois s'entr'ouvrir ton ciel resplendissant :
A mon dernier regard tu dévoiles l'espace....
Sois béni, Dieu puissant!

TRISTESSE

Les gazons sont flétris, et les feuilles rouillées
Jonchent l'étroit sentier où j'aimais à rêver;
Tout se meurt, et déjà les branches dépouillées
Se courbent sous le vent qui vient de s'élever;

Voici venir l'hiver, et les longues veillées,
Et les chemins déserts, où nous allons trouver
Les oiseaux morts de froid, que leurs aîles souillées
Dans l'air ne pourront plus désormais enlever :

Oh ! triste est la nature, et plus triste est mon âme,
Car elle a vu pâlir ses tendresses, sa flamme,
Ses doux rêves d'amour à tout jamais perdus....

Vienne le renouveau; les beaux jours vont renaître,
Les feuillages pousser et les fleurs reparaître....
Mais le printemps de l'âme hélas! ne revient plus.

29 Septembre 1853.

ÉNIGME

Quel poète écrira ce poème sublime
Dont nous avons chacun une syllabe au cœur!
Quel esprit franchira la redoutable cîme,
Pour dérober au sphinx l'énigme du bonheur?

Quand donc sortira-t-il des mains du créateur
Un homme assez hardi pour s'offrir en victime,
Et pour jeter son âme au fond de cet abîme,
Afin d'en mesurer l'immense profondeur?

Ce poème divin, le monde entier le chante!
Dans la courbe du flot, dans le sein de la plante
On le sent se mouvoir, on l'aperçoit germer:

Ce secret qui brisa tant de nobles génies,
Cet hymne universel aux strophes infinies,
Un seul mot le contient, et ce mot, c'est: aimer.

L'ÉTOILE

I

C'était le soir — Au ciel je voyais mon étoile
Scintiller radieuse au sein du firmament,
Et la nuit autour d'elle abaisser son long voile
Qui se déployait lentement!

Mais, tout à coup, traçant un sillage rapide,
Comme une flèche d'or du carquois d'Apollon,
Comme un éclair, partit mon étoile, mon guide ;
Elle tomba dans le vallon.

Et je cherchai longtemps sur la rive fleurie,
Dans les roseaux penchés, dans les sentiers ombreux,
Dans les buissons épais, mon étoile chérie,
Astre tombé du front des cieux ;

J'affrontai la montagne et son antre sauvage,
Je marchai bien longtemps, pleurant, priant tout bas,
Dans le flot du torrent, sur le bord du rivage :
Hélas! je ne la trouvai pas!

II

Depuis lors, sur mon cœur plane la nuit profonde
Et je tremble, et j'hésite à suivre mon chemin,
Et comme un mendiant, triste, je tends la main
Et je m'adresse à tout le monde ;

Par pitié, jeune fille au rire gracieux,
Arrêtez un instant, soulevez votre voile,
Et, si mon regard sombre interroge vos yeux,
N'en dites rien : je cherche mon étoile !

TRANSFIGURATION

Je portais haut la tète et j'avais dans l'allure
La noble gravité que revêtent les Rois.
—« Quel air fier, disaient-ils, et par quelle aventure,
« Lui si morne, si sombre et si triste autrefois? »

La trace frémissante et molle de tes doigts,
Tiède encor, soulevait ma longue chevelure,
Le souffle parfumé de ton haleine pure
Embaumait ma pensée et mon cœur à la fois.

Mon front pâle, sacré des baisers de ta lèvre,
Mon front, dont chaque artère accélérait la fièvre,
Était environné d'une auréole en feu.

Et je m'écriais : « Place, ô foule bestiale !
« Je porte en moi le Verbe à qui rien ne s'égale,
« J'ai l'infini dans l'âme, et j'aime, et je suis Dieu! »

APRÈS

Les parfums expiraient en courbes indécises,
Leurs spirales flottaient dans un air somnolent ;
Couché sur tes genoux, extatique, indolent,
J'oubliais le devoir et ses rigueurs précises.

D'un vague Paradis les lointaines assises
S'ébauchaient dans un ordre harmonieux et lent ;
Le rêve m'emportait sans effort violent
Vers de grands horizons sans lignes et sans brises.

Était-ce encor le jour, ou bien déjà le soir?
Je l'ignore. En mon cœur était mort le vouloir,
Je ne savais plus rien de mes heures passées :

Ma force, de l'amour avait subi la loi,
Et je sentais peser et s'abattre sur moi
L'énervante langueur des voluptés lassées.

LE FAGOT DE BOIS MORT

(CONTE)

A MON JEUNE AMI MARCEL ARMINGAUD.

I

Sylphides, gnômes et lutins,
Blottis sous d'antiques trophées,
Seuls restes des âges lointains,
Blondes Willis et douces fées.
        Coiffées
De verveine et de fleurs des champs,
Vous qui cueillez dans vos retraites,
Pour parer vos fronts souriants,
Marguerites et violettes,
        Discrètes
Protectrices des temps passés,
Que l'enfance candide honore,

Lorsqu'en ses rêves vous passez,
A ma prière apparaissez
Encore!
En vain l'on essaya parfoi
De vous ravir votre auréole;
Pour moi vous êtes un symbole,
En vous, puissances d'autrefois,
J'ai foi!
De vos légendes merveilleuses
Quand j'ai sondé la profondeur,
J'ai vu sous des formes rieuses,
Se révéler les lois pieuses
Du cœur!
Je vais raconter une histoire
Afin de bien prouver ceci;
Votre pouvoir s'y montre. — Aussi
En votre nom je dis ici:
Merci!

Oh! ne traitons jamais les contes de chimères,
Enfants, croyons toujours aux récits de nos mères.

II

Marie, enfant blanche à l'œil noir,
L'hiver, pour passer la veillée,

Auprès du feu venait s'asseoir,
Et s'endormait émerveillée,
Le soir,
En pensant aux belles légendes,
Que, pour céder à ses demandes,
Sa mère lui contait. — D'ailleurs,
Quoiqu'elle eût parfois des frayeurs
Bien grandes,
En songeant aux sorciers affreux,
Formulant un noir maléfice,
De suite elle invoquait contr'eux
La bonne fée au malheureux
Propice !
Sa mère lui disait toujours
Qu'une fée, en de certains jours,
Se transforme. — Pouvoir étrange ! —
Alors, visage, attraits, atours,
Tout change.
Quittant ses ornements chéris,
Par sa puissance secondée,
Elle apparaît pauvre et ridée ;
Souvent plus d'un s'y trouve pris,
Surpris !
Si quelqu'un rit de sa détresse,
Et se raille de sa douleur,
Implacable elle se redresse,
Criant d'une voix vengeresse :
« Malheur ! »
Mais aussi lorsqu'il peut venir
Un cœur sensible à sa misère,

Elle sait bien s'en souvenir,
Et lui prépare un avenir
Prospère !
A sa voix fuit le mauvais sort,
Et la félicité docile
Guide vers le mortel tranquille
Des jours ravis à l'âge d'or
L'essor !
Une tendresse sans pareille
Vient s'épanouir dans son cœur ;
Et qu'il s'endorme ou qu'il s'éveille :
Une voix dit à son oreille :
« Bonheur ! »

Oh ! ne traitons jamais les contes de chimères,
Enfants, croyons toujours aux récits de nos mères.

III

Par un beau soleil printanier,
Marie, un jour, d'un pas alerte,
Sur le gazon d'un vert sentier,
Courait en cueillant l'églantier,
Et certe
On aurait dit en la voyant
Qu'elle était reine du bocage ;

Elle écoutait en souriant
Des petits oiseaux le ramage
Charmant !
Elle avait, maîtresse fidèle,
Du pain blanc pour leur émietter,
Et tous venaient à tire d'aile,
En sautillant, le becqueter
Près d'elle !
Tout à coup, auprès des sillons
Qui divisent la plaine verte,
Elle voit épuisée, inerte,
Une femme de vieux haillons
Couverte ;
Mendiante des grands chemins,
Hélas ! elle tient dans ses mains,
Par les souffrances amaigries,
Un bouquet de fleurs des prairies
Flétries !
Près d'elle, un fagot de bois mort,
Fardeau trop lourd pour sa vieillesse,
Est sur la terre. — En sa détresse,
Elle gémit et se plaint fort
Du sort !
Marie, en la voyant si proche,
A d'abord un peu de frayeur ;
Mais une voix parle à son cœur,
Et gentiment elle s'approche
Sans peur !
Lors, elle offre à la mendiante,
Qui levait des yeux étonnés,

Le bon pain de ses déjeunés,
Lui disant d'une voix charmante :
« Prenez. »
— Elle accepte — et brave et légère,
Marie alors, sans dire un mot,
— Dire n'est rien, mieux est de faire —
Va prendre aussitôt le fagot
Par terre !
« Chère enfant, dit d'un ton fort doux
« La vieille pauvresse Gertrude,
« Je vois votre sollicitude,
« Mais ce fardeau serait trop rude
« Pour vous ! »
— « Non, n'ayez pas peur, bonne mère,
« Je veux le prendre — je le veux —
« Et pour aller plus vite et mieux,
« Portons-le vers votre chaumière
« A deux ! »
On vit l'enfant belle de grâce
Suivre la femme sans aveu,
Et, quand celle-ci semblait lasse,
Dire : « Arrêtons à cette place
« Un peu ! »
Lors, arrivés à la chaumière,
Triste réduit ouvert au vent,
L'enfant dit à la pauvre hère :
« Je viendrai vous voir, bonne mère.
« Souvent ! »
D'un air grave, la mendiante
Répond : « Enfant, reviens vers moi,

« Je suis pauvre et pourtant puissante,
« Et je serai reconnaissante
« Pour toi !
« Si jamais un malheur t'arrête,
« Va, mon cœur le devinera,
« Et malgré la nuit, la tempête,
« Gertrude pour sauver ta tête
« Viendra ! »

Oh ! ne traitons jamais les contes de chimères,
Enfants, croyons toujours aux récits de nos mères.

IV

Or, quelque temps après cela,
Voulant aller en promenade,
Marie eut la fièvre — et voilà,
Pauvre enfant, qu'elle reste-là
Malade !
Vite on va chercher le docteur ;
Il dit que le cas est fort grave,
Et malgré l'art réparateur,
D'instant en instant la douleur
S'aggrave.
Chaque jour on la voit souffrir
Davantage — en vain on écoute

Le docteur : — « Je ne puis guérir,
« Dit-il — l'enfant va sans doute
« Mourir ! »
En effet un brûlant délire
De l'enfant vient troubler l'esprit,
Elle chante, pleure, soupire,
Dit que sa douleur se guërit
Et rít,
Puis bientôt retombe accablée,
Balbutiant des mots confus,
Des phrases qu'on ne comprends plus !
Sa pauvre mère désolée,
Troublée,
La veille et l'entoure à la fois,
D'amour et de sollicitude.
— Tout à coup, élevant la voix,
L'enfant appelle plusieurs fois :
« Gertrude ! »
Par la porte des pavillons,
Qu'on avait laissée entr'ouverte,
On voit venir d'un pas alerte
Une femme de vieux haillons
Couverte !
Mendiante des grands chemins,
Elle tient encor dans ses mains,
Par les souffrances amaigries,
Un bouquet de fleurs des prairies
Flétries !
A sa vue on s'étonne fort ;
Elle porte sur son épaule

Un pesant fagot de bois mort :
« Ma puissance du mauvais sort
« Console,
« Dit-elle en élevant la voix,
« Cette enfant, bonne autant que belle,
« Me fut secourable autrefois,
« Ma vieille mémoire est parfois
« Fidèle ! »
— C'est à qui l'interrogera :
— Elle raconte l'aventure,
Et dit : « Dieu me secondera ;
« Oui, cette enfant, je vous le jure,
« Vivra. »
— Chacun se réjouit, espère ;
Gertrude alors, sans dire un mot,
— Dire n'est rien, mieux est de faire —
Se courbe et jette le fagot
Par terre !
Elle s'en va le délier,
Alors, s'approchant du foyer,
Elle y jette les branches sèches ;
Aussitôt on voit les flammèches
Briller !
Elle emplit un vase d'eau pure,
Y met les calices flétris
Des fleurs poussant à l'aventure,
Et doucement elle murmure :
« Guéris ! »
— L'eau qui bout est bientôt verdie
Du suc calmant des fleurs des bois ;

Gertrude va dire à Marie :
« Prends ceci, ma fille chérie,
« Et bois ! »
Alors, malgré sa lassitude,
L'enfant s'écrie à cette voix :
« Tu te rappelles autrefois,
« Vraiment c'est bien toi que je vois,
« Gertrude !
« Je ne t'appelais pas en vain ;
« De moi tu t'es donc souvenue ?
« Oh merci ! donne-moi ta main ;
« Merci ! te voilà donc venue
« Enfin ! »
— Gertrude excite son courage,
Et l'enfant, sans pénible effort,
Avale d'un trait le breuvage,
Puis, comme une fille bien sage,
S'endort !
Pendant que son sommeil s'achève,
Voilà qu'un rideau se soulève
Et lui dévoile son destin
A travers l'horizon lointain
Du rêve :
Au milieu des champs elle voit
La vieille Gertrude penchée ;
Chaque fleur, par elle arrachée,
Lui dit d'une timide voix
Cachée :
« Pitié pour la corolle d'or
« Où l'insecte revêt son aile

« D'une beauté toujours nouvelle!
« Ne m'arrache pas mon trésor
« Encor! »
Et Gertrude répond : « Ma fille.
Tu sais cette charmante enfant,
Si secourable, si gentille,
Que tu voyais dans la charmille
« Souvent;
Elle est bien malade. Sa mère
« Du mal ne peut la préserver;
« Donne-moi ton suc salutaire,
« En son pouvoir pour la sauver
« J'espère! »
— « Alors, je consens à mourir,
Dit la fleur. — « Adieu la prairie!
« Sans regret je vais me flétrir,
« Si par ma mort je puis guérir
« Marie! »

V

Or donc, le lendemain matin
On vit se réveiller Marie
Sans souffrance — son joli teint
Etait frais. Elle était enfin
Guérie.

Elle embrassa tout à la fois,
Dans une douce quiétude,
Son père, sa mère, Gertrude,
Qui lui dit d'une douce voix :
« Tu vois,
« A tes parents, à ta famille
« Le bonheur est enfin rendu;
« Ton cœur du mien fut entendu ;
« Un bienfait n'est jamais perdu,
« Ma fille! »

VI

Chers enfants, libres de souci,
Vous dont j'aime le franc sourire,
Vous saurez me comprendre — aussi
Toujours vous saurez vous conduire
Ainsi. —
Laissez la douce bienfaisance,
Guider votre bon petit cœur;
Du pauvre ayez compatissance,
Moi, je vous prédis le bonheur
D'avance.
Quand vous entendrez un récit,
Où quelqu'enfant timide honore



Une pauvresse qui l'implore,
Croyez, — et dites vous encore
Ceci :

Oh ! ne traitons jamais les contes de chimères,
Enfants, croyons toujours aux récits de nos mères.

L'ÉTANG

A COROT.

Nous regardions l'étang d'une eau morne et plombée
Lentement sous la brise assembler pli sur pli,
Et la vase cerner d'un contour assoupli
La proue et les flancs noirs d'une barque embourbée ;

La couronne des bois, feuille à feuille tombée,
Jonchait le sol ; le ciel de brume était empli ;
Tous deux, à demi-voix, comme à la dérobée,
Nous disions tristement : « l'été s'est accompli :

« Ces coteaux ont perdu leur grâce coutumière ;
« Plus de feuillage vert, plus de blonde lumière
« Tremblant dans l'eau qui tremble ou dorant la hauteur ! »

Cette idylle à nos yeux peut encor reparaître,
Si vous le voulez bien : — n'êtes-vous pas le maître
Qui l'avez recréée après le Créateur ?

Ville-d'Avray.

LES MUSES EN FUITE

SUR UN VIEUX REFRAIN.

Elles se reposaient sous les ombrages verts,
Belles de majesté, de grâce et de jeunesse;
Leurs regards se perdaient dans les cieux entrouverts,
Un rêve harmonieux endormait leur paresse.

Mais soudain, comme on voit Diane chasseresse
S'enfuir, rapide et chaste, et loin des yeux pervers,
Je les vis s'éloigner, égales en vitesse
Aux oiseaux inquiets chassés par les hivers!

Des soldats, noirs de poudre, aux mains ensanglantées,
Sous le glaive émondaient les branches respectées,
On entendait gémir les feuillages frappés;

Et les vierges de l'art, les Muses éperdues
Chantaient dans le lointain, de moi seul entendues:
« Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés! »



BEAUTÉ

Qu'est-ce que la Beauté? dites-vous, jeunes filles;
Est-ce un front chaste et pur, orné de blonds cheveux?
Est-ce un teint aussi frais que la fleur des charmilles?
Un regard plus brillant que l'étoile des cieux?

Est-ce une taille svelte aux contours gracieux?
Est-ce un pied si mignon, que dans les deux Castilles
Les Sénoras, froissant leurs soyeuses mantilles,
Ne le verraient qu'avec un sourire envieux?

Est-ce une main petite et blanche, aux ongles roses,
Qui déchire les cœurs en effeuillant les roses?
— Non — le temps ride, courbe et flétrit tout cela :

La femme vraiment belle est la femme sincère,
Qui, lorsque l'homme est seul et souffrant sur la terre,
Vient près de lui, l'embrasse et lui dit: « Me voilà ! »

LE SOC ET LE SILLON

A JULES ARMINGAUD.

Le fer tranchant du soc s'enfonce dans la terre
Pour préparer son sein à la fertilité,
  Mais le sillon prend un ton irrité
  Et méconnaît ce pouvoir salutaire:
« Oh! maudit soit, dit-il, le brutal instrument,
      « Dont le déchirement
    « Me fait souffrir un long martyre!
« Les germes qu'il extirpe auraient bien pu suffire
« Au laboureur : pourquoi tant de rudes travaux?
« Et qu'avais-je besoin de ces tourments nouveaux? »
Le soc lui dit: « Sillon, respecte ce mystère:
« Ces germes, par mon fer arrachés de la terre,
« L'an passé sont éclos au soleil de l'été:
« Après avoir produit l'abondante récolte,
« Ils ont été frappés par la stérilité ;
« Cesse donc, ô Sillon, cette vaine révolte,
« Et laisse-moi creuser en paix le lit profond
« Où le germe nouveau va devenir fécond! »

Lorsque l'idée, au sein d'une époque stérile,
Comme le fer du soc ébranle un sol glacé,
Le monde souffre, il craint la semence virile
Et préfère le germe infécond du passé.
Mais l'homme de génie, interrogeant l'espace,
Comme le laboureur voit le printemps venir,
Et du progrès jette le grain vivace
Dans le Sillon de l'Avenir!

PRINTEMPS

Avez-vous entendu, lorsque la nuit est belle,
La chanson du Printemps qui flotte dans les airs?
La brise qui s'enfuit l'emporte sur son aile,
Et caresse en passant le saule aux rameaux verts;

Alors, si vous laissez vos rideaux entr'ouverts,
L'étoile fait briller le feu de sa prunelle;
Elle semble éclairer de sa douce étincelle
L'orchestre dont les chants endorment l'Univers.

La forêt retentit comme un orgue sublime,
On distingue la voix profonde de l'abîme
Dont les graves accords montent au ciel en feu;

Dans ce concert divin, où toute la nature
Mêle son harmonie inimitable et pure,
Le spectateur c'est l'homme, et l'artiste c'est Dieu!

ÉVA

(POÈME)

GENÈSE

FRAGMENT

Or, l'Éternel, voyant la poussière des mondes,
Qu'enfermait le chaos dans l'orbe de ses flancs,
Jeta la flamme au sein de ces gouffres immondes
Pour les purifier par ses baisers brulants;
Alors, comme au milieu d'une fournaise immense
Dans les creusets profonds s'unissent les métaux,
Les éléments épars formèrent alliance.

Cependant, l'infini dormait dans le silence,
Et l'esprit du Seigneur se mouvait sur les eaux.

Dès le commencement, un embryon informe
Dans l'abîme, au hasard flottait, fétus difforme

Que l'aveugle chaos dans ses replis conçoit ;
La nuit pétrifiait l'ébauche colossale,
En roulant sur ses flancs sa robe glaciale ;
Mais le Créateur dit : « Que la lumière soit ! »

Et la lumière fut !
Comme une vierge pâle,
Elle sortit du gouffre où dormait l'Univers ;
Sa première lueur d'une teinte d'opale
Colora doucement le vaste sein des mers ;
L'abîme frissonna sous sa caresse vague ;
Pour mieux sentir l'effet de sa tiède moiteur,
Un mouvement se fit. — Et la première vague
Vint bondir écumante aux pieds du Créateur !

Les Ténèbres, couvrant la face de l'abîme
Du voile opaque et lourd de l'immobilité,
Se virent déchirer par le rayon sublime
Qui venait féconder l'aride immensité.
Elles luttaient en vain. — Leur suaire funeste
Se fondit en vapeur devant l'ordre céleste :
Dieu dit : « Vous régnerez sur le ciel tour à tour :
« Ténèbres, soyez nuit ; lumière, sois le jour ! »

Cela se fit —
Alors, s'élançant à sa place,
L'élément lumineux vint envahir l'espace,
Et la nuit disparut à l'horizon lointain.

Ce fut le premier soir et le premier matin :
Ce fut le premier jour.

Dans la vague étendue
La lumière flottait, au hasard répandue,
Principe sans moteur, germe sans aliment;
Le Créateur lui dit : « Pour devenir féconde,
« Concentre ton foyer, deviens l'âme du monde ! »
— Et le soleil surgit au front du firmament.

Alors, comme les cils qui bordent la paupière,
On vit autour de lui les germes de lumière
Qui dans l'ombre essayaient leur incertain essor ;
Dans ce foyer géant tous ils se rassemblèrent,
Sortirent ranimés de son sein, et formèrent
De leurs larges rayons son diadème d'or !

Soudain l'attraction, force innée et féconde,
Du sein de l'astre en feu jaillit au sein de l'onde
Pour unir et grouper les éléments divers;
Sous les plis montueux des flots du gouffre immense,
Les atômes épars s'unirent en silence,
Et la loi sympathique enfanta l'Univers !

Le Monde était créé.
La nuit étant venue,
L'ombre s'épaississait dans l'immensité nue ;

Dieu voulut modérer la morne obscurité :
Il dit, et, du soir triste envahissant l'arène,
La lune déploya, mélancolique reine,
Les longs plis rayonnants de son voile argenté.
Ce fut le second jour.

« Sors de ton lit humide,
« Étincelant soleil; que ta flamme splendide
« Inonde de clartés le front de l'Orient;
« Fais resplendir des mers la mouvante ceinture;
« Pour la première fois révèle à la nature
« L'auguste majesté de son matin riant! »

Ainsi dit le Seigneur dans sa toute puissance,
Et le monde apparaît en sa magnificence,
Et la vague bondit comme un coursier sans frein,
Le rayon plonge au fond du lac bleu qni l'accueille;
L'Univers attentif devant Dieu se recueille,
Car il attend son souverain!

Or, l'Eternel pensif, le maître du Tonnerre,
Prend dans ses larges mains le limon de la terre;
Il en pétrit l'argile inanimé,
De muscles et de chairs il revêt le squelette,
Son souffle donne une âme à l'ébauche incomplète,
Et le premier homme est formé!

O prodige divin! ô merveille sublime!
Sous le souffle de Dieu le squelette s'anime,

La pensée entre au front et la lumière aux yeux;
Ses pieds frappent le sol qui devient sa conquête,
Sa poitrine s'emplit d'air vital, et sa tête
Se dresse intelligente et contemple les cieux!

A cette vue, il veut les franchir.— Il s'élance
Vers l'austère sommet d'une montagne immense,
Escalade les rocs et les pics de granit;
Il monte, il monte encore, il marche plein de joie,
L'horizon s'agrandit, s'élargit, se déploie,
Et partout son regard rencontre l'infini!

Alors, il redescend triste vers son domaine,
Il comprend qu'un destin impérieux l'enchaîne,
Il se soumet sans plainte aux lois de l'Éternel,
Et, promenant pensif sa longue rêverie,
Le premier exilé de la voûte infinie,
A peine sur la terre, aspire à voir le ciel.

Cependant tout l'admire et tout lui rend hommage:
Les tigres, les lions, de leur antre sauvage
Sortent, suivent ses pas dans les sentiers frayés,
Et, lui léchant les mains, l'accompagnent en foule;
Le flot des vastes mers devant lui se déroule,
S'avance sur la grève, et vient baiser ses pieds!

Et l'homme, en recevant ces premières caresses,
Sent tressaillir en lui la fibre des tendresses;

Il cherche, il interroge: on ne lui répond pas;
Rien ne vient compléter ce sens qui se révèle,
Et les êtres créés que du geste il appelle
Se couchent à ses pieds lorsqu'il leur tend les bras.

Le soleil disparaît dans les vagues profondes,
Il étend radieux sur la cîme des ondes
Des reflets empourprés, de larges flammes d'or;
Le voile de la nuit enveloppe la terre,
La lune brille au ciel, et l'homme solitaire,
Le cœur plein de désirs inapaisés, s'endort.

Le rêve vient planer sur son âme oppressée,
Et le maître des cieux qui lit dans sa pensée
Manifeste pour lui son auguste bonté:
De la chair de sa chair, de l'âme de son âme,
Il prend une partie, il en forme la femme,
Dont les flancs vont bientôt porter l'humanité.

Un long frémissement agite la nature,
Le monde a tressailli d'un transport inconnu:
La femme, Eve, paraît, belle, timide, pure,
Sous l'or de ses cheveux abritant son sein nu!
Elle écoute, elle attend, la grande vierge blonde.
Ses pieds ont effleuré le sein mouvant de l'onde.
Et le flot, qui déjà se hâtait d'approcher,
Se recule aussitôt, n'osant pas la toucher!

Elle reste immobile, elle cherche, elle ignore,
Le flot revient, s'avance, et se recule encore ;
Dans l'ombre de la nuit se plonge son regard,
Elle quitte la grève, elle marche au hasard,
Attentive à tout bruit, curieuse, ingénue;
Ses pieds touchént le sol : soudain, la terre nue
Se couvre de gazon, craignant de les meurtrir;
On voit, pour préserver son front de la rosée,
Le feuillage pousser et les fleurs s'entr'ouvrir !
L'amour vient féconder la nature embrâsée;
Les germes font bondir les flancs de l'univers;
La sève ardente monte, atteint les rameaux verts,
Déborde en longs ruisseaux dont les vagues fécondes
Enivrent les forêts, désaltèrent les mondes;
La femme a révélé le sens de la beauté:
L'extase du bonheur trouble les atmosphères;
Pour louer le Seigneur, le cantique des sphères
Fait d'accords infinis vibrer l'immensité !
L'univers est saisi de transports sympathiques,
Les fleurs ont commencé leurs unions mystiques,
En semant leurs pollens dans l'air tiède du soir,
Et, lorsqu'Ève s'endort, l'âme pleine d'espoir,
De la discrète nuit perçant les chastes voiles,
Les mondes lumineux, les tremblantes étoiles
Au front du firmament se penchent pour la voir !

24 Mars 18.2

L'AMPHORE

Je possède une amphore en verre de Venise,
Au col mince, au flanc large, au galbe pur et fier;
Elle tremble et frémit au moindre souffle d'air,
J'ai peur qu'un papillon dans son vol ne la brise.

Dans son sein est enclose une liqueur exquise :
Un vin grec, couleur d'ambre, impétueux et clair;
Ma lèvre desséchée à larges flots y puise
Et la flamme, et la fièvre, et l'ivresse, et l'éclair!

Regarde bien ce vase où dorment les orages,
Et l'infini du rêve et ses profonds mirages :
Jeune femme, c'est là l'image de ton cœur;

De ton cœur, où mon âme a puisé palpitante
La flamme de l'amour, la fièvre de l'attente,
L'ivresse du plaisir et l'éclair du bonheur!

LES ÉCHECS

A MADAME L.-J.

(IMPROVISÉ PENDANT UNE PARTIE D'ÉCHECS.)

Cavaliers, tours, roi, reine et fous, tout se regarde :
Les chefs (comme toujours) derrière les soldats ;
Le fou dans la mêlée en brave se hasarde,
Les cavaliers prudents s'avancent pas à pas ;

La reine crie en vain : « La tour, la tour! prends garde! »
Sa voix ne peut percer la clameur des combats ;
Elle parcourt les rangs, échevelée, hagarde,
Et pleure ses sujets frappés par le trépas.

De ce jeu mon esprit ne comprend point la trame,
Mais un seul mot de vous me l'explique, Madame :
« Quand on n'a plus sa reine, on est bien malheureux! »

On vante les échecs, en tous lieux on les nomme
Jeu des rois, roi des jeux : cela se peut ; — en somme,
Ce ne sera jamais le jeu des amoureux.

LE JARDIN

A MADEMOISELLE L. G.

Dans ce jardin si frais où tout semble sourire,
Où le rêve se berce au sein des rameaux verts,
Sous les grands marronniers où la brise soupire,
Pour vous fêter ce soir j'ai composé ces vers.

C'était dans la chaumière aux volets entr'ouverts,
Où l'esprit fatigué se retrempe et s'inspire :
Les horizons sans fin auxquels mon âme aspire
S'amoindrissaient devant cet intime univers.

C'est que dans cet asile, à l'abri de ce chaume,
L'étude recueillie a fondé son royaume
Petit dans le présent, mais grand dans l'avenir ;

C'est que, pour embaumer mon cœur et ma pensée,
Sur le bord du sentier, d'une main empressée,
L'amitié m'a cueilli la fleur du souvenir.

24 Août 1862.

RENCONTRE

(FRAGMENT.)

Vous alliez à l'église et je vous ai suivie
Pas à pas, lentement, l'âme toute ravie;
Pour ne point vous troubler, je restais à l'écart,
Et je vous observais d'un fraternel regard:
Tout en vous respirait la grâce intérieure
Qui règle la pensée et qui la fait meilleure;
Je lisais la candeur et la sérénité
Sur votre chaste front par le calme habité.
Parfois mes yeux hardis, cherchant vos yeux placides,
Sondaient votre pensée aux profondeurs limpides,
Et soudain vos longs cils, comme un voile discret,
S'abaissaient pour cacher votre intime secret.
Vous aviez, en marchant vers l'église bénie,
Je ne sais quelle grave et sereine harmonie,
Et les oiseaux du ciel, se berçant dans l'air bleu,
Disaient: « faisons silence, elle va prier Dieu! »
Près du chœur, sous la nef, d'encens tout embaumée,
Je vous vis occuper la place accoutumée,

Ouvrir votre missel et vous mettre à genoux.
Je choisis à l'écart un endroit près de vous,
Derrière un des piliers de l'obscure travée;
Là, sans vous en douter, vous futes observée,
Et votre âme monta, pure, vers l'infini,
Comme un oiseau captif qui regagne son nid.
Par le recueillement vous sembliez bercée;
Sur vos lèvres mes yeux lisaient votre pensée;
Je vis sur votre front l'espérance briller:
Je compris la prière en vous voyant prier.
Comme un éclair perçant tout à coup la nuit noire,
Un souvenir d'enfance éclaira ma mémoire,
Et quand l'orgue redit en sons aëriens
La magistrale ampleur des chants grégoriens,
Mon âme s'exalta dans un transport mystique,
Et je balbutiai les vers du saint cantique,
Comme un air endormi dans les replis du cœur,
Qui remonte à la lèvre en un jour de bonheur.

Décembre 1861.

LE CHÊNE ET LE ROSEAU

A RICHARD WAGNER.

Le vent redouble ses efforts
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête aux cieux était voisine
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts!

(J. DE LA FONTAINE.)

I

L'Autan a renversé le roi des solitudes :
Le grand chêne est tombé de toute sa hauteur;
Le grand chêne est tombé, comme tombe un lutteur
Qui, frappé, garde encor de fières attitudes.

II

L'Orage impétueux s'apaise. — Le Roseau
Se redresse à moitié, s'affermit, se rassure;
Il voit l'arbre géant, à la noble stature,
Déraciné, plongeant ses bras au fond de l'eau.

III

Mais les nids dispersés, les femelles tremblantes
Ne sauraient l'émouvoir. — Il reprend ses ébats,
Se balance en disant: « Je plie et ne romps pas! »
— « Lâche! cesse du moins ces clameurs insolentes!

IV

» Ton sort est d'être vil et de t'humilier,
» Roseau; grandis en paix dans ton ignominie;
» Mais pour le chêne altier, comme pour le génie,
» Il vaut mieux rompre que plier. »

Sous les grands tilleuls est un banc de pierre,
Baigné d'ombre fraîche, où deux amants seuls
Peuvent en rêvant fermer la paupière,
Sous les grands tilleuls.

La main dans la main, que de charmants rêves
On peut échanger sur le lendemain,
Au parfum des fleurs, aux senteurs des sèves,
La main dans la main !

Quand la nuit descend, lente et langoureuse,
Que le vent du soir passe en frémissant,
Viens sous les tilleuls, ô mon amoureuse,
Quand la nuit descend !

LE PHARE

Ce matin, sur l'écueil, de hardis ouvriers
Sont venus. — L'architecte a désigné la place ;
Ils ont sur le rocher dressé leurs madriers,
La vague à leur aspect se courrouce et menace.

Mais, si l'un d'eux succombe, un autre le remplace
Et scelle dans le sang l'appui des escaliers,
Spirale de granit qui monte vers l'espace,
Et peut déjà braver l'effort des vents altiers !

Le Phare est achevé, s'allume, brille, éclaire,
Projette à l'horizon sa flamme tutélaire,
Et darde dans la brume un sillon de clarté.

Ainsi, penseurs, savants, philosophes sublimes,
Des antiques abus vous gravissez les cimes,
Et faites sur leurs fronts briller la vérité.

17 Octobre 1855.



HIVER

A AUGUSTE HERST.

Le ciel est gris, la terre est blanche,
Le brouillard monte lentement,
Le givre enveloppe la branche,
La neige craque sourdement ;
Le soleil, de l'étang de glace
Fait briller le terne miroir,
Sur la forêt plane et croasse
Le corbeau noir.

Le vent gémit, âpre et rigide,
Dans les arbres silencieux ;
Sur le chemin pas une ride,
Pas un nuage sur les cieux ;

Si loin que mon regard se porte,
Mon cœur se sent respirer seul:
La nature a l'air d'une morte
Dans son linceul !

L'austérité des perspectives,
Des sentiers l'immobile aspect
Me causent des terreurs furtives
Et m'enveloppent de respect;
Cette implacable quiétude
Agit comme un épouvantail;
Je comprends que la solitude
Est en travail!

A mesure que je m'avance,
Je crois ouïr les buissons roux
Chuchotter au sein du silence,
Comme des vieillards en courroux;
Le rameau sec que mon pied brise
En cédant semble protester,
Et je sens la main de la bise
Me souffleter!

La neige qui crie et se tasse
Sous mon talon qui la meurtrit,
Garde sur son sein blanc la trace
De l'insolent qui la flétrit;

Elle conserve à la vengeance
Un indice de mon chemin :
Le jour s'en va, la nuit s'avance,
Les loups ont faim !

Apaisez-vous, puissances mornes,
Buissons trapus, chênes hautains,
Ciel, dont les horizons sans bornes
Présagent de meilleurs destins :
Pélerin, vers ma Thébaïde
Je marche, au hasard emporté;
Je hais le monde, et j'ai pour guide
La liberté !

Les austères douleurs ont besoin de silence ;
La solitude règne où le deuil a passé ;
L'âme que vient d'atteindre une douleur immense,
Délaissant le présent, retourne à son passé.

Elle refait alors ces beaux jours pleins de fêtes,
Où la joie éclatait, où l'on était à deux...
Que lui fait l'avenir, ciel morne où les prophètes
Cherchent, en tâtonnant, des astres hasardeux ?

Le présent lui rappelle hélas ! sa peine amère ;
Pour elle le bonheur n'est plus dans l'avenir ;
Mais le passé béni, consolante chimère,
S'illumine aux clartés vives du souvenir.

Le matin, dès que je te quitte,
Songeant aux longs ennuis du jour,
Je dis au soir : « Oh ! reviens vite,
« Et ramène-moi mon amour ! »

Et pendant toute la journée,
Ton dernier mot d'adieu me suit,
Et dans mon âme abandonnée
J'entends ce mystérieux bruit ;

Bruit d'adieu que mon cœur sonore
Sent à ses parois attaché,
Comme un cristal qui vibre encore
Longtemps après qu'on l'a touché.

14 février 1860.

PASTEL

Dans mon petit salon, au dessus de la glace,
Madame, vous trônez dans votre cadre d'or;
Parmi tous mes tableaux c'est la meilleure place :
Reine par la beauté, là vous régnez encor.

L'or du vieux cadre est rouge, et le verre en détresse
Ecaillé par endroits émousse la clarté;
Mais votre fraîche image, ô jeune enchanteresse,
Prête un charme touchant à cette vétusté.

Sous l'arc de vos sourcils brillent vos yeux tranquilles,
Bleus comme les bluets, profonds comme un ciel pur;
On dirait, à les voir constamment immobiles,
Deux étoiles nageant dans un limpide azur !

Et votre épaule ronde, au contour souple et ferme,
Triomphe des tons mats du verre dépoli,
Un sang jeune et vermeil empourpre l'épiderme
Que de ses froids baisers le Temps n'a point pâli.

Vos cheveux relevés, rejetés en arrière,
Comme un flot indocile et que rien ne contient,
Dans leur libre désordre et leur allure fière
S'échappent du tissu qui forme leur lien,

Et la tresse soyeuse et le tissu de soie
Enlacent à l'envi leurs courbes et leurs nœuds,
Et sur votre cou blanc la boucle folle ondoie,
En jetant sur la peau des reflets lumineux !

Dans ce deshabillé plein de grâce hardie,
Heureux, cent fois heureux celui qui put vous voir,
Des langueurs de la nuit encor tout attiédie,
Entr'ouvrir vos beaux yeux devant votre miroir,

Et vous envelopper, nonchalante et coquette,
Dans cette draperie aux plis amoncelés,
Retenue a demi par votre main fluette
Aux beaux ongles de nacre, aux longs doigts effilés !

II

Quand je pense comment je vous ai rencontrée !
(Voilà pourtant où va ce que nous adorons !)
Vous étiez dans la rue, inconnue, ignorée,
Exposée à la pluie, à la boue, aux affronts !

Et les bourgeois épais, et les matrones sèches
Vous insultaient du rire ou vous montraient du doigt,
Et les abbés gourmés prenaient ces airs revêches
Dont pouffaient si gaiement les abbés d'autrefoi ;

Mais je vous aperçus, et, d'une âme pieuse,
J'essuyai la poussière épaisse avec ma main ;
Si j'eus en ce moment l'allure dédaigneuse,
Ce n'était, croyez-moi, ni froideur ni dédain !

Le marchand m'observait au seuil de sa boutique,
Prêt selon mon visage à surfaire son prix :
Je suis pauvre, il fallait user de politique,
Et contenir ma joie et mes regards épris.

Je réussis !... Alors, libre de toute crainte,
Triomphant, mon regard d'ivresse étincela,
Puis, vous enveloppant d'une amoureuse étreinte,
Je gagnai ma demeure, où, depuis ce temps-là...

Dans mon petit salon, au-dessus de la glace,
Madame, vous trônez dans votre cadre d'or ;
Parmi tous mes tableaux c'est la meilleure place :
Reine par la beauté, là vous régnez encor !

LA RÉVOLTE DES CHÊNES

A AUGUSTE HERST.

Vainement, ô forêt, le soir tu te recueilles,
Vainement vous cessez, lentes inflexions ;
Le vent glacé des nuits se lève, et dans les feuilles
Précipite, jaloux, ses détonations.

Des chênes on entend les imposants murmures :
« L'étoile du repos au ciel vient de briller ;
» Comme de vieux guerriers dormant sous leurs armures,
» Ne pourrions-nous en paix un moment sommeiller ?

» Nos bras se sont tordus en d'horribles tourmentes ;
» La bise a dispersé nos feuillages flétris ;
» Les bourrasques du nord, brutales, véhémentes,
» Sur notre front auguste ont épuisé leurs cris.

» Sous l'action de l'âge a fléchi notre force ,
» Sur nos cimes les ans posent leur pied vainqueur;
» La foudre a ravagé notre quadruple écorce,
» Et son glaive de feu nous a frappés au cœur.

» Pendant que des autans la sombre violence
» Nous assiège, à nos pieds tout un monde s'endort :
» La clochette s'incline indolente, et balance
» Dans son pavillon bleu l'insecte aux ailes d'or ;

» Pendant que la tempête aux haineuses secousses
» Nous étreint, nous oppresse et nous vient accabler,
» Le ver luisant, glissant sous le velours des mousses,
» Regarde au fond de l'eau les étoiles trembler ;

» Pendant que nous luttons, enlacés branche à branche,
» Mornes contemplateurs des horizons blafards,
» Au bord de l'étang vert l'humble roseau se penche,
» Et les flots assoupis bercent les nénuphars.

» C'en est assez : contiens , ô nature marâtre ,
» Notre vieil ennemi, ce grondeur acharné.
» Qui peut voir, quand au ciel passe l'éclair bleuâtre ,
» Se courber sous ses coups notre front indigné ;

» Ou, lassés de veiller des veilles éternelles ,
» Lassés de nous roidir dans un stérile effort,
» Tu nous verras tomber, comme des sentinelles
» Que leur poste fatal désigne pour la mort.

» Entends enfin, entends nos trop justes murmures!
» L'étoile du repos au ciel vient de briller,
» Et nous voulons ce soir un moment sommeiller,
» Comme de vieux guerriers dorment sous leurs armures. »

— « Redressez-vous, mes fils, en votre majesté, »
Reprend la grande voix qui sur les forêts plane,
« Ou les étoiles d'or et la blanche Diane
» Vont se voiler le front et crier : lâcheté !

» La révolte vous trouble, elle vous rend injustes;
» La sève de l'orgueil monte jusqu'à vos cœurs;
» Vous n'avez plus pitié de mes frêles arbustes:
» Mes chênes maintenant sont jaloux de mes fleurs !

» Pourtant, quand monte l'aube aux pâles auréoles,
» Ne respirez-vous pas, ô despotes jaloux,
» Dans l'air frais du matin, ces parfums des corolles,
» Qui, pour venir à moi, montent d'abord vers vous?

» N'est-ce donc plus pour vous que les brises légères
» Des flots calmes du lac font frissonner les eaux ?
» N'est-ce donc plus pour vous qu'éclosent les bruyères?
» N'est-ce donc plus pour vous que chantent les oiseaux?

» Les grands, les forts se plaindre ainsi : c'est une honte !
» Eh bien ! soit ! succombez, rendez-vous lâchement !
» Ma patience est lente et ma justice est prompte :
» L'homme se chargera du soin du châtiment.

» Car mon vouloir précis règle vos destinées;
» L'homme que je gouverne est docile à mes vœux,
» Et, si vous n'apaisez vos forces mutinées,
» Sachez votre avenir, sachez ce que je veux:

» Vous ne formerez pas la superbe carène
» Du brick rapide aux fiers canons étincelants;
» Vous ne sentirez pas la vague souveraine
» D'une étreinte amoureuse envelopper vos flancs.

» Vous ne deviendrez pas, sous les sacrés portiques,
» La stalle au profil grave, au grand panneau sculpté,
» Dont la fibre a frémi sous l'aile des cantiques,
» Et que l'art revêtit d'éternelle beauté.

« Vous serez méprisés, quoiqu'on dise et qu'on fasse;
» Aux viles fonctions vous serez condamnés;
» L'oiseau d'un vol fiévreux dévorera l'espace,
» Pour ne point effleurer vos fronts déshonorés.

» Pliez devant la foudre et cédez à l'orage!
» Puis, quand vous serez là, couchés sur le gazon,
» L'homme viendra tailler dans vos flancs sans courage
» Des poteaux de gibet, des portes de prison.

» Vous serez les valets de la vengeance humaine;
» De toutes les douleurs vous subirez l'accent:
» Vous entendrez râler la mort, rugir la haine,
» Blasphémer le coupable et pleurer l'innocent.

» J'ai dit! — Mais à ma voix cesse votre démence,
» Vous tremblez de subir ce dégradant affront;
» La menace répugne à ma haute éloquence:
» Chênes, j'ai pardonné; relevez votre front!

» Préservez les roseaux, préservez les hièbles,
» Et l'insecte, et l'oiseau dormant sous votre foi;
» De votre fier destin accomplissez la loi:
» C'est le devoir du fort de protéger les faibles. »

Septembre 1861.

BERCEUSE

Silence ! L'enfant dort!. . Sur ses lèvres vermeilles
Son sourire divin est à peine effacé ;
Des songes enchanteurs aux divines merveilles
L'essaim mystérieux sur son front a glissé.

A quoi peux-tu penser ainsi, quand tu sommeille,
Cœur d'or où nul souci désastreux n'a passé?
A quoi peux-tu penser? A ta mère qui veille,
Et dont le tendre chant a tout-à-coup cessé.

Dors, petit chérubin, ange aux paupières closes ;
Jouis en ce moment du calme où tu reposes
Sans remords inquiet, sans chagrin étouffant!

Hélas! trop tôt pour toi l'amour et le génie
Te feront éprouver leur brûlante insomnie,
Et tu regretteras ton doux sommeil d'enfant.

LES TAUREAUX

Tout prêts à mesurer leur vigueur athlétique,
Voyez-les ! — Ils sont deux. — Œil torve, front oblique,
Corne basse, écrasant le gazon sous leurs pieds;
Puis calmes tout-à-coup, immobiles, liés
A l'argile du sol par leurs sabots pétrie.
Zébrant leurs flancs de coups de queue, avec furie
Ils s'élancent... Chevaux, juments, dormant en paix,
S'éveillent. — La poussière en tourbillons épais
S'élève. — La fureur du rut n'a plus de bornes :
L'œil s'injecte, le pied frappe et creuse, les cornes
S'entrechoquent; les flancs, inondés de sueur,
Se gonflent; le poil roide, hérissé de fureur,
Fume. — Un mugissement rauque sort des poitrines,
Le sang rougit la corne et jaillit des narines,
Et les échos craintifs, réveillés tour à tour,
Redisent effrayés le rude chant d'amour.

Cependant la génisse, indolente, paisible,
Ferme à demi ses yeux, tourne son col flexible,

Et l'insecte, chassé par elle doucement,
Sur son front étoilé se pose incessamment;
Le saule échevelé caresse de ses branches
Son dos et ses flancs bruns marqués de taches blanches;
Attentive à la voix d'un roitelet moqueur,
Elle attend sans trembler le robuste vainqueur.

LES BŒUFS.

A CH. DE LORBAC.

La pourpre du couchant de leurs robes ombrées
Faisait reluire les poils roux,
Les tons fauves prenaient des teintes mordorées,
Les tons heurtés devenaient doux;
Ils s'en allaient, suivant la route désignée
Par le fouet ou les cris du chien,
Calmes, l'air magistral, la face résignée,
Humant en paix l'air tiède, ou bien
Ruminant, et rêvant les prés, les hautes herbes,
Les fossés où dans les roseaux
Jadis ils s'enfonçaient, levant leurs fronts superbes
Et plissant leurs larges naseaux,
Et la plaine sans fin, et les gras pâturages,
Où le tronc gris des saules creux,
Penché sur l'eau, projette au loin l'humide ombrage
De ses rameaux aventureux.

Maintenant tout est dit: — l'agreste métairie
Ferme ses étables sur eux;

Adieu les champs dorés, la paisible prairie
	Où l'on cheminait deux à deux;
Adieu les toits de chaume où les ramiers fidèles
	Roucoulent quand vient germinal;
Adieu les chants d'amour, les doux battements d'ailes,
	Le clairon du coq matinal,
Et le soleil dardant sa couronne embrâsée
	Au front pâle de l'horizon,
Et le scintillement des perles de rosée
	Qui roulent sur le vert gazon;
Adieu, luzerne en fleurs, foins jaunis et pâture,
	Abris des troupeaux triomphants,
Adieu le sein fécond que la mère Nature
	Offre sereine à ses enfants!
Le bouvier en sifflant excite le chien fauve
	Qui joyeux aboie et vous suit,
Et si quelqu'un de vous se détourne et se sauve,
	Pressentant où l'on vous conduit,
Le chien court, l'homme arrive, et l'aiguillon terrible
	De son fer lui crève la peau,
La révolte s'apaise, et, devenu paisible,
	Le fuyard rejoint le troupeau,
Lentement, lentement, baissant ses regards mornes,
	Haletant d'angoisse, hébété,
Et ne comprenant pas qu'au bout de ses deux cornes
	Le ciel a mis la liberté!...

. . . .

2 Octobre 185[illegible].

ÉPITAPHE

Passants, faites silence !
Pour elle, c'est ici que le repos commence :
Chaque instant de sa vie était un noble effort...
Elle dort !...

Sa lampe de travail, étoile du courage,
Qui brillait sur mon ciel obscurci par l'orage,
Hélas ! vient de pâlir sous le vent de la mort...
Elle dort !...

C'est ma mère :
Sa tendresse ineffable abrita mon berceau :
Mon amour filial gardera son tombeau :
Mon cœur auprès du sien veille sous cette pierre.

Passants, faites silence ! elle dort ; c'est ma mère...

L'ÉVENTAIL DE SUZETTE

Ma Suzon reposait seulette,
Elle rêvait,
Et l'Amour veillait en cachette
A son chevet;
Il posait, se glissant près d'elle
Sans l'éveiller,
Son carquois d'or sur la dentelle
De l'oreiller.

« O Suzon, » disait le perfide,
» Pour tes beaux yeux,
» J'ai quitté les jardins de Gnide,
» J'ai fui les Dieux, »
Et plus léger que l'hirondelle
Qui fend l'azur,
Il caressait du bout de l'aile
Son front si pur.

« Je vous tiens, monsieur le volage ! »
Lui dit Suzon ;
« Entrez, entrez dans cette cage :
» Vite en prison ! »
Mais lui, riant, en vrai rebelle,
De cet arrêt,
S'échappe, abandonnant une aile,
Et disparaît.

Il a réveillé ma Suzette
En se sauvant ;
L'aile blanche en sa main fluette
Palpite au vent ;
Elle songe et la considère
Très en détail ;
« Tiens ! » se dit-elle, « j'en vais faire
» Un éventail. »

On va quérir lames d'ivoire,
Paillons d'or pur,
Glands et cordons, rubans de moire,
Couleur d'azur ;
Chaque soir, l'éventail repose
Jusqu'au matin
Dans un coffret de bois de rose
Et de satin.

Mais hélas ! depuis, que d'œillades,
De billets doux !

Que de soupirs, de sérénades !
Je suis jaloux !
Nuit et jour, mon âme inquiète
Est en travail :
Maudits soient l'Amour et Suzette
Et l'éventail !

Décembre 1861.

DÉPART.

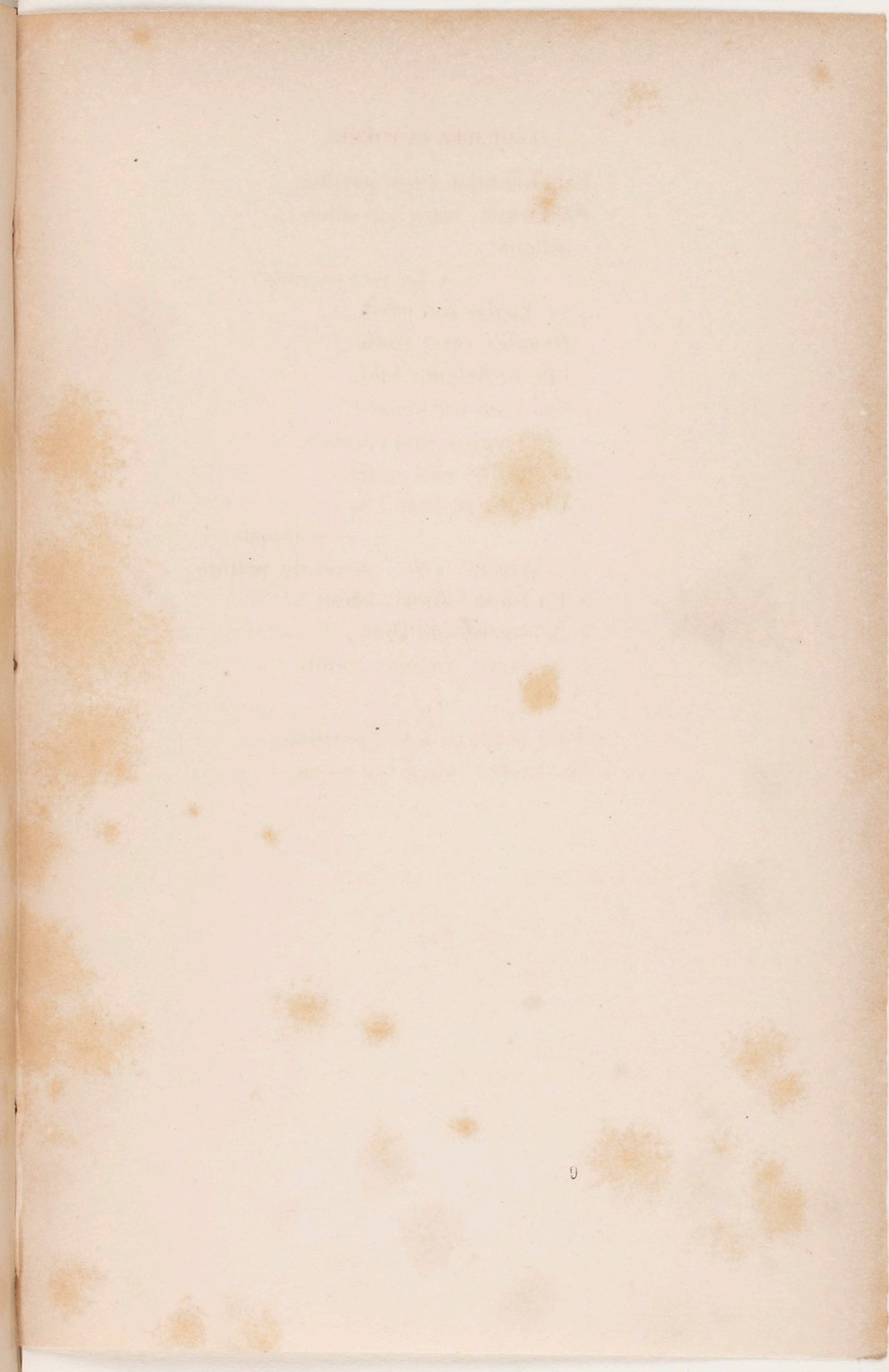
« Fais honneur à ton pavillon,
» Ma barque, trace ton sillon ! »

« Où nous allons ? que sais-je !
» Qu'il soit le bien venu,
» Le rivage inconnu ! »
— « Hélas ! le jour s'abrège,
» Redoute le danger,
» Iras-tu sans encombre
» Dans la tempête et l'ombre
» Vers ce ciel étranger ? »
— « J'irai, tu peux m'en croire,
» L'audace est ma vertu ;
» Marchons ! »
— « Que cherches-tu ?
» Quel est le port ? »
— « La gloire ! »

« Fais honneur à ton pavillon,
» Ma barque, trace ton sillon ! »
» Allons !
— « Le ciel se voile ! »
— « Apaise ton effroi :
» Regarde cette étoile,
» Elle brille pour moi.
» Son nom est Poésie ! »
— « O maître que j'aimais,
» D'effroi je suis saisie.
» Reviens au bord ! »
— « Jamais ! »
— « Arrête ! » — « Assez de plainte,
» En route ! Amis, adieu,
» A la garde de Dieu,
» Au large, va sans crainte ! »

« Fais honneur à ton pavillon,
» Ma barque, trace ton sillon ! »

31 Octobre 1853.



THÉATRE

FRAGMENTS DE VELLÉDA

TRAGÉDIE GAULOISE.

NOTA.

L'œuvre dont nous donnons ici quelques fragments au public était pour Roche une œuvre de prédilection : il voulait en faire comme une épopée nationale des origines de la Gaule. Déjà il avait presque entièrement terminé les trois premiers actes. Les fragments qu'on va lire représentent tout ce qu'il nous a été possible de déchiffrer, non sans peine, dans les manuscrits de notre ami.

FRAGMENTS DE VELLÉDA

PREMIER ACTE. — SCÈNE VI.

Une Forêt.

HERMANN, CIVILIS, SABINUS, BOJORIX, ARIOVISTE.
(*Ils entrent de divers côtés; chacun d'eux est suivi de plusieurs guerriers.*)

HERMANN, *à Civilis.*

Qui vous amène ici ?

CIVILIS, *montrant son anneau.*

Le festin.

HERMANN.

Bien.

SABINUS, *montrant son anneau.*

Regarde :

Je viens pour le festin.

CIVILIS, *aux guerriers qui l'accompagnent.*

Vous, faites bonne garde;
Portez-vous aux sentiers, vous là-bas, vous ici;
Veillez!

BOJORIX, *à Hermann.*

Pour le festin nous arrivons aussi.

HERMANN.

Nobles chefs, attendez quelques instants : mon père
Va ramener du bourg la cohorte guerrière.

SABINUS.

Civilis!

CIVILIS.

Sabinus! Salut, mon frère!

SABINUS.

Eh bien!
Tout est-il préparé?

CIVILIS.

Mon dernier entretien
A des principaux chefs exalté le courage;
Tous sont dans le complot; et de plus, un message
Que m'a fait parvenir Antonius Primus,
Qui soutient Vespasien contre Vitellius,
Me prouve qu'il nous faut agir de suite : en somme,
Il me conseille, afin d'occuper loin de Rome
Les légions du Rhin que mande l'Empereur,
D'exalter des Germains l'inquiète fureur;

Hordennius Flaccus comme lui favorise
Vespasien, et m'écrit en ce sens. Or, la crise
Nous est propice; il faut agir sans hésiter;
Qu'ensuite les Romains viennent nous arrêter!
On n'apaise pas plus un peuple qui se lève
Qu'on n'apaise la vague envahissant la grève.

SABINUS.

Bien dit, mon frère!

ARIOVISTE.

Il faut, en effet, se hâter;
Le moment est venu, sachons en profiter.

BOJORIX.

Réfléchissez avant d'agir. Pour moi, je pense,
Si le projet est grand, que l'obstacle est immense!
La puissance de Rome est terrible! Vraiment,
Je crains pour l'entreprise un sombre dénouement...
Une défaite, enfin!

SABINUS.

Par ces tristes présages,
Penses-tu, Bojorix, amollir nos courages?

BOJORIX.

Tu vois avec le cœur, je vois avec les yeux;
Tu vois plus haut, je vois plus bas, mais je vois mieux.
Vous voulez abaisser la puissance romaine;
Vous rêvez la vengeance, et faites de la haine
Un piédestal sanglant à votre liberté :
Ce sont de nobles vœux; mais la réalité

Brise de vos projets le vain échafaudage.
Soyez moins empressés, et songez à Carthage
Renversée, aux Gaulois asservis. Les revers
De ces peuples vaillants ont instruit l'univers.
Rome répand partout une clarté féconde ;
Vouloir l'anéantir, c'est replonger le monde
Dans la nuit du chaos et de l'aveuglement ;
C'est arrêter l'essor de tout grand mouvement ;
C'est briser le soutien de l'univers qui penche ;
C'est abattre le tronc pour sauver une branche !
Civilisation, grandeur, tout est perdu,
Tout s'écroule, s'éteint ou s'arrête éperdu,
Et vous faites régner sur la terre appauvrie
La nuit de l'ignorance ou de la barbarie.

SABINUS.

Assez ! J'admire ici combien nos oppresseurs
Savent dans nos conseils trouver de défenseurs ;
Je reconnais en toi leur éloquence habile ;
Aux savantes leçons tu t'es montré docile ;
Je crains de ne pouvoir atteindre ta hauteur,
Car je suis un guerrier et non pas un rhéteur.
Eh ! que nous font, à nous, ces grandeurs insultantes !
Nous aimons nos forêts sauvages et nos tentes,
Nos rustiques festins et notre pauvreté,
Qui donne au corps la force, au cœur la dignité !
Notre déesse, à nous, c'est la Liberté fière,
Qui, les cheveux au vent, les pieds dans la poussière,
S'élance à l'aventure, et du cœur sait bannir
Les soucis du passé comme de l'avenir.

Tout le reste est néant, frivolité, chimère!
Ton esprit, qu'a faussé la science éphémère,
A bien vite oublié les leçons des aïeux.

BOJORIX.

Qui donc m'a pu valoir ces mots injurieux?

SABINUS.

N'as-tu pas adopté leurs plaisirs, leurs coutumes?
Tu viens ici paré de leurs riches costumes;
Tu t'endors sur la pourpre et bois le vin dans l'or;
Les fleurs couvrent ton front hautain... que sais-je encor
Pour bercer vaguement ton somnolent délire,
Le son des voix s'unit aux accords de la lyre;
Les délices de Rome ont corrompu tes mœurs,
Et peut-être en secret tu chéris nos vainqueurs.

BOJORIX.

Si je les chérissais, serais-je à cette place?

SABINUS.

Tu parles de prudence et blâmes notre audace;
Mais si, comme nous tous, humiliés, proscrits,
Ton âme de ce peuple eût entendu les cris;
Si, t'arrachant un jour au joug de la mollesse,
Ton regard du pays eût sondé la détresse,
Peut-être croirais-tu qu'il faut agir.

CIVILIS.

Assez,
Sabinus! Oublions l'erreur des jours passés

Bojorix est venu, sa faute est réparée;
Il a voix au conseil. Si parfois égarée
Sa raison l'abusait d'un chimérique espoir,
Au combat, comme nous, il fera son devoir;
J'en suis sûr.

ARIOVISTE.

Il dit vrai. Réglons plutôt ensemble
Le projet important qui ce soir nous rassemble.

HERMANN.

Voici mon père enfin

(*Le Druide entre, suivi des vieillards et des guerriers.*)

LE DRUIDE.

Civilis, Sabinus,
Prêtres, vieillards, guerriers, soyez les bienvenus!
Vous, conseils vénérés, vous, phalange aguerrie,
Qui nous prêtez appui, merci pour la patrie!

CIVILIS.

Au centre du conseil plantons le glaive nu.

LE DRUIDE, *à Hermann.*

Tout s'est passé dans l'ordre? Il n'est rien advenu?

HERMANN.

Non.

(*Aux guerriers.*)

Veillez aux sentiers, de crainte de surprise.

(*A Civilis.*)

Et vous, chef qui guidez cette grande entreprise,
Vous, Civilis, parlez!

CIVILIS.

Bataves et Germains !
Vos ancêtres tenaient l'univers dans leurs mains ;
Confiants dans leur force et dans leur libre audace,
Du colosse romain ils souffletaient la face,
Se ruaient, en passant, sur l'Empire effrayé,
Et suivaient leur chemin, par le destin frayé,
S'arrêtant pour combattre et pour planter leurs tentes ;
Des Alpes, en chantant, ils descendaient les pentes,
Intrépides, assis sur leurs grands boucliers,
Avalanche vivante ébranlant les glaciers ;
Libres comme le vent impétueux qui passe,
Ils allaient au hasard, interrogeant l'espace ;
La gloire les guidait plus que l'astre des cieux.
Fils des Germains, voilà quels étaient vos aïeux !
Et vous tous, vous, issus du pur sang de ces braves,
Qu'êtes-vous devenus maintenant? — Des esclaves
Honteusement courbés sous un maître vainqueur,
La chaîne au cou, le deuil au front, la honte au cœur !
Dans l'abrutissement votre âme est endormie,
Et vos aïeux ont vu, pour comble d'infamie,
La louve qui nourrit vos rivaux abhorrés
Creuser en paix son antre au fond des bois sacrés !
Or, que pensent de vous ces ombres désolées
Qui voient nos dieux proscrits, nos forêts violées,
Nos frères et nos fils quittant le sol natal,
Pour servir aux projets d'un oppresseur brutal ?
Ils pensent maintenant que votre âme est flétrie,
Que le courage ardent de leur race aguerrie,
Ne pouvant inspirer un magnanime effort,
S'éteint comme la sève au flanc d'un arbre mort.

Eux qui vous bénissaient sont prêts à vous maudire,
Car le barde n'a plus de haut fait qui l'inspire,
Car la patrie en deuil, pâlissant sous l'affront,
Déchirant sa poitrine et meurtrissant son front,
Se meurt, sans que sa honte et son ignominie
Réveillent dans vos cœurs la vengeance endormie !
C'en est trop, ô guerriers ! non, vous ne voudrez pas
Suivre dans son chemin la honte pas à pas !
Or, levez-vous ! Je dis qu'il est temps qu'on s'éveille;
Je dis que dans les bois où la Liberté veille,
Quand je passais, saisi d'un salutaire effroi,
Écoutant les pensers qui s'agitaient en moi,
J'ai vu, sans que le vent élevât ses murmures,
Se pencher les rameaux où pendent les armures
Des guerriers qui sont morts en combattant. Je dis
Que l'instant est venu des prodiges hardis :
Redevenez enfin les enfants de vos pères ;
En face des Romains tentez le sort des guerres ;
De l'aire où l'aigle plane indiquons le chemin
Aux peuples enchaînés ; apprenez aux Romains
Ce qu'on ose accomplir quand on veut être libre.
La guerre entre eux et nous rétablit l'équilibre :
Nous sommes leurs sujets; grandissons notre sort :
Devenons leurs égaux en face de la mort.
Rome, dans les succès et dans l'orgueil nourrie,
Combattra pour la gloire, et nous pour la patrie.
Notre rôle est plus beau : suivons notre chemin,
Et l'esclave d'hier sera maître demain !

(*Les assistants applaudissent en frappant de leurs glaives sur leurs boucliers.*)

TOUS.

Aux armes !

SABINUS.

Des Gaulois vers vous les bras se tendent;
Pour se lever en masse et frapper, ils n'attendent
Qu'un signal.

LE DRUIDE.

C'est à nous de commencer d'abord;
Portons le premier coup, braves enfants du Nord !

UN VIEILLARD.

Des armes pour mes fils ! J'aurai l'honneur suprême
Au plus fort du péril de les guider moi-même.

UN JEUNE GUERRIER.

Pour moi, je veux avoir ma place au premier rang.

CIVILIS.

Jeune homme, tu l'auras.

HERMANN.

Que ce spectacle est grand !
Il m'enivre le cœur !

SABINUS.

Rome, reine odieuse,
Garde bien ta cité; que ton aigle orgueilleuse
Dépasse dans son vol la nuée aux flancs d'or :
Nos flèches sauront bien arrêter son essor.

BOJORIX.

Un mot. — De vos griefs je conçois la justice;
Mais, bien que le moment soit en effet propice,
Sans un soulèvement on pourrait obtenir
Justice des Romains.

TOUS.

Non.

BOJORIX.

Laissez-moi finir!
Sans répandre le sang, sans risquer une lutte,
Qui peut pour le pays être encore une chûte,
Je pense qu'au Sénat, pour ces exactions,
On pourrait demander des réparations,
S'expliquer, et la guerre alors serait finie.

HERMANN.

On ne s'explique pas avec la tyrannie :
On combat et l'on meurt.

CIVILIS.

Bien, noble Arminius!

SABINUS.

Bojorix nous trahit!

(*Il tire son glaive, Bojorix fait de même.*)

LE DRUIDE.

Arrêtez, Sabinus!
Bojorix, arrêtez! je le veux! — Je pardonne
A votre cœur; je sais votre intention bonne;

Mais nous avons vingt fois réclamé, supplié,
Et toujours vainement.

SABINUS.

Le peuple, humilié,
N'a que faire de l'art d'un orateur frivole.

CIVILIS.

Le fer pour s'affranchir vaut mieux que la parole.

TOUS.

Oui ! vive Civilis! Guerre aux Romains!

CIVILIS.

Guerriers,
Aux jeunes combattants donnez ces boucliers,
Ces armes; enrôlons l'ardente adolescence
Sous l'étendard sacré de notre indépendance.

(*On distribue les armes aux jeunes guerriers.*)

LE DRUIDE.

Enfants, soyez bénis! Cette solennité
Consacre devant tous votre virilité.
Portez avec orgueil ces glorieux insignes,
Et devant l'ennemi sachez en être dignes.

TOUS.

Nous le jurons !

CIVILIS.

Voici maintenant le moment
D'engager tous les cœurs dans le même serment.

LE DRUIDE.

Chefs et guerriers armés pour les luttes nouvelles,
Par l'auguste splendeur de ces nuits solennelles,
Par l'amour du foyer, par l'amour des aïeux,
Par ce qui plaît au cœur et ce qui plaît aux yeux,
Par tout ce qui fait vivre et tout ce qui fait croire,
Par l'honneur, par le sang, par l'amour, par la gloire,
Jurez de n'arrêter votre élan redouté
Qu'en face de la mort ou de la liberté!

TOUS.

Nous le jurons!

LE DRUIDE.

O Dieux qui nous voyez dans l'ombre,
Teutatès, Caturix, Héol, trinité sombre,
Écoutez, et s'il est des traîtres parmi nous,
Épuisez sur leur front votre triple courroux!
Qu'ils soient maudits de tous, repoussés par leurs frères,
Méprisés par leurs fils, reniés par leurs mères!
Que tout brave guerrier, à leur vue irrité,
Leur refuse l'abri de l'hospitalité!
Que leurs restes sanglants, privés de sépulture,
Des corbeaux et des loups deviennent la pâture!
Qu'ils soient déshonorés! Que leur nom avili
Reste à jamais plongé dans un honteux oubli!

TOUS.

Oui!

LE DRUIDE.

Chefs, et vous, guerriers, écoutez! — Les usages
Veulent qu'on interroge avant tout les présages;

Un esclave a remis ce message en mes mains ;
Il est de Velléda la prêtresse : — « Germains !
» Levez-vous et marchez à la guerre sacrée !
» De carnage et de sang la louve est altérée.
» Armez-vous, et lavez dans le sang des Romains
» L'empreinte que les fers ont laissée à vos mains !
» Effacez de vos fronts le deuil expiatoire !
» Teutatès par ma voix vous promet la victoire ;
» Les fières légions trembleront sous vos coups...
» Entonnez le bardit, ô Germains ; levez-vous ! »

ARIOVISTE.

Le triomphe est certain sous de pareils auspices ;
Il nous attend, marchons !

SABINUS.

Les moments sont propices.

ARIOVISTE.

Agissons sans retard.

LE DRUIDE.

Tous les chefs désignés
Se rendront dès demain aux postes assignés
Par Civilis. Surtout agissez en silence,
On peut tout renverser avec une imprudence.
Agisssez promptement !

CIVILIS.

Ici, pour diriger
Les guerriers au conseil comme dans le danger,
Je nomme Hermann.

TOUS.

Oui ! oui !

HERMANN.

Quoi ! cet honneur insigne
Au plus jeune guerrier !

CIVILIS.

Tu te trompe : au plus digne !
Au cœur le plus vaillant, comme le plus loyal !
Maintenant que chacun soit, au premier signal,
Prêt à mourir ! — Partons. Déjà la nuit s'avance.

LE DRUIDE.

Qu'aucun bruit, de ce bois ne trouble le silence :
Retenez votre voix, amis. — Levez les yeux
Sans crainte, portez haut vos fronts audacieux :
Vous avez relevé votre grandeur flétrie ;
Osez donc regarder le ciel de la patrie !

(*Tous sortent, sauf Hermann.*)

HERMANN, *seul.*

Moi nommé chef! Admis aux conseils, aux combats !
Libre de prendre part à ces graves débats
Où du monde le sort va se régler peut-être !
Quel honneur ! Mon cœur bat ; je ne suis pas le maître
Des mouvements d'orgueil qui soulèvent mon sein.
Pourquoi les réprimer? C'est un noble dessein
Qui me guide : je veux, dans cette guerre sainte,
Montrer un bras puissant insensible à la crainte,

Un cœur ardent, rempli de ton auguste foi,
O Liberté !

VELLÉDA, *lui mettant la main sur l'épaule.*

C'est bien ! je suis fière de toi.

HERMANN.

C'est elle ! l'inconnue ! ô Dieux puissants !

VELLÉDA.

Écoute !
De ma présence ici tu t'étonnes sans doute,
Hermann ?

HERMANN.

Mon nom !

VELLÉDA.

Sois calme, apaise ton effroi.
Si tu me vois ici, si je m'adresse à toi,
C'est au nom du pays, de son indépendance ;
Je compte sur ton bras comme sur ta prudence
Dans le sublime effort qu'aujourd'hui nous tentons.

HERMANN.

Sur moi ! mais tous ces chefs, tous ces illustres noms,
Civilis, Sabinus, Bojorix...

VELLÉDA.

Que m'importe !

HERMANN.

Mais cependant...

VELLÉDA.

Celui dont l'âme est la plus forte
Est le chef véritable, et je m'adresse à lui.
Je ne te connais pas seulement d'aujourd'hui,
Car devant moi ton cœur a parlé ; j'ai su lire
Dans ton regard : souvent, dans un ardent délire,
Tu suivais ce sentier, et, seul au fond des bois,
Tu laissais déborder ton âme dans ta voix.
Je crus à tes accents, à ta fière attitude :
L'homme ne peut mentir devant la solitude ;
Je connus tes pensers, ta loyauté, ta foi,
Ton courage... et voilà pourquoi je viens à toi!

HERMANN.

Que voulez-vous? Parlez!

VELLÉDA.

Ces chefs que tu me nommes,
Nobles par la naissance et grands parmi les hommes,
Je n'ai pas confiance en eux.

HERMANN.

Quoi! Sabinus,
Civilis peuvent être à ce point méconnus!
Ces illustres guerriers, braves entre les braves,
Dont les bras généreux vont briser nos entraves!

VELLÉDA.

Tu ne les connais pas, tous ces ambitieux!
J'ai sondé leurs esprits, j'ai su voir dans leurs yeux:
Le triomphe achevé, chacun d'eux, plein de joie,
Du pays délivré se ferait une proie ;

Nous n'aurions accompli ces pénibles travaux
Que pour courber le front sous des maîtres nouveaux.
La loyauté du cœur vaut mieux que le génie ;
Je hais l'ambition plus que la tyrannie.

HERMANN.

Comment les empêcher ?...

VELLÉDA.

Au sein de leur conseil
Il faut avoir l'esprit constamment en éveil,
Peser chaque regard, chaque mot, chaque geste,
Et m'instruire de tout exactement. Au reste,
Je serai dans le camp, je veillerai sur eux,
Et, si j'étais absente, il est, près de ces lieux,
Par delà les grands bois, une tour isolée,
Silencieuse, assise au fond de la vallée.
Un mystère terrible interdit d'en franchir
L'enceinte. Si tu veux me faire parvenir
Quelqu'avis, tu verras dans le mur une brèche
Que ferment trois barreaux de fer ; prends une flèche,
Et lance le message à son bois suspendu
A travers les barreaux. . . . . . .
. . . . Tu me verras répondre
A ton appel.

HERMANN.

C'est bien.

VELLÉDA.

Rien ne doit te confondre :

Ma présence au conseil ; mes apparitions
Dans le camp, au combat ; les transformations
De mon costume... enfin qu'en toi rien ne trahisse
Notre pacte secret.

HERMANN.

Rien.

VELLÉDA.

Qu'un calme factice
Règne sur ton visage, et, quand j'ordonnerai,
Frappe et tue aussitôt.

HERMANN.

Je vous obéirai.

VELLÉDA.

Jure-le.

HERMANN.

Je le jure.

VELLÉDA.

Adieu. J'ai ta promesse.

HERMANN.

Un mot encore !

VELLÉDA.

Eh bien ! que me veux-tu ?

HERMANN.

J'abaisse
Mon esprit et ma force à vos pieds humblement ;
Pour servir vos projets, je suis un instrument

De mort; je crois en vous autant qu'en la Patrie.
Vous avez mon serment : demandez-moi ma vie,
Sur un mot vous l'aurez ! ma parole en fait foi.
Eh bien ! pour tout cela, je ne demande, moi,
Qu'un seul mot : votre nom !

VELLÉDA.

Je vais te satisfaire :
J'ai confiance en toi. Mais on vient?

HERMANN.

C'est mon père.

VELLÉDA.

Séparons-nous, Hermann ; il ne doit pas me voir,
Et de cet entretien surtout ne rien savoir.
Adieu !

HERMANN.

De grâce un mot encor ! votre promesse...
Votre nom !...

VELLÉDA.

Velléda.

HERMANN.

Ciel ! C'est la Druidesse !

CHŒUR DES PRÊTRESSES.

Salut, Reine! La nuit développe ses voiles;
Le vent des prés en fleurs courbe le vert tapis;
Tu regardes, au sein d'un cortége d'étoiles,
Les chênes orgueilleux dans la brume assoupis.

La vipère assemble en spirale
Les plis glacés de ses anneaux;
Du crapaud la voix gutturale
S'élève triste au bord des eaux;
Prêt pour ses nocturnes désastres,
Le hibou, sortant du sommeil,
Rallume à la clarté des astres
Ses yeux éteints par le sommeil.

Salut, Reine! La nuit développe ses voiles;
Le vent des prés en fleurs courbe le vert tapis;
Tu regardes, au sein d'un cortége d'étoiles,
Les chênes orgueilleux dans la brume assoupis.

En chantant la lune nouvelle,
Cueillons dans le sentier obscur

L'herbe verte qui rend mortelle
La flèche au vol rapide et sûr.
La plante qui guérit le pâtre
Croît près du poison redouté :
Vie et mort, la terre marâtre
Vous couve avec égalité !

Salut, Reine ! La nuit développe ses voiles ;
Le vent des prés en fleurs courbe le vert tapis ;
Tu regardes, au sein d'un cortége d'étoiles,
Les chênes orgueilleux dans la brume assoupis.

VELLÉDA.

. . . . . . , ... Nous sommes,
Hermann, à ce moment suprême, où va surgir
Le danger le plus grand peut-être; où, pour agir,
Comme enjeu j'offre au sort et ta vie et la mienne.
Parle-moi librement; que rien ne te retienne!
Si ton serment te pèse, eh bien! reprends ta foi!
Je résisterai seule à tout.

HERMANN.

Douter de moi!

VELLÉDA.

Tu t'étonnes, Hermann, qu'une telle pensée
Me vienne, mais, vois-tu, dans mon âme blessée
La confiance lutte avec la trahison,
Et je doute de tout malgré moi. Ma raison
Penche sous le fardeau. Tu ne sais pas encore
Quelle est ma mission : à ton âge on ignore
Ce que pèse une idée éclose dans le cœur,
Tu ne vois en ceci qu'un but : être vainqueur!
Tu peux, dans le péril alors que tu t'élances,
Gouverner à ton gré la tempête des lances,
Assouvir ta fureur au sein de l'action
Et bondir sur ta proie ainsi que le lion.
Ton rôle est beau, facile; il est fait pour séduire;
Mais lorsque tu détruis, Hermann, je dois construire.

Oh ! le salut d'un peuple est un fardeau pesant :
Prévoir son avenir, diriger son présent,
Être son sentiment, sa raison , sa pensée,
Unir en un faisceau sa force dispersée ,
Retenir ses élans, secouer sa torpeur,
Parfois devant un rien qui se dresse , avoir peur;
Sentir la trahison, la deviner, et feindre
De l'ignorer, afin de pouvoir mieux l'étreindre;
La nuit, seule, perdue au sein des visions,
Sur les rochers, en proie aux inspirations,
Quand ce Dieu me saisit l'âme et me dit : Écoute!
Du sang versé sentir retomber chaque goutte
Sur mon front, puis entendre au loin les vents glacés
Me dire en gémissant : est-ce bientôt assez?
Interroger les cieux, les bois, les eaux, les plaines,
Et dans ces mille voix confuses, incertaines,
Saisir le sens précis, impérieux et clair;
Interpréter l'orage et deviner l'éclair;
Saisir corps à corps Rome, et dans la nuit profonde
Plier sous le genou la maîtresse du monde;
Voir l'aigle au ciel, savoir à quel endroit du sol
Le sort terminera la courbe de son vol :
Voilà ma vie, Hermann, et dans ma triste route
Je n'ai jamais trouvé qu'un compagnon : le doute!

Tiens ! ceci me rappelle un lointain souvenir : —
J'étais au cirque un jour; les jeux allaient finir;
Les ours, les léopards, les tigres et les hyènes
En hurlant déchiraient les flancs, ouvraient les veines
De cent gladiateurs condamnés à mourir.
Le peuple applaudissait. Soudain je vis s'ouvrir
La grille, et lentement, d'un façon hautaine,
Un lion de l'Atlas s'avança dans l'arène.
Il fit le tour du cirque, et puis, ayant rugi,
Superbe, il s'étendit sur le sable rougi.
Pendant que ses rivaux continuaient leur tâche,
Il caressait les crins de sa rude moustache,
Baillait, fermait sa griffe, ouvrait ses yeux distraits,
Humait à pleins poumons la vapeur du sang frais
Que l'air tiède apportait à ses larges narines.
Alors un cri poussé par vingt mille poitrines
Lui fit lever la tête : un groupe de captifs
S'avançait au supplice, et dans leurs rangs craintifs,
Une femme aux cheveux épars, belle et souffrante,
Par sa grâce émouvait la foule indifférente.
Le lion de l'Atlas, alors, l'apercevant,
Rugit en hérissant sa crinière au vent:
Les tigres et les ours qui pantelaient de joie
Se couchèrent : le maître avait choisi sa proie,

Lui se leva, bondit, la prit, puis à l'écart
S'accroupit en silence et dévora sa part.
— Eh bien! je suis ainsi, Sextus; j'attends encore

. . . .

Je garde le secret de mon ambition :
Ce que je veux ici, c'est la part du lion!

VELLÉDA.

Laissez-moi seule ici, l'instant n'est pas encore
Venu; tressez vos fleurs, afin qu'on en décore
Les tombes des aïeux, nos illustres soutiens!...
Ces Romains abhorrés, ils viendront : je les tiens!
Ils ont traqué mon peuple au fond de ces repaires;
Dans ces libres forêts, où reposent nos pères,
Ils ont porté leurs pas, pour ravir, acharnés,
L'espace au guerrier libre et l'air aux nouveau-nés,
Profanant par le fer, en leur aveugle force,
Le chêne dont la foudre a respecté l'écorce.
Et cependant on dit qu'un printemps éternel
Épanouit leurs fleurs et sourit à leur ciel,
Que la fertilité, cette mère sacrée,
Revêt leurs champs bénis de sa robe dorée,
Que leurs Dieux, pour eux seuls prodiguant leur trésor,
Aux rameaux verdoyants suspendent des fruits d'or.
Eh bien! ces insensés, dans leur âpre furie,
Délaissent le bonheur, désertent leur patrie;
Ils veulent voir un jour, ainsi qu'un piédestal,
L'univers écrasé sous leur talon brutal.
Il leur faut ce ciel lourd, ces terres infertiles,
Ces sentiers ténébreux, richesses inutiles;
Mais je vous défendrai de leur inique effort
En face, pied à pied, chênes, jusqu'à la mort!

En cette nuit propice aux vengeances divines,
Leur sang réchauffera la sève en vos racines;
Jamais pluie abondante, aux grands jours de l'été,
N'aura mieux ranimé votre fécondité!

LA

DERNIÈRE FOURBERIE

DE SCAPIN

A-PROPOS EN UN ACTE, EN VERS.

(La Comédie des Ombres.)

PERSONNAGES.

MOLIÈRE.

MATHURIN RÉGNIER.

CHAPELLE.

SCAPIN.

SGANARELLE.

DORINE.

TROIS ÉMISSAIRES DE PLUTON.

DEUX PORTEURS.

LA

DERNIÈRE FOURBERIE DE SCAPIN

La scène se passe aux Champs-Élysées. — Un beau paysage dans le style du Poussin. — Au premier plan à droite, un palais à colonnes, style grec, d'où l'on descend par quatre marches. — Au premier plan à gauche, une manière de tonnelle. — Une table avec une amphore et des coupes. — A droite, un écriteau avec ces mots : Avenue Molière. — Le jour commence à poindre.

SCÈNE I.

SCAPIN, *arrivant tout essoufflé et apercevant l'écriteau.*

M'y voici donc enfin, ouf! ce n'est pas sans peine.
Quelle course brutale!... eh! reprends donc haleine,
Scapin, sieds-toi céans...

(*Il s'assied sous la tonnelle.*)

On est très bien ici,
Oui; mais je porte encore une odeur de roussi

Qui pourrait en ces lieux me faire reconnaître...
Bah! qu'importe! ce coup est un vrai coup de maître :
S'échapper du Tartare ainsi, malgré Pluton,
Et l'implacable Styx et le noir Phlégéton,
Et le triple Cerbère et les triples Furies,
Couronne dignement toutes mes fourberies.
Bravo, Scapin!

(*Regardant autour de lui.*)

Parbleu! le gîte est de bon goût :
Bon fauteuil, ombre fraîche...

(*Apercevant l'amphore.*)

Eh! mais ce n'est pas tout;
Un flacon! oh! Bacchus, merci!

(*Il boit.*)

Pouah! que c'est fade!
Quelle est cette traîtresse et plate limonade?
Je suis chez Diafoirus, peste! j'étrangle, holà!
Holà! quelqu'un!

SCÈNE II.

SCAPIN, SGANARELLE, *il descend le péristyle en baillant.*

SGANARELLE.

Qui donc fait ce vacarme-là?

SCAPIN, *apercevant Sganarelle.*

Sganarelle?

SGANARELLE.

Scapin !

SCAPIN.

C'est toi, mon camarade !
Dans mes bras !

SGANARELLE.

Mais d'où vient ta bruyante algarade ?

SCAPIN.

C'est d'avoir avalé cette atroce liqueur.

SGANARELLE.

Quoi ?

SCAPIN.

Le seul souvenir m'en fait lever le cœur
Morbleu ! j'en dois avoir la face cramoisie ;
L'infâme drogue !

SGANARELLE.

Ça ! mais c'est de l'ambroisie,
C'est la liqueur des Dieux, que nous buvons dans l'or.

SCAPIN.

Me rattrape Pluton si j'en avale encor !

SGANARELLE.

Que veux-tu dire ?

SCAPIN.

Eh ! oui, j'arrive du Tartare,
D'où je me suis enfui tout à l'heure.

SGANARELLE.

Tarare!
Mon pauvre ami Scapin, quoi, tu grillais là-bas?
Entre nous, toutefois, ça ne m'étonne pas;
Car tu menais sur terre une triste conduite.

SCAPIN.

Bah! des légèretés!

SGANARELLE.

Raconte-moi ta fuite.

SCAPIN.

Volontiers! Assieds-toi.

SGANARELLE.

Ce sera donc bien long?

SCAPIN.

Choisis du pas assez ou du trop.

SGANARELLE.

C'est selon.
Pourtant, à tout hasard, j'aime mieux l'abondance
Que la sobriété.

SCAPIN.

Place à mon éloquence!
Figure-toi, mon cher, qu'en ce morne séjour
L'ennui me consumait lentement nuit et jour.

SGANARELLE.

Tu souffrais donc beaucoup ?

SCAPIN.

Plus que je ne puis dire,
Car, sans compter le vin qu'il me fit interdire,
Minos, affreux barbu, pour ma punition,
Parmi tous les tourments choisit l'inaction !
Je n'avais en ce lieu maudit, pour me distraire,
Qu'à regarder l'un geindre et qu'à voir l'autre braire.
C'était trop ! il fallait en sortir à tout prix !
Ce sublime dessein conçu, je l'entrepris,
Et, comme tu le vois, la fin couronne l'œuvre.

SGANARELLE.

Mais par quelle subtile et savante manœuvre ?

SCAPIN.

Il s'agissait pour moi de tromper le portier
Cerbère, et d'empêcher le drôle d'aboyer ;
Tu sais qu'il a six yeux, six oreilles, trois gueules,
Qui font autant de bruit qu'une meute, elles seules !
Il fallait museler ce dogue sans pareil.
Ayant bien réfléchi, j'essayai du sommeil,
Et, grâce au feu maudit de la flamme éternelle,
Je composai mon charme en jetant pêle-mêle
Le roman d'un bas bleu, le poème en vingt chants
D'un immortel défunt, les petits vers touchants
D'un pâle élégiaque, assommant le Tartare
Des flons-flons enroués de sa vieille guitare,

Les sanglots éloquents d'un avocat enclin
A submerger la veuve en noyant l'orphelin,
Aristote et Platon, puis Zénon, Épicure,
La monade Leibnitz, Kant et la raison pure,
Tout ce que le sommeil a su forger d'outils,
Les atômes crochus, les tourbillons subtils,
Et la Psychologie et la Métaphysique,
Le vouloir, l'attribut, l'argot dialectique,
Le moi, puis le non-moi, puis tous les vieux rébus,
Apophtegmes boîteux, syllogismes fourbus,
Néologismes grecs, dilemmes, logogriphes,
Qui servent aux savants pour aiguiser leurs griffes!
Bref, après un travail inouï, forcené,
Ayant tout condensé, mêlé, mixtionné,
De cet épais ragoût je formai trois boulettes;
J'avançai vers Cerbère, il tourna ses trois têtes
Vers moi.—Je pris mon temps.—Bientôt chaque gosier
Eut sa pâture. Ardent à se rassasier,
Il se tut, dégustant en glouton émérite;
C'était le premier point. — Mais j'attendais la suite
Avec anxiété. — Quel ébahissement
Quand je le vis d'abord se coucher lourdement,
Et puis, une, deux, trois, ses trois gueules...

SGANARELLE.

J'en tremble!

SCAPIN.

Bailler l'une après l'autre et rebailler ensemble,
Et ses trois paires d'yeux se fermer coup sur coup,
Et pendre les serpents hérissés à son cou!

Cerbère était dompté, terrassé, sans défense,
Son premier ronflement sonna ma délivrance.
Des ombres à ce bruit la terreur redoubla,
L'Érèbe en retentit, le Tartare en trembla ;
Moi-même je faillis en perdre l'équilibre !...
J'ai voulu fuir, j'ai fui, me voici, je suis libre,
J'ai tout dit. —

SGANARELLE.

Sur ma foi, voilà du merveilleux !
C'est bien joué, Scapin.

SCAPIN.

Bah ! jadis j'ai fait mieux.

SGANARELLE.

Mieux ! j'affirme que non.

SCAPIN.

Ah !

SGANARELLE.

Tu fais le modeste.

SCAPIN.

Je n'ai pas ce travers inoui.

SGANARELLE.

Sans conteste,
Jamais on n'inventa tour mieux imaginé !
Jupin, Minos, Pluton, pour vous quel pied de né !

SCAPIN.

Tu me flattes.

SGANARELLE.

Non pas! je ne suis qu'une bête
Auprès de toi.

SCAPIN.

C'est vrai.

SGANARELLE.

Ce Scapin ! quelle tête!
C'est admirable!

SCAPIN.

Allons! tout doux.

SGANARELLE.

C'est merveilleux!
Grand homme!

SCAPIN.

Assez.

SGANARELLE.

Héros! — Mais que diront les Dieux?

SCAPIN.

Ce qu'ils voudront.

SGANARELLE.

Pluton est un des plus austères,
Il connaît par leurs noms ses nombreux locataires,
Il saura te trouver, tremble!

SCAPIN.

Je ne crains rien.
Me serais-je échappé sans avoir un moyen?
La ruse, Dieu merci, m'est toujours familière.

SGANARELLE.

Mais lequel?

SCAPIN.

N'est-ce pas la fête de Molière
Aujourd'hui?

SGANARELLE.

C'est exact.

SCAPIN.

Eh bien! notre patron
N'a qu'à me reclamer au roi de l'Achéron,
Et je reste.

SGANARELLE.

Et je reste.

SCAPIN.

Eh bien! grand imbécille,
Molière va venir, la chose est donc facile.

SGANARELLE.

Il va venir, oui, mais en attendant...

SCAPIN.

Parbleu!
Tu sauras bien ici me cacher quelque peu.

SGANARELLE, *à part.*

Le cacher! De sa fuite on a sans doute indice :
En lui donnant abri je deviens son complice...

SCAPIN.

Que dis-tu?

SGANARELLE, *à part.*

Pas si sot! Cette bonne action
Compromettrait le rat sans sauver le lion;
Qu'il ronge le filet tout seul!

SCAPIN.

Hé! Sganarelle!

SGANARELLE.

Le coquin! vous a-t-il la face criminelle!

SCAPIN.

Les héros sont sauvés par leurs admirateurs :
C'est l'usage en tout temps.

SGANARELLE.

Chez messieurs les auteurs!

SCAPIN.

Comment?

SGANARELLE.

Et tout d'abord, cherchez qui vous admire
Autre part que céans.

SCAPIN.

Ne viens-tu pas de dire?
Tout à l'heure...

SGANARELLE.

Qui, moi?

SCAPIN.

Scapin, c'est merveilleux!
Héros, grand homme enfin...

SGANARELLE.

Allons! de mieux en mieux
Je me moquais de toi.

SCAPIN.

Tu plaisantes, je pense.
Entrons.

SGANARELLE.

Moi te cacher! Va, gibier de potence,
Te faire pendre ailleurs.

SCAPIN.

Quoi! sérieusement?

SGANARELLE.

Sans doute.

SCAPIN.

Sganarelle, allons, pour un moment...

SGANARELLE.

Moi, cacher un fripon, un...

SCAPIN.

Bon! je sais mes titres.

SGANARELLE.

Gueux fieffé, malandrin, butor, roi des bélitres!
Non, je rentre dormir.

SCAPIN.

Songe à mon embarras,
J'ai Jupiter, Minos et Pluton sur les bras.

SGANARELLE, *lui fermant la porte au nez.*

Mets-les à terre!

SCÈNE III.

SCAPIN, *seul.*

Intrus, poltron, couard, canaille!
Et je me confiais à cette valetaille!
Triple sot! j'aurais dû l'abattre à coups de poings...
Me salir, ah! fi donc... Cherchons dans tous les coins...
A la grâce du sort! — Si Molière n'arrive
Avant peu, je suis pris, je revois l'autre rive,
De cent coups de bâton on me meurtrit la chair,
J'aurai des bleus partout. — Tu me le paieras cher,
Sganarelle. — Mon cœur de vengeance se gonfle.
Si je pouvais? — Du bruit...— Le lâche! comme il ronfle!
On vient, fuyons.

(*Il remonte la scène.*)

Dorine! ah! c'est un coup des cieux!
Toujours aussi jolie... et nous étions au mieux...
Elle secondera ma vaillante entreprise.
Adorable friponne! — Agissons par surprise.

(*Il se cache sous la tonnelle.*)

SCÈNE IV.

LE MÊME, DORINE.

DORINE.

Cette nouvelle-là va tout mettre en émoi.
S'échapper de l'enfer !

SCAPIN.

Elle parle de moi.

DORINE.

Pauvre Scapin !

SCAPIN.

Bonne âme !

DORINE.

Il a bien fait.

SCAPIN.

Charmante !

DORINE.

Mais où donc peut-il être ?

SCAPIN, *la prenant par la taille.*

Auprès de son amante.

DORINE, *poussant un cri.*

Quelle peur tu m'as faite !

SCAPIN.

Où donc veux-tu qu'il soit?

DORINE.

Bonjour, mauvais sujet.

SCAPIN, *l'embrassant.*

Bonjour.

DORINE.

Ah! c'est bien toi!

SCAPIN.

Toujours jolie!

DORINE, *remontant le péristyle.*

Allons réveiller Sganarelle.

SCAPIN, *la faisant descendre.*

Arrête!

DORINE.

Qu'est-ce à dire?

SCAPIN.

Eh bien! ma chère belle,
Le traître, tout d'abord de ma fuite enchanté,
M'a refusé l'abri de l'hospitalité.
Il m'a fermé la porte au nez.

DORINE.

Quel tour infâme!

SCAPIN.

J'aime à voir ton courroux se déchaîner, ô femme!
(*A part.*)
Flattons ce sexe faible.

DORINE, *ouvrant avec précaution.*

Entre.

SCAPIN.

Prends garde, il dort.

DORINE.

A moins de faire un bruit à réveiller un mort,
Il ne bougera pas.

SCAPIN.

Crois-tu?

DORINE.

Je connais l'homme.

SCAPIN.

J'ai pourtant du butor interrompu le somme.

DORINE.

Celui-là durera plus longtemps. — Es-tu las?

SCAPIN.

Assez.

DORINE.

Repose-toi. — Moi, je vais de ce pas
Écouter ce qu'on dit. — Va, ma cause est la tienne!

SCAPIN, *la lutinant.*

Grand merci !

DORINE.

Paix, magot !

SCAPIN.

Fais que Molière vienne
Au plus tôt. — S'il arrive à temps, je suis sauvé !
C'est son anniversaire.

DORINE.

Oh ! que c'est bien trouvé !
Je m'en vais préparer de beaux bouquets de fête :
Il adore les fleurs, c'est un goût de poète.

SCAPIN, *lui prenant la taille.*

Et d'amoureux.

DORINE.

On vient. Vite, il faut s'éloigner.

SCAPIN.

Quelle est cette ombre là ?

DORINE.

C'est Mathurin Régnier.

SCAPIN.

Il s'avance pensif et la mine occupée
Comme un flâneur qui prend les vers à la pipée.

DORINE.

Il vient rendre visite à Molière aujourd'hui.
C'est un de nos amis.

SCAPIN.

Je te laisse avec lui.

SCÈNE V.

DORINE, RÉGNIER.

DORINE.

Bonjour, maître Régnier.

RÉGNIER.

Ah! te voilà, Dorine;
Nous avons des cancans, je le vois à ta mine.
Allons, que disait-on ce matin de nouveau?

DORINE.

Racine à demi-voix causait avec Boileau.

RÉGNIER.

Sur un sujet tragique?

DORINE.

Eh oui! sur sa disgrâce.

RÉGNIER.

Encore! — Tous les jours, c'est trop : — une fois, passe!

DORINE.

Il disait en beaux vers le courroux du grand roi.

RÉGNIER.

En vers ! c'est bien assez d'en être mort, ma foi !
Sans forger là-dessus de lamentables rimes !
Et Boileau ?

DORINE.

Sur les vers il promenait ses limes.

RÉGNIER.

Je le vois bien, Dorine, alors, rien de nouveau.

DORINE.

Ronsard avec Dorat, Jamyn, Muret, Belleau,
Joachim du Bellay, Sainte-Marthe et Jodelle,
Pindarisait.

RÉGNIER.

Toujours la Pléïade fidèle !

DORINE.

Malherbe, dans son coin, roulait des yeux fâchés.

RÉGNIER.

Clerc dévoyé, pied-plat, lécheur de vers léchés !
Pense-t-il, des plus vieux offensant la mémoire,
Par le mépris d'autrui s'acquérir de la gloire ?

DORINE.

Tout beau !

RÉGNIER.

C'est du bâton qu'il lui faut!

DORINE.

Doucement!

RÉGNIER.

Plaisant réformateur que ce cuistre normand!
Nul aiguillon divin! S'il a fait quelque chose,
C'est proser de la rime et rimer de la prose.
Passons.

DORINE.

Le grand Corneille, immobile à l'écart,
Etudiait Brutus causant avec César.

RÉGNIER, *se découvrant.*

Fort bien. — Et Lafontaine? As-tu vu le bonhomme?

DORINE.

Couché sur le gazon, tout prêt à faire un somme,
Il écoutait, distrait et songeant à demi,
La cigale jaser avecque la fourmi.

RÉGNIER.

Illustre paresseux, content à sa manière!
C'est tout?

DORINE.

Oui.

RÉGNIER.

Grand merci.

DORINE.

Vous venez voir Molière?
Il est sorti, je vais le chercher.

RÉGNIER.

Bien : j'attends.

DORINE, *à part.*

Pour l'amener ici ne perdons pas de temps.
Sur le pauvre Scapin le danger plane encore;
Oui! mais je saurai bien le sauver.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

RÉGNIER, *seul.* (*Il se promène lentement en rêvant.*)

Cette aurore
Eternelle et m'irrite et me lasse. — Les jours
S'y succèdent égaux et semblables. — Toujours
Ce calme élyséen où l'on s'immobilise,
Ce repos monotone, égal, prévu, sans crise!
Ici les mêmes fleurs et le même gazon,
Là haut le même ciel et le même horizon.
Ah! c'est bien ennuyeux, le bonheur! — Sans vergogne
L'ambroisie, ô Jupin, ne vaut pas le Bourgogne!

(*Un silence. — il s'assied sous la tonnelle.*)

Hier, à ce propos, je regardais là-bas
Lutèce, ensevelie au milieu des frimats,
Et je suivais des yeux, par la route neigeuse,
Un chœur de jeunes gens d'allure voyageuse,

Tous marchant en cadence, échappés le matin
Des hôtels peu garnis du vieux quartier Latin :
Les docteurs sans clients, les poètes sans rente
(Ils sont toujours nombreux!) de cette troupe errante
Composaient le noyau. — Vous arriviez après,
Stagiaires sans cause et peintres sans portraits,
Joyeux, riant, chantant, faisant tête à la bise,
Saluant l'avenir, flagellant la sottise,
Puis acclamant en chœur, noble péroraison,
L'auberge dont le toit fumait à l'horizon!
On frappe, on ouvre, on entre, et du chef de cuisine
Comme un soleil levant la face s'illumine;
Servantes et matrone ébauchent vingt caquets,
Voici grogner le dogue et glapir les roquets,
L'âtre noir déjà flambe et l'hôte pronostique
Une omelette au lard, un lapin authentique,
Un petit vin du crû, clairet, vermeil et pur,
Qui du coteau voisin est le fils. — Du vieux mur
La faïence descend en grand' hâte. — La cruche
Se remplit, cependant que se vide la huche;
Pain bis, nappe embaumée et fille en jupon court,
Qui rit à belles dents, qui và, qui vient, qui court,
Qu'on lutine d'un bras hardi, qui s'en fait gloire
Par honneur pour l'état, sans penser au pour-boire,
Et le départ bruyant, et le retour joyeux....
Qu'on parle après cela de la table des Dieux!
O jeunes gens, aimez! gardez en votre voie
La séve du printemps, la séve de la joie,
Cueillez votre jeunesse, et nargue des pédants
Qui font nique au fruit vert quand ils n'ont plus de dents!

SCÈNE VII.

LE MÊME, DORINE.

RÉGNIER.

Te voici de retour?

DORINE, *à part.*

Fâcheuse malencontre!

(*Haut.*)

Molière va venir.

RÉGNIER.

Je vais à sa rencontre,
Je serrerai sa main plus tôt. — De ce côté,
N'est-ce pas?

DORINE.

Oui, Seigneur.

(*Régnier sort.*)

SCÈNE VIII.

DORINE, SCAPIN.

DORINE, *appelant.*

Scapin!

(*Scapin entre.*)

En vérité,

Je ne sais pas comment te sortir de la passe :
Ça va mal.

SCAPIN.

Ah ! tant pis ! Qu'est-ce donc qui se passe ?

DORINE.

Les valets de Pluton cherchent de tous côtés,
Ainsi que des limiers sur ta trace ameutés :
Ils approchent d'ici.

SCAPIN.

Que résoudre ? que faire ?

DORINE.

Sauve-toi.

SCAPIN.

Me sauver ! — Quelle idée ! — Au contraire :
Amène-les.

DORINE.

Comment ?

SCAPIN.

Oui, retiens-les un peu
A causer.

DORINE.

Mais...

SCAPIN.

Va donc ! nous allons voir beau jeu !

DORINE.

Çà, m'expliqueras-tu?

SCAPIN.

T'expliquer? tout à l'heure.

DORINE.

Que dire?

SCAPIN.

Que Scapin est dans cette demeure,
Que tu leur livreras, va!

(*Dorine sort.*)

SCÈNE IX.

SCAPIN, *seul.*

Çà, préparons le choc,
Nous chanterons victoire après, comme le coq.
Allons! à mon secours, ô ruses tutélaires!
Ce sont eux: — Ah! parbleu! faces patibulaires,
Rira bien de nous tous qui rira le dernier!

(*Il rentre dans le palais.*)

SCÈNE X.

DORINE, DEUX PORTEURS, *avec un brancard, suivis de trois émissaires de Pluton.*

DORINE.

C'est ici. — Chut!

UN PORTEUR.

Il faut tout d'abord le lier
Solidement.

DORINE.

Plus bas ! — Gardez qu'il ne s'éveille !
Je vais entrer sans vous, c'est plus sûr.

UN PORTEUR.

A merveille !
Une fois pris, lié, couché sur ce brancard,
Nous répondons de lui.

DORINE.

Doucement !

(Elle entre dans le palais.)

UN PORTEUR.

Le pendard!
Le voilà retrouvé. — Gare les étrivières !
Allons-nous le cingler à grands coups de lanières !
Pour mon compte, je veux taper à tour de bras ;
Si je suis fatigué, tu me remplaceras.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, SCAPIN, DORINE.

SCAPIN, *revêtu du costume de Sganarelle.*

Tout doux, Messieurs : — il dort.

DORINE.

Le seigneur Sganarelle
Va vous prêter secours.

SCAPIN.

J'y mettrai tout mon zèle.

LE PORTEUR.

Merci.

SCAPIN.

Ce n'en est pas la peine. — L'effronté
Est venu réclamer mon hospitalité,
Souiller ce noble toit de sa vile présence.

LE PORTEUR.

Il le payera.

(*Les porteurs entrent avec le brancard.*)

SCAPIN.

Fort bien. — Avancez en silence.
Doucement, doucement... liez-le. — C'est parfait.

DORINE.

Comme sur sa figure on voit bien son méfait !

SCAPIN.

Mettez-lui, je vous prie, un bandeau sur la bouche,
Il pourrait, s'éveillant, pousser maint cri farouche ;
Ne troublons pas la paix de ces augustes lieux.

(*Les porteurs reviennent avec Sganarelle couché sur le brancard et revêtu du costume de Scapin.*)

UN PORTEUR.

Nous le tenons.

DORINE.

Il ronfle encore.

SCAPIN, *à part.*

Allons, tant mieux !

UN PORTEUR.

On dirait le sommeil calme de l'innocence.

SCAPIN, *à part.*

Je le crois bien.

(*Haut.*)

En route ! et marchez en cadence.

UN PORTEUR.

Merci de l'aide !

SCAPIN.

Allons !

(*Les porteurs sortent.*)

Si j'en juge à son air,
Il ne s'éveillera qu'aux portes de l'Enfer.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, *moins les Porteurs.*

SCAPIN.

Enlevé ! Qu'en dis-tu ?

DORINE.

C'est bien fait. — Sganarelle
N'a que ce qu'il mérite, et la vengence est belle.
(*Il lutine Dorine.*)
Paix donc !

SCAPIN.

Je ne sens plus maintenant le roussi.

DORINE.

Rentre vite. — Le maître arrive par ici.

SCAPIN.

Viens ! nous allons mêler, dans un trophée unique,
Aux fleurs de ton bouquet, mes fleurs de rhétorique :
Double parfum !
(*Ils sortent.*)

SCÈNE XIII.

MOLIÈRE, CHAPELLE, RÉGNIER.

MOLIÈRE, *brusquement.*

Morbleu, monsieur le raisonneur,
C'en est assez.

CHAPELLE.

Encore, un mouvement d'humeur
Se doit-il expliquer !

MOLIÈRE.

Il s'explique de reste.
Bonjour, maître Régnier.

CHAPELLE.

Cette fureur d'Oreste
Sur un simple propos !

MOLIÈRE.

Voilà bien de mes gens,
Des médiocrités défenseurs indulgents !
Ils s'étonnent ensuite, en recevant le blâme,
De nous voir courroucés jusques au fond de l'âme.

CHAPELLE.

Mais ce courroux...

MOLIÈRE.

Paix ! dis-je, et pas un mot de plus !

CHAPELLE.

Mais...

MOLIÈRE.

C'est perdre le temps en discours superflus.

RÉGNIER.

Peut-on savoir au moins...

MOLIÈRE.

Etre à ce point transfuge !
C'est honteux... — Mathurin, je te choisis pour juge
Entre nous.

RÉGNIER.

Volontiers. — Çà, de quoi s'agit-il ?

MOLIÈRE.

Parlez, nous écoutons votre caquet subtil.

CHAPELLE.

Le siècle, lui disais-je, incline vers la prose.

RÉGNIER.

Vieux texte, qui fournit toujours nouvelle glose.

MOLIÈRE.

Je déplorais ce mal : avais-je ou non raison?

CHAPELLE.

Vos griefs aujourd'hui ne sont plus de saison,
Et l'époque présente a bien d'autres affaires
Que de s'intéresser aux choses littéraires :
Le positif d'abord et l'idéal après.
Les arts n'ont rien à voir avec les intérêts.
On dirait aux neuf sœurs : Achetez des aiguilles!
Le poète est-il plus qu'un abatteur de quilles?
— Non, répondait Malherbe.

RÉGNIER.

Hum! le brutal oison,
S'il s'appliquait l'adage, il avait bien raison.

CHAPELLE.

Platon nous couronnait d'un laurier éphémère,
Et nous chassait...

RÉGNIER.

Platon était jaloux d'Homère,
Je vous le dis tout net, et n'en rabattrai rien.

MOLIÈRE.

De tout ce que je vois, j'augure peu de bien.
Les arts sont relégués à la dernière place,
C'est un signe mauvais, quoi qu'on dise ou qu'on fasse.
Ecrire est un état : du jour au lendemain,
Comme on se fait huissier, on se fait écrivain;
Combien n'en voit-on pas, sans talent, sans vergogne,
S'atteler trois ou quatre à la même besogne,
Au pauvre sens commun bailler force soufflets,
Suant, pour patoiser quelques méchants couplets!
Vous aurez beau railler, vous aurez beau sourire,
Ce que je dis est vrai, partant pénible à dire;
D'autres, pour rendre encor le tableau plus complet,
Font l'art à leur image et peignent tout en laid,
On ne respecte rien dans ce dévergondage;
L'argot des cabarets souille notre langage,
Comme un égout grossi par le ciel orageux
Aux flots d'un fleuve pur mêle son flot fangeux.

CHAPELLE.

J'accorde tout ceci; mais qu'y voulez-vous faire?...
Cela plaît aux lecteurs, ce n'est pas notre affaire;
Le siècle, sur ce point, a le cerveau blasé,
Avant que de s'instruire on veut être amusé;
Chaque époque aux auteurs impose ses coutumes,
Ce sont piètres succès que les succès posthumes,
Celle-ci marche vite : on veut de l'action;
J'admire cette adresse et cette invention
Qui renvoient au néant nos procédés gothiques;
Ces types pris sur vifs, ces profils authentiques,

Et ces nombreux détails traités fidèlement,
Geste, allure, maintien, parure, vêtement,
Qui dans cet art nouveau, peignent le personnage
Comme un miroir fidèle...

MOLIÈRE.

Assez ! morbleu, j'enrage !
Un semblable discours ne se peut supporter ;
Il faut...

CHAPELLE.

A tout propos on le voit s'emporter !...

MOLIÈRE.

Oui, je veux m'emporter, monsieur le bon apôtre,
J'ai subi votre avis, vous subirez le nôtre ;
Vous croyez m'éblouir avec votre fatras,
Mais de ces mots pompeux je ferai débarras ;
Détails, types sur vifs, la belle chose en somme,
Que m'importe l'habit? ce que je veux, c'est l'homme ;
Or, sous ces procédés, pour vous si pleins d'appas,
Je cherche, j'examine et ne le trouve pas.
Ces œuvres sont pour moi comme ces inventaires
Que vont, après décès, grossoyer les notaires ;
Tout s'y trouve en son lieu dûment enregistré :
Rien ne manque au logis, que le maître enterré.
Quoi ! la réalité, mégère inévitable,
Me harcèle partout, vient s'asseoir à ma table,
Et quand je prends un livre à dessein de rêver,
C'est la réalité que j'y dois retrouver !
Mon cœur, lassé d'ennui, bourrelé de souffrance,
Vous demande un moment de joie et d'espérance ;

Il vient à vous ému, croyant se soulager :
Vous augmentez son mal au lieu de l'alléger,
Et même en ses plaisirs son tourment se prolonge.
Oh ! votre vrai m'irrite et j'ai soif du mensonge !
Fi du monde réel ! vive les songes creux !
Et mentez à votre aise, et que je sois heureux !...

RÉGNIER.

Battu sur tous les points ; j'ai dit.

CHAPELLE.

Mais à la scène
Serait-ce par hasard une chose malsaine
Que ces inventions, que cette habileté
Qui prêtent leur concours à la réalité ?
C'est du progrès, enfin ! Quand le gaz étincelle,
Voyons, regrettez-vous la classique chandelle ?...
Et voudriez-vous voir, comme au temps de Crispin,
Le marquis arrogant, le chevalier faquin,
Envahir le théâtre, et là, prenant posture,
Mettre des comédiens l'esprit à la torture ?

MOLIÈRE.

Non certes, cent fois non !

RÉGNIER.

Qui parle de cela ?

MOLIÈRE.

J'en ai pesté souvent.

CHAPELLE.

Fort bien ; je pars de là :

Du lieu de l'action la fidèle peinture
Par son exactitude égale la nature :
Voilà bien le salon de ce financier roi,
Lui-même en le voyant se dit : « C'est mon chez moi ! »
Autre aspect : le marchand murmure : « Ma boutique ! » —
« Tiens ! c'est mon épicier, s'écrie une pratique,
« Voilà bien la balance et voilà les faux poids. »
Nouveau décor : « Dieu ! dit un gracieux minois,
« Mon boudoir !... et l'actrice a de plus ma toilette ! »
Pour chacun sur ce point la surprise est complète.

MOLIÈRE.

Soit ! mais ce beau progrès n'est que matériel,
Et ce n'est pas pour moi le point essentiel.
Les types qu'au théâtre aujourd'hui l'on admire
Sur un public restreint exercent leur empire.
Logogriphe en province et bon mot à Paris,
Ce trait qu'ici l'on goûte est là-bas incompris.
Le monde est un peu grand, mais vos héros, je pense,
Devraient pouvoir gaîment faire leur tour de France !
Je leur voudrais trouver moins d'esprit apparent,
Mais l'allure plus ferme et le parler plus franc.
Un jaloux de Paris guettant ses représailles
Agit-il autrement qu'un jaloux de Versailles ?
Le cœur bat à Strasbourg comme il bat à Saint-Cloud :
Un type vraiment vrai doit être vrai partout.
Mais c'est peu d'être exact, je veux qu'on moralise,
Je veux que le public en s'amusant s'instruise...
Ah ! messieurs les auteurs, si vous étiez ici,
Sans préambule aucun je vous dirais ceci :

Les vices aujourd'hui marchent la tête haute,
Eh bien ! répondez-moi, n'est-ce pas votre faute,
A vous qui sur la scène ou bien dans vos romans
Osez prendre avec eux des accommodements,
Qui réhabilitez dans vos lâches tendresses
Les amours effrontés qui vendent leurs caresses,
Tandis que vous feignez trop souvent d'oublier
La femme pure, l'ange assise à son foyer,
Les mères et les sœurs, ces gardiennes soigneuses
Et du sourire honnête et des larmes pieuses,
Dont les saints dévouements dans l'ombre ensevelis
N'inspirent pas un vers à vos cœurs avilis !
Allez ! c'est une honte, une lâche équipée...
La plume a sa noblesse aussi bien que l'épée,
Morbleu, noblesse oblige !... héritiers oublieux,
Songez à l'avenir, songez à vos aïeux ;
Osez donc être bons, osez donc être honnêtes,
Moins subtils, moins malins, le dirai-je ?... plus bêtes !
Et montrez-nous, au nez de ce siècle moqueur,
Plus de pauvres d'esprit, moins de pauvres de cœur.

RÉGNIER.

Va, Molière, il vaut mieux sucrer notre moutarde,
Tu leur dirais cela qu'ils n'y prendraient pas garde ;
A quoi bon s'épuiser en efforts superflus ?
L'honneur est un vieux saint que l'on ne chôme plus ;
Je fus de la satyre un des plus francs apôtres,
J'y croyais comme toi, mais maintenant, à d'autres !
Le monde, sans souci du prêcheur mécontent,
Comme un fieffé vaurien vieillit impénitent !...

CHAPELLE.

Mais vous qui sur leurs dos exercez vos sévices,
Vous étiez, entre nous, gai compagnon des vices,
Hantant les mauvais lieux, les tripots incongrus,
Les femmes de tous rangs et les vins de tous crus,
Et passant tour à tour, capricieux poète,
Du Suresne au Bourgogne et de Lise à Macette.

RÉGNIER.

Bélitre, ton discours empeste le pédant,
Je devrais rester coi, je réponds cependant,
Non pour m'envelopper d'une vertu nouvelle,
Mais pour que le bon sens éveille ta cervelle,
Ce dont je doute fort. — Moi, Mathurin Régnier,
Dînant au cabaret et couchant au grenier,
J'étais un franc vaurien, un coureur de ruelles ;
Trop souvent mon amour douteuse ouvrait ses ailes
A cette heure indécise où, dans le brouillard gris,
Planent seuls les hiboux et les chauves-souris,
Et j'osais hardiment courir sus aux vieux vices !
Mon vers leur infligeait de larges cicatrices !
Eh bien, oui ! Qu'importaient mes travers, mes méfaits ?
Faites ce que je dis, et non ce que je fais !
Ce vieux dicton gaulois suffit pour mon excuse.
Voyons, écoute encore un peu, toi qui m'accuse :
As-tu vu quelquefois, par le printemps vermeil,
Sur le coteau le ceps dormir au grand soleil,
Boîteux, tortu, courbé, noueux, retors, sans grâce,
Ayant l'air au passant de faire la grimace ?
En le considérant sur son air, quelque sot
En voudrait tout au plus pour lier un fagot.

Mais, arrive l'automne, arrive la pressée !
Voyez sur le coteau cette foule empressée :
Sous les grappes le ceps se courbe avec fierté,
Sa laideur disparaît sous sa fécondité,
Son feuillage vert pâle en pourpre alors se change,
Le vieux pampre difforme est roi de la vendange.
Veux-tu voir maintenant quelle est ta déraison ?
Entre le ceps et moi fais la comparaison :
J'ai pu prêter au blâme en mon temps de liesse,
Mais je vous ai versé le vin de la jeunesse ;
Le bien que j'aurais fait, mes vers l'ont fait pour moi ;
Que cela te suffise, ou sinon, par ma foi,
Aux esprits timorés compte tes balivernes,
Laisse en paix mon nectar et va boire aux citernes !

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, DORINE, PUIS SCAPIN. (*Dorine entre doucement.*)

CHAPELLE, *riant.*

Je préfère trinquer avec vous.

RÉGNIER.

Ah! tant mieux !

CHAPELLE.

Connaissez-vous l'histoire arrivée en ces lieux ?

MOLIÈRE.

Qu'est-ce donc ?

RÉGNIER.

De Scapin l'aventure nouvelle.

MOLIÈRE.

Ah! je sais! J'en causais tantôt avec Chapelle.

DORINE, *à Molière.*

Mais en voici la fin. — Votre valet poltron,
Sganarelle, ayant peur de déplaire à Caron,
A trahi son ami Scapin et l'a fait prendre.

RÉGNIER.

Le couart! c'est honteux!

MOLIÈRE.

Nous allons tout apprendre.

(*Appelant.*)

Sganarelle! — Je veux savoir la vérité.
Sganarelle!

RÉGNIER.

D'honneur, il aurait mérité
D'aller chez mons Pluton pour jamais à la place
De Scapin.

MOLIÈRE.

Sganarelle!

(*Scapin paraît en baillant.*)

RÉGNIER.

Oh! la laide grimace!

MOLIÈRE.

Est-il vrai que Scapin...

SCAPIN, *baillant.*

Je tombe de sommeil.

DORINE, *bas à Scapin.*

Baille encor.

RÉGNIER.

Il dormait après un tour pareil!

MOLIÈRE.

N'avoir pas accueilli Scapin dans sa détresse!
C'est très mal!

SCAPIN, *à part.*

Le grand cœur!

MOLIÈRE.

Pourquoi?

SCAPIN.

Je le confesse,
J'avais peur de déplaire aux dieux.

(*Il baille.*)

DORINE, *à Scapin.*

C'est bien cela.

MOLIÈRE.

Et tu n'as pas pensé, maraud, que j'étais là,
Qu'aujourd'hui pour le jour de mon anniversaire
J'aurais pu faire grâce?

SCAPIN.

Oh ! la gorge me serre !

(*Il descend vivement.*)

Assez de baillements. — Maître, sur ces mots-ci,
Sganarelle s'éveille et Scapin dit : Merci !

TOUS.

Scapin !

SCAPIN.

Lui-même !

MOLIÈRE.

Eh ! mais, où donc est Sganarelle ?

SCAPIN.

En enfer.

TOUS.

En enfer !

CHAPELLE.

La fourberie est belle.

MOLIÈRE.

Elle est juste.

RÉGNIER.

Le tour est plaisant, sur ma foi !

SCAPIN.

Avec lui j'ai changé de costume et d'emploi,
Pendant qu'il sommeillait, cela grâce à Dorine,
Ma complice.

(*A Dorine.*)

Allons donc, éveille ton caquet.

(*Dorine donne son bouquet à Molière.*)

MOLIÈRE.

Va, ta bonne action vaut mieux que ton bouquet :
C'est dignement fêter le jour de ma naissance ;
(*Montrant Scapin.*)
J'obtiendrai son pardon.

SCAPIN, *lui baisant la main.*

Que de reconnaissance !

MOLIÈRE.

Thalie à Jupiter en va dire deux mots ;
C'est convenu.

SCAPIN.

Je touche à la fin de mes maux.

MOLIÈRE.

J'ai promis, pour calmer un peu leurs seigneuries,
Que nous irions là-haut jouer *Les Fourberies.*

SCAPIN.

Je sais mon rôle encor sur le bout de mes doigts,
Et les traditions du bon temps d'autrefois :
En scène !

MOLIÈRE.

Allons, c'est bien ! pour exciter ton zèle,
Je ferai de ta fuite une scène nouvelle.

SCAPIN.

Grand merci ! — Mon plaisir pourtant serait terni,
Si Sganarelle était à tout jamais banni.
Il a dû recevoir une leçon pénible ;
Si j'osais...

RÉGNIER.

Bien, Scapin !

SCAPIN.

Sa douleur m'est sensible,
Croyez-le.

MOLIÈRE.

Grâce à toi, nous oublions ses torts.
Çà ! que se passe-t-il, Scapin, aux sombres bords ?

SCAPIN.

Vous n'en savez donc rien ?

CHAPELLE.

Nous regardons sur terre,
Ici.

RÉGNIER.

Chacun entend l'enfer à sa manière.

SCAPIN.

A vrai dire, on agit là-bas comme autrefoi,
Sur la terre et chez nous rien n'est changé, ma foi !
L'ivrogne court au vin, le gourmand à la truffe,
Macette fait ménage avec monsieur Tartuffe.

DORINE.

Le pauvre homme !

MOLIÈRE.

Fort bien !

SCAPIN.

Il a toujours Laurent;
Purgon est médecin en titre; mons Fleurant
Offre à tout arrivant la seringue classique,
Pour déterger... J'ai vu, la chose est authentique,
Harpagon fatiguer le zélé praticien.

CHAPELLE.

Il y prend goût?

SCAPIN.

Malpeste! on les donne pour rien!...
Puis nous avons des jeux, précieuse ressource,
Les cartes et les dés; mais c'est surtout la Bourse
Qui fait fureur.

CHAPELLE.

La Bourse?

SCAPIN.

Eh oui! comme à Paris:
Ce sont des brouhahas, des tumultes, des cris!...

CHAPELLE.

Sur quoi spécule-t-on?

SCAPIN.

Sur des valeurs solides.
Grande société dite des Danaïdes:
Son but est de poser un fond à leur cuvier.
Actions: cinq cents francs.

RÉGNIER.

C'est un vrai loup cervier!...

SCAPIN.

Société Sysiphe, entreprise d'élite,
Pour forcer à l'aplomb l'éternel monolithe :
Sysiphe fondateur ; ça vaut des millions !

CHAPELLE.

Ça monte ?

DORINE.

Le rocher?

SCAPIN.

Eh non : les actions.
Société Bacchus ; gérant en chef : Tantale,
Ayant pour garantie une soif... capitale,
Ça baisse diablement ; quels bouillons on a bus !...

CHAPELLE.

Il ne reste donc rien?

SCAPIN.

Il reste... les statuts.
Mais il paraît qu'on boit d'autres bouillons sur terre ;
J'en écoutais parler un ex-propriétaire,
Qui, corrigé trop tard, racontait ses douleurs ;
Il me faisait pleurer de rire par ses pleurs.
Il avait engagé, naïve bonhonomie,
Tout dans les Stéfanis et la gastronomie,
Croyant faire merveille en plaçant son actif
Aux deux extrémités du tube digestif ;
L'une alimentait l'autre : était-ce pas logique,
Dites-moi ?...

(*Un coup de tonnerre.*)

Qu'est ceci ?

CHAPELLE.

Nous tournons au tragique.

DORINE.

Allons voir.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, *moins Dorine.*

RÉGNIER.

Jupiter, afin de t'exercer,
Donne-nous un orage à tout bouleverser.
Cela nous changera.

SCAPIN.

Dieux, quels cris!... Sganarelle!

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Holà! je n'en puis plus! mes jambes, ma cervelle,
Mon dos, mon pauvre dos!
(*Il aperçoit Scapin.*)
Infâme scélérat!
Si je pouvais...

SCAPIN.

As-tu bien fait battre mon drap?

SGANARELLE, *à Molière.*

Maître, de cet affreux brigand faites justice!

MOLIÈRE.

J'approuve de Scapin le nouvel artifice,
L'égoïsme a besoin parfois d'une leçon,
Et je vous renverrais de céans sans façon,
Si Scapin ne m'eût pas demandé votre grâce.

(*Sganarelle se jette au cou de Scapin.*)

SCAPIN.

Après m'avoir maudit, le voilà qui m'embrasse:
Girouette!... C'est bon, pas d'efforts superflus;
Laisse-moi respirer! là, je ne t'en veux plus.
Voyons! — Quel est l'accueil qu'on t'a fait au Tartare?

SGANARELLE.

A peine réveillé dans ce pays barbare,
J'ai retrouvé don Juan, mon ancien maître, hélas!
Je fus lui demander mes gages chapeau bas.

SCAPIN.

Il t'a payé comptant.

SGANARELLE.

Oh! là là! quelle grêle!...
Quand il fut établi que j'étais Sganarelle,
Pluton, par ordre exprès, dit de me relâcher.
Lors je vis cent vauriens à mes pas s'attacher,

Et d'argousins brutaux une innombrable suite
Vint former mon cortége et me fit la conduite.
La foudre s'en mêlait; j'ai le cerveau fendu.

(*Le tonnerre cesse.*)

RÉGNIER, *avec dépit.*

Il cesse! croirait-il qu'on l'a trop entendu?
Fini! déjà fini! C'était, ma foi, la peine!

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, DORINE, *rentrant.*

SGANARELLE.

Dorine!

SCAPIN.

Laisse-la.

RÉGNIER, *à Dorine.*

Voyons, reprends haleine.

DORINE, *à Molière.*

Mercure m'a remis ce message pour vous;
C'est du seigneur Jupin.

SGANARELLE.

Pourvu que son courroux
S'apaise avec l'orage!

SCAPIN.

Allons!

SGANARELLE.

Il rompt la cire!
Je tremble !

SCAPIN.

Tais-toi donc!

RÉGNIER.

Çà, que dit notre sire?

MOLIÈRE, *lisant.*

« Du bon tour de Scapin tout l'Olympe a souri.
» Je pardonne. »

DORINE ET SCAPIN.

Bravo !

SGANARELLE, *pleurant.*

Las! je suis tout meurtri.

SCAPIN.

Tais-toi, méchant braillard!

MOLIÈRE, *continuant.*

« Quant au sieur Sganarelle,
« Je lui pardonne aussi. »

SGANARELLE, *à part.*

Ah! je l'échappe belle!

MOLIÈRE, *continuant.*

« Quoiqu'il m'ait aujourd'hui fortement irrité
» En violant les lois de l'hospitalité. »

SGANARELLE.

J'en suis quitte.

RÉGNIER.

C'est tout? Juste le nécessaire !

MOLIÈRE.

Attends le post-scriptum.

(*Lisant.*)

« Pour ton anniversaire
» Je veux te rappeler tes gais soupers d'Auteuil;
» Rentre chez toi... »

SCAPIN, *s'élançant sur les marches et passant dans le temple.*

C'est fait.

MOLIÈRE, *continuant.*

« Tu trouveras au seuil
» Un panier de Champagne, un panier de Bourgogne »

SCAPIN, *redescendant avec les deux paniers.*

Ouf!

MOLIÈRE, *continuant.*

« Avis à Régnier qui toujours geint et grogne. »

RÉGNIER.

Pardieu! c'est en grognant qu'on obtient.

MOLIÈRE, *lisant la signature.*

« Jupiter. »

CHAPELLE.

Ma foi! c'est tout à fait d'un marquis du bel air!

SCAPIN.

Plus d'enfer !

MOLIÈRE.

Plus d'ennuis ! plus de fâcheux déboire !

RÉGNIER, *à Scapin.*

Quand le vin est tiré, Scapin ?...

SCAPIN.

Il faut le boire !

(*On débouche les bouteilles et on remplit les verres.*)

RÉGNIER.

Vin de France, tu mets en mon cœur la gaîté,
Et je sens rajeunir mon immortalité.

MOLIÈRE.

Je reconnais, Jupin, ta grandeur familière.

TOUS, *élevant leurs verres.*

A votre gloire, maître !...

RÉGNIER.

A ta gloire, Molière !

(*Les verres se choquent.*)

LA TOILE TOMBE.

PALISSY AU LOUVRE

PERSONNAGES.

UN PRATICIEN.

OUVRIERS.

NOTA.

La scène suivante forme l'épilogue d'un drame en prose destiné à la glorification du travail. Ce drame est encore inédit.

PALISSY AU LOUVRE

De nos jours, vers 185..

Le théâtre représente l'intérieur de la cour du Carrousel, vu de l'arcade du pavillon Lesdiguières, et tel qu'il est aujourd'hui. A gauche, les Tuileries ; à droite, des arcades. Au pied de la deuxième arcade se trouve la statue de Bernard Palissy, placée sur un treuil et prête à être enlevée. Toutes sortes d'instruments, crics, cordes, etc.—Au lever du rideau, plusieurs ouvriers et bourgeois traversent la scène, le praticien examine la statue.

PREMIER OUVRIER. (*Il a un vieux bonnet de police.*)

Bonjour, l'ancien !

DEUXIÈME OUVRIER.

Bonjour !

TROISIÈME OUVRIER.

Eh ! bonjour, compagnon !

QUATRIÈME OUVRIER, *montrant le premier ouvrier.*

Vous a-t-il une trogne?

DEUXIÈME OUVRIER.

Ah! c'est un Bourguignon
C'est tout dire!

PREMIER OUVRIER.

Mais oui! Le vin, c'est la sagesse;
C'est, d'après le dicton, le lait de la vieillesse!
Pas vrai, l'ancien?

DEUXIÈME OUVRIER.

C'est juste!
(*Au troisième ouvrier.*)
Eh! monsieur du rabot!

TROISIÈME OUVRIER.

Le vent est en plein est et le temps sera beau
Jusqu'au premier quartier; tant pis!

PREMIER OUVRIER.

Ah! tu t'ennuies
Du beau temps?

TROISIÈME OUVRIER.

Tiens! ma femme est dans les parapluies;
Rien à faire!

TOUS.

Ah! ah! ah!

TROISIÈME OUVRIER.

Riez, riez, morbleu!

TOUS.

Ah! ah!

TROISIÈME OUVRIER.

C'est l'eau qui fait bouillir mon pot-au-feu:
J'ai le droit de l'aimer!

DEUXIÈME OUVRIER.

Crois-tu qu'on t'en empêche?
A ton aise!

PREMIER OUVRIER.

Aimer l'eau! J'en ai la langue sèche
En en parlant.
(*Il boit un coup.*)
Ah! ça va mieux!

DEUXIÈME OUVRIER.

Allons, bonjour!
(*Il se met au travail.*)

TROISIÈME OUVRIER, *regardant les statues.*

En voilà-t-il là-haut!... Hier c'était le tour
De celui-là, Bullant.

PREMIER OUVRIER.

Etait-ce un militaire?

QUATRIÈME OUVRIER.

Bêta! vois donc les plans, le compas et l'équerre;
C'était un architecte!

DEUXIÈME OUVRIER.

Il a raison, vraiment!

QUATRIÈME OUVRIER.

Ça fait plaisir ! ah ! dame ! on est du bâtiment !
C'est flatteur pour l'état; on est content d'en être !

DEUXIÈME OUVRIER.

On a choisi les bons, ne pouvant pas tout mettre.
Ici Corneille, là Molière...

PREMIER OUVRIER.

Et celui-ci
Que nous allons monter ? Voyons ! tiens : Palissy !
Connais pas !

TROISIÈME OUVRIER.

Il a l'air, comme on dit, taciturne.
Qu'est-ce qu'il tient donc là sur sa poitrine ? une urne ?
C'est drôle !...

PREMIER OUVRIER.

Palissy ?... Ce n'est pas un guerrier ?
Ce n'est pas un auteur ?

LE PRATICIEN, *s'avançant.*

Non, c'est un ouvrier !

TOUS.

Un ouvrier !

PREMIER OUVRIER.

Allons ! quelle plaisanterie !
Il se moque de nous !

DEUXIÈME OUVRIER.

Tais-toi, la coterie!

(*Montrant le praticien.*)

Monsieur est un artiste!

PREMIER OUVRIER.

Eh bien! après?

DEUXIÈME OUVRIER.

Tais-toi!

PREMIER OUVRIER.

Un ouvrier!

LE PRATICIEN.

Mais oui, comme vous, comme moi!
A côté des penseurs, des peintres, des poètes,
Le simple travailleur sur ces glorieux faîtes
Prend place des premiers dans l'immortalité :
C'est ainsi que la gloire entend l'égalité!

TROISIÈME OUVRIER.

C'était donc un fameux?... il était donc habile?
Quelle était sa partie?

LE PRATICIEN.

Il pétrissait l'argile.

DEUXIÈME OUVRIER.

Ah! c'était un potier!

LE PRATICIEN.

Oui, c'était un potier!
Mais il sut jusqu'à l'art élever son métier :

Savant, physicien, écrivain, agronome
Et chimiste à la fois !

DEUXIÈME OUVRIER.

Mais c'était donc un homme
Universel ?

PREMIER OUVRIER.

Il eut donc des maîtres fameux ?

LE PRATICIEN.

Un seul.

TROISIÈME OUVRIER.

Des livres ?

LE PRATICIEN.

Un seul : il est sous vos yeux,
Livre éternel, ouvert à toute créature.
Son maître, c'était Dieu ! son livre, la nature !
Livre et maître seuls vrais pour qui conserve en soi
La ferveur du travail, la ferveur de la foi ;
De l'art et du progrès les glorieux apôtres,
Les esprits inspirés n'en ont jamais eu d'autres.
Le livre dit aux yeux : Regarde, tu verras !
Le maître dit au cœur : Cherche, tu trouveras !

Car le regard, c'est la lumière,
C'est un miroir intelligent
Où la création entière
Réfléchit son tableau changeant ;

Il embrasse toutes les choses,
Des effets il remonte aux causes,
Puis, quand ses paupières sont closes,
Par un phénomène nouveau
L'image en lui reste fixée,
Nette, précise, condensée,
Et fait éclore la pensée
Dans les profondeurs du cerveau.

Le cœur, c'est la flamme éternelle,
C'est le levier du travailleur;
Il brise l'obstacle rebelle,
Il rend fort en rendant meilleur;
C'est un intime sanctuaire
Où l'âme vit dans le mystère,
Où l'iniquité de la terre
A toujours vainement heurté;
La vertu veille à sa défense,
Sa lampe d'or, c'est la science,
Son rempart, c'est la conscience,
Et son gardien, la dignité.

Science, dignité, force, vertu, courage,
Il trouva tout en lui; courbé sur son ouvrage,
Travailleur et martyr, il réussit enfin,
Malgré l'isolement, l'ignorance et la faim.
Maintenant, à prix d'or, du rustique manœuvre
Les princes, les banquiers s'arrachent les chefs-d'œuvre
Que la gloire et le temps ont consacrés pour eux!

TROISIÈME OUVRIER.

Ils sont riches !

LE PRATICIEN.

C'est vrai ! mais nous avons bien mieux !
Voulez-vous honorer Palissy, notre ancêtre ?
Oui ?... Cherchons à comprendre, à savoir ; tâchons d'être
Comme lui dévoués au progrès, au labeur,
Robustes par le bras, robustes par le cœur !

QUATRIÈME OUVRIER, *au deuxième.*

Il a raison, morbleu ! l'ancien !

DEUXIÈME OUVRIER.

Eh oui ! sans doute !
L'ignorant est comme un aveugle, il n'y voit goutte,
Et le premier venu le mène par le nez...
Mais où donc peut-on voir ses chefs-d'œuvre ?

LE PRATICIEN.

Tenez !
Là, dans ce monument, dans le palais du Louvre,
Ce reliquaire immense, impartial, qui s'ouvre
A tous les arts comme à toutes les nations,
Où reposent en paix vingt générations,
Et l'Egypte, et la Grèce, et Rome, et notre France ;
Qui dit aux morts : Victoire ! aux vivants : Espérance !
Et tenez ! c'est là-bas...

(*Montrant les Tuileries.*)

qu'était son atelier.

TROISIÈME OUVRIER.

Là-bas ? dans ce palais ?

LE PRATICIEN.

Et près de l'ouvrier,
De l'ennui des grandeurs écartant le fantôme,
Le roi venait souvent oublier son royaume.

QUATRIÈME OUVRIER.

Quoi! ses œuvres sont là?

LE PRATICIEN.

Là, tout près des Rembrandt,
Des Titien, des Rubens, Palissy tient son rang.

DEUXIÈME OUVRIER.

C'est un peintre, Rubens?

LE PRATICIEN.

Qu'importe la matière,
Ou la toile, ou le bois, ou le marbre, ou la pierre.
Ou l'argile, pourvu que l'artiste en créant
Ravisse la pensée et la forme au néant
Et dérobe un rayon de l'idéal suprême!
Les moyens sont divers, mais le but est le même.
Et quiconque l'atteint a droit de vivre ici!

DEUXIÈME OUVRIER.

Dimanche, je viendrai pour voir les Palissy.

TROISIÈME OUVRIER.

Tope-là! j'y viendrai de même!

DEUXIÈME OUVRIER.

A la bonne heure!
La besogne aujourd'hui va nous sembler meilleure.

PREMIER OUVRIER.

Je conterai ce soir la chose à mon garçon.
(*Au Praticien.*)
Voulez-vous boire un coup avec nous, sans façon?

LE PRATICIEN.

Pas maintenant, tantôt.

PREMIER OUVRIER, *aux ouvriers qui sont au fond.*

Eh! dites donc, les autres!
Puisque c'était un brave, un artiste, un des nôtres!
Allons! un coup de main! qu'il soit monté par nous.

UN OUVRIER, *se détachant.*

Ça n'est pas de refus!

PREMIER OUVRIER.

Allons! pas de jaloux!
Chacun aura sa part.

TROISIÈME OUVRIER.

C'est convenu.

QUATRIÈME OUVRIER.

Sans doute.

PREMIER OUVRIER.

Que je pose ma veste ! Allons ! allons! en route!
Toi, là ! — Toi, là ! — C'est bien ! Une ! deux! nous voici !

(*On se place aux cordages.*)

LE PRATICIEN.

Sois heureux, ô vieux maître, ô Bernard Palissy!
Le peuple a consacré ta gloire légitime,
Ton triomphe est complet. — Sur ce faîte sublime,
Que Rome ou que la Grèce à la France envîrait,
Monte, grand travailleur : ton piédestal est prêt!

(*On hisse la statue aux cris de* : VIVE BERNARD PALISSY !...)

LA TOILE TOMBE.



TABLE

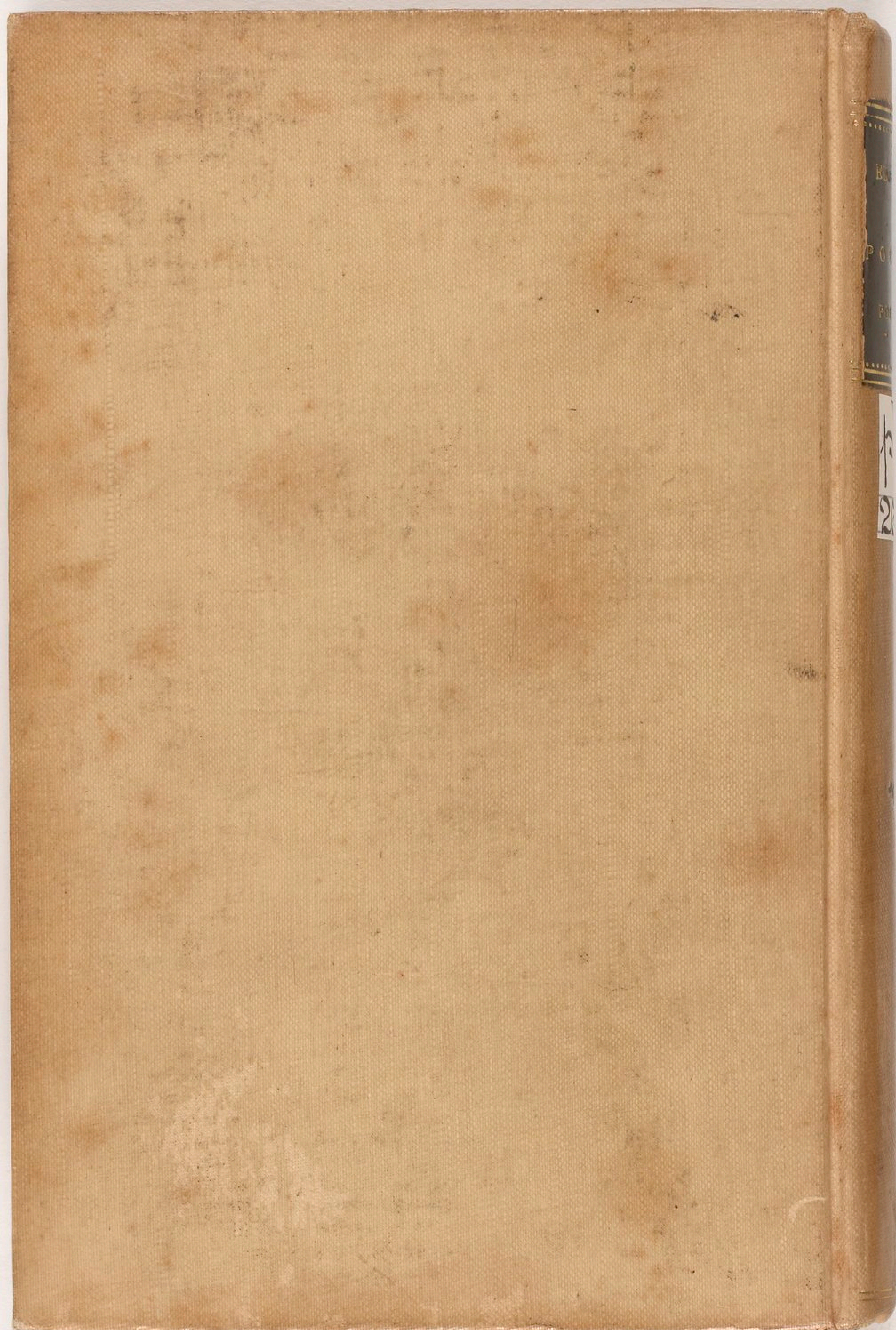
LÉGENDES ET POÈMES

THÉATRE

PARIS. — IMP. KUGELMANN, RUE DE LA GRANGE-BATELIÈRE: 13.







ED. ROCHE

POÉSIES

POSTHUMES



1863